ŒUVRES COMPLÈTES

DE

SIR WALTER SCOTT.

TOME QUARANTIÈME.

IMPRIMERIE DE H. FOURNIER,
RUE DE SEINE, N° 14.



A. Devenne del. *Guyard sculp.*

L'ABBÉ.

ROLAND GRŒME DEVANT LE RÉGENT MURRAY

T. XL. Ch. XVIII

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

SIR WALTER SCOTT

TOME XL.

L'ABBÉ.





PARIS,
CHARLES GOSSELIN & A. SAUTELET & Cie
MDCCCXXVI



L'ABBÉ,

SUITE DU MONASTÈRE.

TOME SECOND.

(The Abbot, being the sequel of the Monastery.)

L'ABBÉ,

SUITE DU MONASTÈRE.

(The Abbot, being the sequel of the Monastery.)

CHAPITRE XVI.

« Passant de la jeunesse à la virilité,
» Il te faut plus d'aplomb et plus de gravité;
» Il faut laisser ces jeux qui charmaient ton jeune âge;
» Dans ton port, ton maintien, ton air et ton visage,
» Annoncer l'homme fait, dont la mine et le ton
» Prouvent qu'il sent qu'il a de la barbe au menton.
» Tu n'en courras pas moins de folie en folie;
» Mais que la raison reste à la superficie. »

La Vie, poëme.

Le jeune Roland Græme marchait gaiement à la suite de sir Halbert Glendinning. Il était délivré de la crainte qui le tourmentait le plus, celle d'être exposé à la dé-

rision et aux sarcasmes, s'il était retourné sur-le-champ au château d'Avenel. — Il y aura eu bien du changement qnand on m'y reverra, se disait-il à lui-même; je porterai la cuirasse d'airain, au lieu du justaucorps de buffle, et le casque d'acier au lieu de la toque avec une plume. Ils seront bien hardis ceux qui oseront plaisanter l'homme d'armes sur les folies du page; et je me flatte qu'avant d'y retourner j'aurai fait quelque chose de plus important que d'exciter des chiens contre un daim, ou d'escalader des rochers pour dénicher des faucons.

Roland ne pouvait cependant s'empêcher d'être surpris en songeant avec quelle facilité son aïeule, malgré ses opinions religieuses, avait consenti à le laisser rentrer au service de la maison d'Avenel, et il l'était encore plus en se souvenant de la joie mystérieuse qu'elle avait montrée en lui faisant ses adieux à l'abbaye.

— Le ciel, lui avait-elle dit en l'embrassant, le ciel prépare ses voies par les bras mêmes de ceux de nos ennemis qui se croient les plus forts et les plus sages. Toi, mon fils, souviens-toi d'être prêt à répondre à l'appel de ta religion et de ton pays ; et n'oublie pas que tous les liens d'affection charnelle, comparés à ceux qui doivent t'enchaîner à des objets si sacrés, ne sont que ce que le faible brin de chanvre est au câble que nulle force ne saurait rompre. Tu n'as pas oublié la figure et les traits de Catherine Seyton, mon fils ?

Roland voulait répondre négativement ; mais l'émotion que lui causa cette question imprévue fit expirer la parole sur ses lèvres, et Magdeleine continua son exhortation.

— Il ne faut pas que tu l'oublies, mon fils ; et je vais

te confier quelque chose que j'espère que tu trouveras bientôt l'occasion de lui remettre secrètement en mains propres.

En même temps elle remit à Roland un très-petit paquet, dont elle lui recommanda de prendre le plus grand soin, et qu'elle lui enjoignit de ne laisser voir à personne qu'à Catherine Seyton, qui, lui rappela-t-elle (sans nécessité), était la jeune fille qu'il avait vue le jour précédent. Elle lui donna alors sa bénédiction solennelle, et le recommanda à la grace de Dieu.

Il y avait dans son air et ses manières quelque chose qui sentait le mystère; mais Roland n'était ni d'un âge ni d'un caractère à perdre beaucoup de temps en cherchant à l'approfondir. Il ne songea bientôt plus qu'aux plaisirs que lui promettait un voyage où tout allait être nouveau pour lui. Il était enchanté d'aller à Édimbourg, et d'y aller pour jouer le rôle d'un homme au lieu de celui d'un page; mais le comble de sa joie était de penser qu'il reverrait Catherine Seyton, dont les charmes et la vivacité avaient fait une impression si douce sur son imagination. En jeune homme sans expérience, mais plein d'ardeur, prêt à faire son premier début sur la scène active du monde, il sentait bondir son cœur à la seule pensée qu'il allait voir le spectacle brillant d'une cour guerrière, dont les hommes d'armes de la suite de sir Halbert Glendinning racontaient tant de merveilles quand ils venaient avec leur maître au château d'Avenel; récits qui ne manquaient pas d'exciter l'admiration et l'envie de tous ceux qui, comme Roland, ne connaissant les cours et les camps que par ouï-dire, étaient condamnés aux amusemens solitaires et à la réclusion presque monastique d'un château situé au milieu d'un

lac et entouré de montagnes sauvages. — On parlera de moi, pensait-il, si je puis, au risque de ma vie, trouver quelque occasion de me signaler; et Catherine Seyton, au lieu de rire de la gaucherie d'un jeune page novice, accordera un coup d'œil d'approbation au soldat qui se sera distingué. Il ne manquait qu'un accessoire pour faire monter son enthousiasme au plus haut degré, et il le possédait en se trouvant de nouveau monté sur un cheval vif et plein de feu, au lieu d'être obligé de voyager péniblement à pied comme il l'avait fait les jours précédens.

Excité par sa vivacité naturelle, à laquelle tant de circonstances tendaient à donner tout son essor, la voix et la gaieté de Roland Græme se firent remarquer plus d'une fois au milieu du bruit des chevaux et des cavaliers, et attirèrent même l'attention du chevalier, qui vit avec plaisir que le jeune homme répondait avec un ton de bonne humeur aux railleries de ceux qui entreprenaient de le plaisanter sur le congé qu'il avait reçu et sur son prompt retour.

— M. Roland, lui dit un homme d'armes, vieil écuyer de sir Halbert Glendinning, je croyais que la branche de houx de votre toque était flétrie.

— Elle a éprouvé une petite gelée blanche, dit Roland; mais vous voyez qu'elle est aussi verte que jamais.

— C'est une plante qui ne réussit guère sur un terrain chaud, M. Roland.

— Si elle a de la peine à y croître, je la soutiendrai par des lauriers et des myrtes, et je les ferai monter assez haut pour me dédommager de cette croissance tardive.

En parlant ainsi, il piqua les flancs de son coursier; et, le retenant en même temps, il le fit caracoler pour donner une preuve de son adresse. Sir Halbert le regardait avec cette espèce de plaisir mélancolique qu'éprouve l'homme qui, après avoir goûté toutes les jouissances de la vie, et reconnu leur vanité, voit le jeune homme entrer joyeux dans le monde, et n'y apercevoir qu'espérance de bonheur.

Cependant Adam Woodcock, le fauconnier, s'étant débarrassé de son costume d'abbé de la Déraison, et ayant repris l'habit de sa profession, c'est-à-dire un justaucorps vert, auquel étaient suspendus d'un côté un sac, et de l'autre un couteau de chasse, la main gauche couverte d'un gant qui lui montait jusqu'au milieu du bras, et ayant sur la tête une toque à plume, rejoignit la cavalcade, grace aux bonnes jambes de son petit cheval; il entra sur-le-champ en conversation avec Roland.

— Ainsi donc, mon jeune page, vous voilà encore une fois enrôlé sous la branche de houx?

— Oui, mon bon ami, et en état de vous rendre les dix groats d'argent que vous m'avez prêtés.

— Et que vous avez voulu me payer, il n'y a guère qu'une heure, avec dix pouces d'acier. Sur ma foi, je crois qu'il est écrit dans le livre de la destinée que, tôt ou tard, il faut que je fasse connaissance avec votre poignard.

— Ne parlez pas ainsi, mon cher Adam; j'aimerais mieux m'en percer moi-même. Comment aurais-je pu vous reconnaître de la manière dont vous étiez affublé?

— Sans doute, sans doute, dit le fauconnier, qui, comme poète et comme acteur, ne pouvait pas man-

quer d'une certaine dose d'amour-propre ; je crois, sans me flatter, que jamais abbé de la Déraison n'a mieux joué son rôle ; mais aussi quand je veux tenir ma visière baissée, je défierais le diable de dire qui je suis. Quel malheur que le chevalier soit arrivé avant que la farce fût finie! vous m'auriez entendu chanter les trente-six couplets de ma nouvelle ballade d'une voix qui se serait fait entendre jusqu'à Berwick. Cependant, M. Roland, ne jouez pas si légèrement du poignard à l'avenir ; car, si je n'avais pas eu le ventre solidement rembourré, je ne serais sorti de l'église que pour entrer dans le cimetière.

— Allons, Adam, dit Roland, changeons de conversation ; celle-ci nous mènerait trop loin, et je n'ai plus que quelques instans à rester avec vous. Je ne retourne pas à Avenel ; je me rends à Édimbourg, par ordre du chevalier.

— C'est ce qui fait que nous avons le temps de régler tous nos comptes chemin faisant. Vous avez cru m'apprendre une nouvelle ; mais c'est moi qui vais vous en apprendre une. Le chevalier m'a chargé de vous conduire à Édimbourg.

— Vous, Adam, et quelles sont vos instructions ?

— Voilà une question à laquelle je ne puis répondre, dit le fauconnier ; mais soit qu'on lave ou non la viande des jeunes faucons, soit qu'on les habitue à la perche ou au poing, il faut que j'aille avec vous à Édimbourg, et que je vous remette sain et sauf entre les mains du régent à Holyrood.

— Comment! du régent? s'écria Roland d'un ton de surprise.

— Oui, sur ma foi, du régent, du comte de Murray ;

et je vous réponds que, si vous n'entrez pas directement à son service, au moins vous y serez attaché comme étant un des serviteurs du chevalier d'Avenel.

— Et de quel droit, s'écria Roland avec impétuosité, le chevalier d'Avenel prétend-il m'attacher au service d'un autre, en supposant qu'il ait celui de me regarder comme étant au sien ?

— Plus bas! plus bas! dit le fauconnier : c'est une question que je ne conseille à personne d'élever, à moins qu'il n'ait une montagne, un lac, ou, ce qui vaudrait encore mieux, les frontières d'un autre royaume entre lui et son seigneur féodal.

— Mais je ne reconnais pas sir Halbert Glendinning pour mon seigneur féodal ; je suis né sur le territoire contesté, et son autorité...

— Plus bas, vous dis-je, jeune homme ; songez que si vous encourez le déplaisir du chevalier, ce sera une affaire plus sérieuse que de perdre la protection de sa femme. En vous touchant du petit doigt il peut vous faire plus de mal qu'elle ne vous en ferait par le soufflet le mieux appliqué. Et, sur ma foi, c'est un homme à respecter ; pur et fidèle, mais aussi dur et aussi tranchant que l'acier. Ne vous souvenez-vous pas du pauvre Cock de Capperlawe qu'il a fait pendre devant sa porte pour une simple méprise, pour une misérable paire de bœufs qu'il avait pris en Écosse, croyant qu'il les prenait en Angleterre. J'étais ami de Cock de Capperlawe. Dans tout le clan des Kerrs, il n'y avait pas un plus honnête homme ; cependant il s'y trouvait des hommes dignes de servir d'exemple sur toutes les frontières ; des hommes qui n'auraient pas voulu prendre moins de vingt vaches d'un coup de filet, qui se seraient crus

déshonorés s'ils avaient enlevé quelques moutons égarés ; enfin, qui dans toutes leurs maraudes se faisaient toujours honneur et profit. Mais chut ! Sa Seigneurie s'arrête, et nous voici près du pont. Avançons pour recevoir ses derniers ordres.

Adam Woodcock ne se trompait pas. Sir Halbert Glendinning avait fait faire halte à sa troupe dans le chemin creux qui conduisait au pont encore sous la garde de Pierre, alors bien vieux, que l'on avait surnommé Garde-Pont, et il fit signe à Roland et à Woodcock de s'avancer vers lui.

— Woodcock, dit-il, tu sais à qui tu dois conduire ce jeune homme. Et vous, Roland, obéissez avec zèle et discrétion à tous les ordres qui vous seront donnés. Réprimez votre caractère hautain et fougueux ; soyez juste, brave et fidèle, et vous avez tout ce qu'il faut pour vous élever bien au-dessus de votre situation actuelle. Tant que vous vous conduirez d'une manière sage et honorable, vous pouvez compter sur la protection du chevalier d'Avenel.

Les laissant alors en face du pont, dont la tour qui en fermait le centre commençait à jeter sur la rivière une ombre prolongée, sir Halbert Glendinning tourna à gauche avec sa troupe, et se dirigea vers la chaîne des montagnes au milieu desquelles le château d'Avenel était situé. Il ne restait en arrière que le fauconnier, Roland Græme, et un domestique que le chevalier leur laissa pour prendre soin de leurs chevaux et les servir sur la route.

Dès que le principal corps des cavaliers se fut mis en chemin vers l'ouest, ceux qui devaient se diriger vers le nord, et qui avaient à traverser la rivière, s'avancè-

rent vers sa rive; et Woodcock, appelant Pierre à grands cris, lui ordonna de baisser le pont à l'instant en réclamant le passage gratuit.

— Je ne le baisserai pas sans argent, répondit Pierre d'une voix que la colère et la vieillesse rendaient tremblante : que vous soyez papistes ou protestans, peu m'importe. Le papiste me menace du purgatoire, et m'offre des indulgences ; le protestant dégaîne son épée et me parle de liberté de conscience ; mais pas un ne me dit : Pierre, voilà le péage qui vous est dû. Je suis fatigué de tout cela, et mon pont ne se baissera plus que pour ceux qui me paieront argent comptant. Je ne me soucie pas plus de Genève que de Rome; je n'ai besoin ni d'homélies ni de pardons; de l'argent comptant, voilà le seul passe-port que je connaisse.

— Voici un vieux maroufle, dit Woodcock à son compagnon, et il ajouta à haute voix : — Chien de garde-pont, crois-tu que nous ayons refusé de payer le denier de saint Pierre à Rome, pour le payer à Pierre, garde-pont à Kennaquhair? Baisse ton pont à l'instant pour les serviteurs de la maison d'Avenel, ou je te jure par le bras de mon père, et c'était un vigoureux compère du comté d'York, que notre maître te fera sauter toi et ta tour dans le milieu de la rivière, à l'aide du fauconneau que nous allons chercher à Édimbourg pour le conduire vers le sud.

— Au diable soient les fauconneaux, dit Pierre en murmurant, et les canons et les fusils, et tous les engins détestables que la perversité des hommes a imaginés pour la destruction des murailles! C'était un bon temps que celui où l'on n'avait à craindre qu'une volée de flèches qui ne pouvaient pas faire plus de mal à de bons

murs qu'une nuée de grêle; mais aujourd'hui il n'y a ni pierres ni mortier qui tiennent, et le plus faible est toujours forcé de céder au plus fort.

S'étant consolé par cet axiome, Pierre baissa le pont, et leur permit d'y passer. A la vue de ses cheveux blancs qui couvraient en partie des traits que l'âge et la mauvaise humeur ne rendaient nullement agréables, Roland se sentit porté à lui donner à titre d'aumône ce qu'il réclamait pour droit de passage; mais Adam Woodcock s'y opposa. — Qu'il porte la peine de l'avarice et de la cupidité qu'il montrait autrefois, dit-il; quand le loup a perdu ses dents, il ne mérite pas plus d'égards qu'un roquet.

Laissant Pierre Garde-Pont, d'oppresseur devenu opprimé, regretter amèrement que les temps fussent changés, et désolé de ne plus voir sur son pont que des hommes d'armes de seigneurs protestans qui se faisaient livrer passage de vive force, au lieu de paisibles pèlerins qui se soumettaient à ses exactions, nos voyageurs se dirigèrent vers le nord; et Woodcock, qui connaissait parfaitement le pays, proposa d'abréger considérablement la route en coupant par la petite vallée de Glendearg, si célèbre par les aventures qui s'y étaient passées bien des années auparavant, et qui sont rapportées dans la première partie du manuscrit du Bénédictin. On doit bien penser que Roland les connaissait, ainsi que les commentaires, additions et embellissemens dont on les avait ornées; car dans le château d'Avenel, comme dans toutes les grandes maisons, les subalternes n'avaient aucun sujet de conversation qui leur fût plus agréable que les affaires particulières de leur maître et de leur maîtresse. Mais tandis que Roland

considérait avec intérêt ces lieux où l'on disait que s'étaient passés des événemens contraires à l'ordre de la nature, Adam Woodcock ne songeait qu'au désagrément qu'il avait eu d'être interrompu par le chevalier d'Avenel avant d'avoir pu terminer sa ballade, et il cherchait à s'en consoler en chantant quelques couplets, tels que celui-ci :

Le frère vide un flacon
En nous parlant d'abstinence ;
En caressant un tendron
Il nous prêche la décence.
Amusons nous.
Faisons les fous,
Moquons-nous de sa censure ;
Amuson-snous,
Faisons les fous
Sous la verdure.

— Sur mon honneur, ami Woodcock, dit Roland, je sais que vous ne craignez ni saints ni diables ; mais, à votre place, je ne voudrais pas chanter des chansons si profanes dans cette vallée de Glendearg, où l'on dit qu'il s'est passé des choses si étranges.

— Ne me parlez pas de vos fantômes et de vos spectres, répondit Adam ; je ne m'en inquiète pas plus qu'un faucon d'une troupe d'oisons. Tous ces êtres-là étaient des papistes, et ils ont déniché depuis que nos chaires sont occupées par de braves ministres qui nous prêchent la sainte doctrine. Je suis fâché qu'on ne m'ait pas laissé achever ma ballade ; vous auriez entendu un couplet où je leur donne une bonne touche. Écoutez ; et il continua sur le même air :

Les lutins et les esprits
Qui nous tourmentaient sans cesse ,

Ont disparu du pays
Depuis qu'ils n'ont plus de messe.
Amusons-nous,
Faisons les fous,
Moquons-nous de la censure;
Amusons-nous,
Faisons les fous
Sous la verdure.

J'aurais voulu du moins que le chevalier d'Avenel eût eu assez de patience pour me laisser aller jusqu'à ce couplet : il aurait ri de bon cœur, et c'est ce qui ne lui arrive pas souvent.

— Si tout ce qu'on dit de sa jeunesse est vrai, dit Roland, il a moins de droits que personne de rire des esprits.

— Oui, si tout est vrai; mais qui peut nous en assurer? Ces histoires d'esprits, de revenans, d'apparitions, sont des contes inventés par les moines pour en imposer à notre crédulité. C'est en nous faisant croire aux spectres et aux fantômes qu'ils nous portaient à adorer des images de bois et de pierre.

— Mais, mon cher Adam, les catholiques prétendent qu'ils n'adorent pas ces images de bois et de pierre ; et que les honneurs qu'ils leur rendent ne s'adressent pas à elles, mais aux objets qu'elles représentent.

— Ta, ta, ta! je n'entends rien à ces distinctions; mais le fait est que, grace à ces images, les moines soutiraient aux vieilles femmes leur beurre, leur lard, leur fromage, leur laine, leur grain, et jusqu'à leurs bouts de chandelle. Que me direz-vous à cela.

La nécessité avait appris à Roland à couvrir sa religion d'un profond secret, et à ne pas en prendre la défense quand on l'attaquait devant lui, pour qu'on ne le

soupçonnât point d'avoir adopté les principes de l'Église qui aujourd'hui avait perdu sa popularité. Il laissa donc Adam Woodcock s'applaudir de son triomphe; mais il aurait bien voulu que quelqu'un de ces esprits autrefois si actifs le punît de ses sarcasmes et de son incrédulité avant qu'ils sortissent de la vallée de Glendearg. Ce fut pourtant ce qui n'arriva point. Ils passèrent la nuit dans la chaumière d'un paysan, et reprirent le lendemain matin la route d'Édimbourg.

CHAPITRE XVII.

« Salut à tes palais, capitale chérie,
» Édina, de l'Écosse et la gloire et l'honneur !
» Où, fidèle à ses rois, mon illustre patrie
» Vit jadis la justice assurer son bonheur. »

BURNS.

— VOILA donc Édimbourg! dit Roland en arrivant au haut d'une éminence d'où l'on découvrait cette grande capitale du nord; voilà cette cité dont j'ai si souvent entendu parler! voilà la Vieille enfumée (1)!

— Oui, vraiment, répondit le fauconnier; et, à vingt milles de distance, vous pouvez voir le nuage de fumée suspendu sur ses murailles, comme le faucon qui plane sur une volée de canards sauvages. Voilà le cœur de l'Écosse, et chacune de ses palpitations se fait ressentir

(1) *Auld Reekie*, nom écossais d'Édimbourg. — ÉD.

depuis les rives du Solway jusqu'au fond de la baie de Duncan. Voilà là-bas le vieux château, et plus loin, à droite, sur cette élévation, est celui de Craigmillar, où il s'est passé de mon temps bien des scènes joyeuses.

— N'était-ce pas là que la reine tenait sa cour?

— Oui, oui, elle était reine alors; mais aujourd'hui il ne faut pas que vous lui donniez ce nom. Eh bien, qu'on en pense ce qu'on voudra! quand même tout ce qu'on dit d'elle serait vrai, plus d'un cœur s'affligera pour Marie Stuart; car, voyez-vous, M. Roland, c'était la plus belle créature que j'aie jamais vue; et dans tout le pays il n'existait pas une dame qui aimât davantage le vol du faucon. J'étais à Roslinmoor à la partie de chasse au vol qui devait décider de la gageure entre le baron de Roslin, qui était en état de juger un faucon aussi bien que qui que ce fût en Écosse, et Bothwell, qui etait la bête noire de la reine. Il s'agissait d'un tonneau de vin du Rhin et d'un anneau d'or. Jamais oiseaux ne firent mieux leur devoir. Il me semble encore la voir montée sur son palefroi blanc qui courait avec tant de légèreté qu'on eût dit qu'il ne voulait toucher des pieds que les fleurs des bruyères; je crois entendre encore sa voix, aussi douce, aussi harmonieuse que le chant d'une grive (1), se mêler au bruit que nous faisions en criant et en sifflant pour animer nos faucons; comme tous les nobles se pressaient autour d'elle! et heureux qui pouvait en obtenir une parole et un regard! Les cavaliers couraient au grand galop dans les taillis et sur les mon-

(1) *Mavis;* c'est le *turdus musicus* de Linnée, dont le chant est très-agréable, et dont le nom se retrouve dans les poésies écossaises aussi souvent que celui du rossignol dans les poésies du midi. — Éd.

tagnes, au risque de se casser le cou, pour obtenir les éloges et un coup d'œil d'une si belle reine. — Ah! dans l'endroit où elle est à présent, elle ne verra plus guère de chasse au vol! Oui, oui, la pompe et le plaisir passent aussi vite que le coup d'aile d'un faucon.

— Et où est détenue maintenant cette pauvre reine? demanda Roland, qui prenait intérêt au sort d'une femme dont les graces et la beauté avaient fait une si vive impression, même sur le cœur insouciant d'Adam Woodcock.

— Où elle est emprisonnée? dame! dans quelque château fort vers le nord, à ce qu'on dit. Quant à moi, je n'en sais rien : et à quoi bon s'inquiéter de ce qu'on ne peut empêcher? Si elle avait su se servir de son pouvoir pendant qu'elle en jouissait, elle n'en serait pas venue à cette passe. On dit qu'il faut qu'elle cède la couronne à ce bambin de prince, car on ne prétend pas qu'elle la reprenne jamais. Notre maître a travaillé à cette besogne aussi bien que ses voisins; et si la reine rentrait dans ses droits, on pourrait bien voir de la fumée au château d'Avenel, à moins qu'il n'eût l'adresse de faire ses conditions.

— La reine Marie enfermée dans un château fort, au nord de ses états! s'écria Roland.

— Oui, à ce qu'on dit du moins, dans un château, derrière cette grande rivière qui vient de tout là-bas, c'est-à-dire qui a l'air d'une rivière, mais qui est un bras de mer, et l'eau en est amère comme la saumure.

— Et parmi tous ses sujets, s'écria Roland avec vivacité, il ne s'en trouve pas un qui ose risquer quelque chose pour sa délivrance!

— C'est une question délicate, M. Roland, répondit

le fauconnier ; et, si vous la faites souvent, je suis bien aise de vous prévenir que vous vous ferez enfermer vous-même dans quelqu'un de ces châteaux, à moins qu'on ne préfère vous couper la respiration pour vous éviter l'embarras de la répéter. Risquer quelque chose! Eh, mon Dieu! songez donc que Murray a le vent en poupe maintenant : c'est un bon vent, et du diable si quelqu'un peut l'attraper. Non, non, où elle est il faut qu'elle reste jusqu'à ce que le ciel la délivre, ou que son fils devienne le maître : mais Murray ne la laissera jamais prendre son vol ; il la connaît trop bien. Et faites bien attention : nous nous rendons à Holyrood, où vous trouverez abondance de nouvelles, et de nombreux courtisans pour les raconter ; mais écoutez mon avis, et soupirez tout bas, comme disent les Écossais. Écoutez l'opinion de chacun, et gardez la vôtre pour vous. S'il arrive que vous appreniez quelque chose qui vous plaise, ne sautez pas de joie, comme si vos faucons avaient fait une belle chasse. Notre vieux M. Wingate dit, et il connaît bien le bétail de la cour : Si quelqu'un vous dit que l'ancien roi Coul est ressuscité, contentez-vous de dire : — Est-il bien vrai? je n'en savais rien ; mais n'ayez pas l'air plus ému que si quelqu'un vous disait comme une nouvelle que l'ancien roi Coul est mort et enterré. Ainsi donc, prenez garde à vous, M. Roland, car vous vivez au milieu d'une génération aussi âpre à la curée qu'un faucon affamé. Surtout ne dégaînez pas au premier mot que vous entendrez de travers, car vous trouverez des lames aussi chaudes que la vôtre, et vous vous ferez tirer du sang sans consulter les médecins ou l'almanach.

— Vous verrez que je serai aussi prudent que ferme,

mon bon ami, répondit Roland; mais au nom de Notre-Dame quelle est donc cette église en ruines si près de la ville? A-t-il passé ici un abbé de la Déraison qui a fini par y mettre le feu?

— Là! voilà que vous vous laissez encore emporter comme un faucon mal dressé qui n'écoute ni signal ni sifflet. C'est une question que vous deviez me faire à voix basse, comme je vous y répondrai.

— Si je reste long-temps ici, il est probable que je perdrai le ton naturel de ma voix : mais enfin, quelles sont ces ruines?

— Les ruines de l'église de Field, dit le fauconnier en baissant la voix et en plaçant un doigt sur sa bouche d'un air mystérieux : ne m'en demandez pas davantage. Quelqu'un a triché au jeu, et quelqu'un en a eu le blâme, et ce jeu a commencé là où l'on ne pourrait peut-être pas le jouer de notre temps. Pauvre Henry Darnley! quoiqu'il ne fût qu'un âne, il avait l'aile d'un faucon; mais on lui a donné le vol pendant la nuit par un beau clair de lune.

La mémoire de cette catastrophe était si récente, que Roland détourna les yeux avec horreur des ruines de l'édifice où elle s'était passée, et les accusations auxquelles elle donna lieu contre la reine se présentèrent à son esprit avec une telle force, qu'elles formèrent un contre-poids à la compassion que commençaient à lui inspirer ses infortunes actuelles.

Ce fut dans cet état d'agitation d'esprit, occasioné partie par l'horreur, partie par l'intérêt de la curiosité, que Roland traversa la scène de ces événemens terribles, dont le bruit était parvenu jusque dans les solitudes les plus éloignées de l'Écosse, comme l'écho

répète dans les montagnes les éclats du tonnerre qui gronde dans l'éloignement.

— Maintenant, pensa-t-il, maintenant ou jamais, je vais devenir un homme, et jouer mon rôle dans ces grands événemens dont les simples habitans de nos hameaux parlent comme si les acteurs étaient des êtres d'une race supérieure à la nôtre. Je saurai pourquoi le chevalier d'Avenel lève la tête si fort au-dessus des autres barons ses voisins, et comment des hommes peuvent, à force de valeur et de prudence, changer une casaque de toile grise pour un habit d'or et de pourpre. On prétend que je ne brille pas par la prudence; eh bien, il faudra que la valeur y supplée: je veux être un homme parmi les hommes, ou un mort parmi les morts.

Il fut distrait de ses projets d'ambition par des idées de plaisir, et commença à former mille conjectures sur le temps et le lieu où il reverrait Catherine Seyton, et sur la manière dont il renouvellerait connaissance avec elle. Il était encore enseveli dans cette rêverie quand il s'aperçut qu'il était dans Édimbourg, et toute autre idée céda la place à cette sensation d'étonnement qui fait éprouver une espèce de vertige à l'habitant d'un pays presque désert quand il se trouve pour la première fois dans une cité vaste et populeuse, où il forme une unité au milieu de tant de milliers de citoyens.

La principale rue d'Édimbourg était alors, comme elle est encore aujourd'hui, une des plus grandes rues de l'Europe. L'extrême élévation des maisons (1), la

(1) Il y avait autrefois dans High-Street des maisons de quatorze étages. La plus haute que nous ayons vue en 1822 n'en avait plus que onze. — Éd.

variété des pignons, des créneaux et des balcons gothiques dont la ligne de l'horizon était bordée de chaque côté, auraient suffi, avec la largeur de la rue, pour frapper de surprise des yeux moins novices que ceux du jeune Græme. La population, serrée dans les murs de la ville, et rendue alors plus nombreuse par la quantité de lords du parti du roi qui y étaient accourus de toutes parts avec leur suite, pour se rassembler autour du régent Murray, pouvait être comparé à un essaim d'abeilles dans cette rue magnifique et spacieuse. Les boutiques, au lieu d'avoir, comme à présent, de grandes fenêtres derrière lesquelles les marchandises sont exposées à la vue, avaient des étalages avancés, comme dans les bazars modernes, sur lesquels étaient rangés les divers objets mis en vente. Quoique les marchandises étalées ainsi ne fussent pas les plus belles qu'il fût possible de voir, Roland croyait avoir sous les yeux toutes les richesses du monde entier en voyant ici des balles de toile de Flandre, là des pièces de tapisseries, ailleurs des meubles d'usage journalier : la vaisselle d'argent surtout le frappait d'étonnement. Mais rien n'attirait ses yeux comme les boutiques d'armuriers, où il voyait des épées et des poignards fabriqués en Écosse, et des armures défensives importées de la Flandre. A chaque pas il trouvait tant à regarder, tant à admirer, que ce ne fut pas sans peine qu'Adam Woodcock parvint à le faire avancer à travers cette scène d'enchantement.

Le spectacle de la foule qui remplissait les rues était un autre sujet de surprise. Ici il remarquait une dame élégante couverte de son voile de soie, avec un écuyer qui lui ouvrait le passage, un page qui portait la queue de sa robe, et une suivante chargée de sa Bible, indi-

quant par là qu'elle se rendait à l'église; — là un groupe de bourgeois prenaient le même chemin, avec leurs manteaux courts à la flamande, leurs larges hauts-de-chausses et leurs pourpoints à grand collet, mode à laquelle les Écossais furent long-temps fidèles, ainsi qu'à la toque surmontée d'une plume. Ensuite venait le ministre lui-même, portant la robe et le rabat de Genève, écoutant d'un air grave et attentif quelques personnes qui l'accompagnaient, et qui sans doute étaient en conversation sérieuse sur le sujet religieux qu'il allait traiter. Il ne manquait pas de passans d'autres classes et de toute apparence.

A chaque instant Roland rencontrait un dameret qui passait d'un air suffisant, habillé à la mode la plus nouvelle, ou à la française, avec son pourpoint tailladé, ses pointes de même couleur que la doublure, sa longue épée d'un côté et son poignard de l'autre, suivi d'une escorte de serviteurs robustes proportionnée à son rang et à sa qualité, qui marchaient d'un air militaire, armés d'une longue épée et d'un petit bouclier rond, avec une pointe d'acier au centre, assez semblable à la targe dont se servent les Highlanders. Deux de ces bandes, dont chacune avait pour chef un homme d'importance, se rencontrèrent au milieu du pavé, ou, comme on l'appelle, sur la « couronne de la chaussée, » poste d'honneur qu'on ne cède pas en Écosse sans d'aussi bonnes raisons que celles qui peuvent faire céder en Angleterre le côté de la muraille. Les deux chefs étant du même rang, et probablement animés l'un contre l'autre soit par une différence dans leurs opinions politiques, soit par le souvenir de quelque ancienne querelle féodale, s'avancèrent fièrement, sans se déranger d'un seul pas

à droite ou à gauche; et, aucun d'eux ne montrant la moindre envie de faire place à l'autre, ils s'arrêtèrent tous deux un instant, et mirent ensuite l'épée à la main. Les gens de leur suite imitèrent leur exemple; une vingtaine de lames sortirent du fourreau en même temps; et l'on n'entendit plus que le cliquetis des armes et les cris des combattans qui faisaient retentir l'air du nom de leur chef, les uns criant : à l'aide! Leslie! Leslie! et les autres : Seyton! Seyton! en jouant sur le mot de ce slogan ou cri de guerre : *set-on! set-on* (1)! en avant! en avant! assommez-moi ces coquins!

Si le fauconnier avait eu de la peine auparavant à faire avancer Roland, il trouva maintenant que c'était une entreprise au-dessus de ses forces. Le jeune homme, arrêtant son cheval, suivait des yeux tous les combattans, n'écoutait pas ce que lui disait son conducteur, et semblait avoir un intérêt personnel dans cette querelle.

Le bruit du combat attira deux ou trois autres troupes semblables et quelques passans isolés, qui, se jetant dans la mêlée, prirent parti pour l'un ou l'autre des deux chefs, suivant que les y portait un sentiment de haine ou d'affection.

L'affaire devint alors plus sérieuse; et quoique les hommes armés d'épées et de boucliers fissent plus de bruit que de mal, cependant quelques bons horions furent donnés et reçus; et ceux qui portaient des rapières, arme plus formidable que l'épée écossaise ordinaire, se firent quelques blessures dangereuses. Deux hommes étaient déjà étendus sur le carreau; et le parti

(1) *Set-on! set-on!* en avant! *Slogan*, cri de guerre. — ÉD

des Seytons, moins nombreux que celui de leurs adversaires, dont la plupart des renforts survenus avaient grossi les rangs, commençait à se défendre faiblement et à lâcher pied, quand Roland, voyant que le chef des Seytons, quoique combattant avec un courage sans égal, pressé par plusieurs assaillans, était sur le point de succomber, s'écria vivement: — Woodcock, si vous êtes un homme, mettez l'épée en main, et courons au secours du Seyton.

Sans attendre de réponse et sans écouter les prières du fauconnier, qui le conjurait de ne pas se mêler d'une querelle qui lui était étrangère, le fougueux jeune homme se jeta à bas de son cheval, tira son épée, et, se précipitant au milieu de la mêlée en criant comme les autres: — Seyton! Seyton! fit mordre la poussière à l'un de ceux qui serraient de plus près le chef de ce parti, qui, reprenant courage à la vue de ce secours inattendu, se remit à combattre avec une nouvelle fureur.

Mais en ce moment quatre des magistrats de la ville, qu'on reconnaissait à leur manteau de velours et à leur chaîne d'or, arrivèrent avec une garde de hallebardiers et de citoyens armés de longues épées, qui, habitués à ce genre de service, se jetèrent hardiment au milieu des combattans, les séparèrent, et les forcèrent à faire retraite de différens côtés, chaque parti laissant des blessés sur le champ de bataille.

Le fauconnier, qui s'arrachait la barbe de désespoir en voyant la témérité de son compagnon, s'avança alors vers lui avec son cheval, dont il avait saisi la bride.

— M. Roland, lui dit-il, M. le fou, M. l'oison, vous plairait-il de remonter à cheval et de pousser en avant?

Avez-vous envie de rester ici pour qu'on vous conduise en prison, et qu'on vous fasse payer les folies de ce jour?

Roland, qui avait commencé à faire retraite avec les Seytons, comme s'il eût été leur allié naturel, revint à lui en s'entendant adresser ces reproches sans cérémonie, et, reconnaissant qu'il avait agi inconsidérément, remonta à cheval d'un air un peu honteux. Voyant alors un officier de la ville s'avancer vers lui, il partit au galop, suivi de Woodcock, et fut bientôt à l'abri de toute poursuite, si toutefois on songea à le poursuivre; car de semblables rencontres étaient si fréquentes à Édimbourg à cette époque, qu'une fois la querelle apaisée on n'y songeait plus, à moins que quelque homme de considération n'eût succombé, auquel cas il était du devoir de ses parens et de ses amis de venger sa mort à la première occasion. Le bras de la police était si faible, qu'il n'était pas rare de voir de pareilles escarmouches durer des heures entières quand les combattans étaient nombreux et de forces égales; mais depuis quelque temps le régent, homme d'un caractère ferme et décidé, sentant combien il pouvait être dangereux de tolérer de tels actes de violence, avait ordonné aux magistrats d'avoir toujours des gardes sur pied, pour prévenir le désordre, ou du moins pour en abréger la durée, comme cela venait d'arriver.

Le fauconnier et son jeune compagnon descendaient alors le Canongate; et, voyant que personne n'était à leur poursuite, ils avaient ralenti le pas de leurs chevaux, pour ne pas attirer sur eux l'attention. Roland baissait la tête, en homme qui sentait que sa conduite n'avait pas été très-prudente.

— Vous plairait-il de me dire une chose, M. Roland Græme? lui demanda le fauconnier. Je voudrais savoir s'il y a en vous un diable incarné ou non?

— Je crois, M. Adam Woodcock, pouvoir vous répondre non.

— Alors je voudrais bien savoir par quelle influence, par quelle instigation il faut que, de manière ou d'autre, vous ayez toujours à la main quelques instrumens piquans ou tranchans? Que diable aviez-vous besoin de vous mêler des querelles de ces Leslies et de ces Seytons, dont vous n'aviez pas entendu prononcer le nom une seule fois dans toute votre vie?

— Vous n'y êtes pas, mon bon ami; j'ai des raisons particulières pour être ami des Seytons.

— Il faut donc qu'elles soient bien secrètes; car j'aurais gagé que vous ne connaissiez pas même leur nom, et je suis encore porté à croire que ce qui vous a engagé à risquer votre tête sans cervelle dans une affaire qui ne vous concernait en rien, ce n'est pas tant l'intérêt que vous prenez aux Seytons que votre passion pour ce maudit cliquetis d'armes, qui semble avoir pour vous le même charme que le bruit qu'on fait sur une marmite pour un essaim de mouches à miel. Mais que ceci vous serve de leçon; et songez bien que, si vous avez le projet de dégaîner chaque fois que vous verrez une lame en l'air dans Édimbourg, ce n'est pas la peine de jamais remettre la vôtre dans son fourreau, et qu'en y allant de cette manière vous n'aurez pas le plaisir d'en jouer long-temps. C'est ce que je laisse à votre considération.

— En vérité, Adam, je vous remercie de vos avis; je vous promets de les suivre aussi fidèlement qu'il me

sera possible, et je ferai en sorte qu'on reconnaisse en moi votre élève en l'art de la prudence et du mystère, dans la nouvelle carrière où je vais entrer.

— Et vous ferez bien, M. Roland. Ce n'est pas que je vous fasse un crime d'avoir la tête un peu trop près du bonnet. Je sais qu'on peut habituer au poing un faucon sauvage, et qu'on ne peut jamais rien faire d'une poule. Ainsi, entre deux défauts, vous avez choisi le meilleur. Mais je m'aperçois, M. Roland, qu'indépendamment du goût tout particulier que vous avez pour faire voir le jour à votre flamberge, vous avez aussi l'habitude de regarder sous le nez toutes les femmes qui passent, comme si vous espériez trouver parmi elles quelque ancienne connaissance : et cependant, sachant combien peu de ces oiseaux sauvages vous avez vus jusqu'ici, je serais aussi surpris de vous voir reconnaître quelque femme, que je l'ai été tout à l'heure de vous voir prendre parti si chaudement pour les Seytons.

— Folie, sottise, Adam. Je veux seulement voir quels yeux ces jolis faucons cachent sous leurs chaperons.

— Oui; mais c'est une curiosité qui est fort dangereuse, M. Roland. Autant vaudrait présenter le poing nu à un aigle. On ne peut chasser sans péril ces jolis oiseaux. Elles ont autant de détours, de ruses et de faux-fuyans que le gibier le plus malin que jamais faucon ait poursuivi. Mais vous ne m'écoutez pas, M. Roland; vous n'avez des yeux que pour cette gentille demoiselle qui marche si lestement devant nous. Par ma foi, je garantis qu'elle figurerait bien dans un bal, dans une contredanse. Une paire de sonnettes mauresques en argent irait aussi bien à ses jolies petites jambes qu'aux pattes du plus beau faucon de Norwège.

— Vous êtes fou, Adam; je ne m'inquiète ni de la jeune fille ni de ses jambes. Mais, que diable! puisqu'on a des yeux, il faut bien qu'ils s'arrêtent sur quelque chose.

— C'est vrai, M. Roland, c'est très-vrai; mais je vous conseille de fixer les vôtres sur quelques autres objets. Voyez, il n'y a pas dans toute la rue une seule femme portant un voile de soie, qui ne soit accompagnée d'un écuyer, d'un cousin, d'un amant, d'un mari, ou bien de deux vigoureux gaillards armés d'épées et de boucliers, et qui...; mais vous n'écoutez pas, M. Roland; vous ne faites pas plus d'attention à moi qu'un autour ne s'inquiète d'un papillon.

— Si vraiment, Adam, je vous écoute, je ne perds pas un mot de ce que vous dites. Mais gardez mon cheval un instant; je vous rejoindrai avant que vous ayez eu le temps de siffler.

A ces mots, et avant qu'Adam eût pu finir le sermon qu'il avait interrompu, Roland, au grand étonnement du fauconnier, sauta à bas de son cheval, lui en jeta la bride, et s'élança dans un de ces passages étroits qui s'ouvrent sous une porte cintrée, et qui conduisent dans la grande rue, cherchant à y rejoindre cette jeune fille dont son compagnon venait d'admirer les jolies jambes.

— Sainte Marie! sainte Magdeleine! saint Benoît! saint Barnabé! s'écria le pauvre fauconnier abandonné au milieu de Canongate, en voyant le jeune homme sur lequel il était chargé de veiller courir, en vrai fou, après une jeune fille qu'il n'avait jamais vue, comme le supposait Woodcock. — Satan! Beelzébuth! Astaroth! continua-t-il; car on peut en pareil cas invoquer les

diables comme les saints. Quelle mouche a piqué l'étourdi? Il se fera quelque mauvaise affaire, aussi sûr que je suis né au pied de Roseberry-Topping! Si je pouvais trouver quelqu'un pour garder nos chevaux, j'irais... mais on est aussi malin ici que dans le comté d'York, et adieu la bride, adieu le cheval, comme nous disons. Si j'apercevais un de nos gens, un bout de branche de houx vaudrait de l'or. Si je voyais même un de ceux du régent, je pourrais m'y fier; mais laisser nos chevaux à des étrangers, c'est impossible; et m'en aller sans savoir ce qu'est devenu ce jeune fou, c'est ce que je ne veux pas.

Il faut pourtant que nous abandonnions le fauconnier au milieu de sa détresse, pour suivre le jeune étourdi qui l'avait mis dans cet embarras.

La dernière partie des remontrances d'Adam Woodcock, quoique destinée pour l'utilité de Roland, avait été entièrement perdue pour lui, parce que dans une jeune personne qui passait dans la rue, et qui était couverte d'un voile de soie rayée, suivant une mode importée de Bruxelles, il avait cru reconnaître quelque chose qui ressemblait beaucoup à la taille svelte et à la tournure pleine de graces de Catherine Seyton. Pendant que les graves avis du fauconnier frappaient inutilement ses oreilles, ses yeux avaient continué à se fixer sur un objet si intéressant; enfin, la belle était sur le point d'entrer sous un de ces passages qui conduisent de Canongate dans les maisons de la rue voisine (passage qui était orné d'un écu d'armes ayant pour support deux grands renards en pierre); elle avait soulevé son voile, probablement pour voir quel était le cavalier qui depuis quelque temps ne la perdait pas de vue; et le

jeune Roland avait reconnu sous le plaid de soie deux grands yeux bleus pleins de malice et de gaieté, qu'il ne fallait voir qu'une fois pour ne plus les oublier. En jeune fou sans expérience, aussi peu habitué à être contrarié qu'à obéir, il abandonna son mentor, lui jeta sur le bras la bride de son cheval, et se mit à la poursuite de Catherine Seyton.

La vivacité d'esprit des femmes est passée en proverbe, mais il paraît que celui de Catherine ne lui suggéra pas de meilleur expédient que d'avoir recours à la légèreté de ses jambes pour se soustraire à la poursuite du page, en se mettant à l'abri sans qu'il pût découvrir où elle se retirait. Mais il n'est pas aisé de gagner de vitesse un jeune homme de dix-huit ans qui poursuit celle qu'il aime. Catherine traversa une grande cour pavée, décorée de grands vases de pierre dans lesquels végétaient, dans leur sombre majesté, des ifs, des cyprès, et d'autres arbres verts parfaitement en harmonie avec l'air de dignité antique de l'édifice en face duquel ils étaient placés comme ornement. C'était une construction massive, de forme carrée, entourée de grands murs noirs, élevée de cinq étages, et dont toutes les fenêtres étaient surmontées de lourdes architraves chargées d'emblèmes féodaux et religieux.

Catherine Seyton, faisant le meilleur usage de ces jolies jambes qui s'étaient attiré les éloges du prudent et circonspect Woodcock lui-même, parcourut cette cour avec la vitesse d'une biche lancée par des chasseurs. Elle arriva à une grande porte située au centre de l'édifice, et, comme elle n'était fermée que par un loquet, elle se trouva en un instant dans l'intérieur de la maison. Mais si elle avait fui avec la légèreté d'une

biche, Roland l'avait poursuivie avec l'ardeur d'un jeune chien de chasse lâché pour la première fois sur sa proie. Quoi qu'elle pût faire, il ne la perdit pas un seul instant de vue; et il est remarquable que dans une telle course, le jeune homme qui cherche à atteindre sa maîtresse a toujours un grand avantage sur la jeune fille qui cherche à échapper à son amant; cet avantage ne saurait être compensé par l'avance qu'elle peut avoir sur lui. A un détour du passage, il vit flotter sa robe; à un autre, il vit son voile; plus loin, il entendit le bruit de ses pas, quelque légers qu'ils fussent; et enfin il la vit distinctement entrer dans la maison.

Étourdi et inconsidéré comme nous l'avons peint, ne connaissant le monde que par les romans qu'il avait lus, ne songeant jamais à résister à l'impression du moment, Roland, qui possédait d'ailleurs autant de courage que de vivacité, n'hésita pas un instant à avancer vers la maison qui recélait l'objet de sa recherche. Il essaya à son tour de lever le loquet; et la porte ayant cédé au premier effort, il eut le plaisir de songer qu'il se trouvait sous le même toit que Catherine. Y étant entré avec la même précipitation qu'il l'avait poursuivie; il était dans un grand vestibule un peu sombre, où le jour ne pénétrait que par des vitraux de différentes couleurs, et l'obscurité était encore redoublée par la hauteur des murs de clôture qui entouraient la cour, et qui ne permettaient pas au soleil d'y envoyer un seul rayon. Les murailles étaient couvertes de vieilles armures rouillées, entremêlées d'armoiries taillées dans la pierre, de festons, de couronnes, etc., choses auxquelles Roland Grœme n'accorda pas un instant d'attention.

Le seul objet qu'il daigna remarquer fut Catherine Seyton, qui, se croyant à l'abri de toute poursuite, s'était assise sur un grand banc de chêne à l'extrémité du vestibule, et cherchait à reprendre haleine après sa course précipitée. Le bruit que fit Roland en entrant la troubla tout à coup. Elle tressaillit en poussant un cri de surprise, et s'échappa par une des portes qui s'ouvraient dans cette antichambre comme dans un centre commun. Roland s'avança aussitôt vers la même porte, qu'il entr'ouvrit. Elle communiquait à une grande galerie bien éclairée, au bout de laquelle il entendit plusieurs voix et le bruit des pas de plusieurs personnes qui semblaient approcher avec précipitation. Rappelé à la raison par l'apparence d'un danger sérieux, il délibérait s'il devait rester, quand Catherine, rentrant dans le vestibule par une autre porte, accourut à lui avec autant de vitesse qu'elle en avait mis à le fuir quelques minutes auparavant.

— Quel mauvais génie vous a amené ici? s'écria-t-elle : fuyez, ou vous êtes un homme mort. Mais non, restez : ils viennent; la fuite n'est plus possible. Dites que vous demandez lord Seyton.

Sans attendre sa réponse, elle disparut par la porte par laquelle elle venait d'entrer, et au même instant celle qui donnait sur la galerie s'ouvrit avec grand bruit, et six ou sept jeunes gens richement vêtus se précipitèrent dans l'antichambre l'épée à la main.

— Quel est le téméraire, dit l'un d'eux, qui a osé entrer dans notre maison?

— Taillons-le en pièces, s'écria un autre; qu'il porte la peine de l'insulte que nous avons reçue aujourd'hui. C'est quelque émissaire des Rothes.

— Non, de par sainte Marie! dit un troisième, c'est pire encore : c'est un homme de la suite de ce paysan anobli, de ce scélérat d'Halbert Glendinning, qui se fait appeler chevalier d'Avenel, jadis vassal de l'Église, aujourd'hui pillant ses domaines.

— C'est la vérité, reprit le premier; je le reconnais à la branche de houx qui est leur signe de ralliement. Qu'on garde la porte! il faut qu'il nous rende raison de cette insolence.

Deux d'entre ces braves coururent à la porte, et s'y placèrent l'épée à la main, comme pour empêcher Roland de s'échapper. Les autres s'avancèrent vers le page, qui eut assez de bon sens pour sentir que toute tentative de résistance serait inutile et imprudente. Différentes voix lui demandèrent en même temps, d'un ton qui n'était nullement amical, qui il était, d'où il venait, son nom, le motif de son entrée dans la maison, et qui l'y avait envoyé. Le nombre des questions qu'on lui faisait à la fois lui fournit une excuse pour ne pas y répondre sur-le-champ, et au même instant un nouveau personnage entra dans l'antichambre; et dès qu'il y parut, tous ceux qui entouraient Roland d'un air menaçant reculèrent avec respect.

C'était un homme de grande taille, dont les cheveux noirs commençaient à se parsemer de neige, quoique ses yeux et ses traits annonçassent encore tout le feu de la jeunesse. Il était sans habit, et sa chemise de toile de Hollande était teinte de sang; mais il avait jeté sur ses épaules un manteau pourpre bordé de riches fourrures, qui suppléait à ce qui manquait à ses vêtemens. Il portait sur la tête une toque de velours cramoisi, dont une chaîne d'or formée d'un grand nombre

d'anneaux faisait trois fois le tour, suivant la mode adoptée à cette époque par les seigneurs écossais.

— Que signifie cet emportement, mes enfans et mes amis? dit-il en entrant; qui entourez-vous avec cet air de menace? Ignorez-vous que ce toit doit être la protection de quiconque vient sous son abri, soit avec des sentimens pacifiques, soit dans un esprit d'hostilité déclarée?

— Milord, répondit un des jeunes gens, c'est un traître, un espion qui s'est introduit chez vous.

— Cette accusation est fausse! s'écria Roland avec hardiesse; je suis venu pour parler à lord Seyton.

— Belle excuse, s'écrièrent plusieurs voix, et fort vraisemblable! Un homme attaché au service de Glendinning!

— Silence! s'écria lord Seyton, car c'était lui-même; laissez-moi voir ce jeune homme de plus près. De par le ciel! c'est bien lui qui, il n'y a que quelques minutes, est venu si bravement à mon secours, à l'instant même où plusieurs de mes gens songeaient à leur sûreté plus qu'à la mienne. Au lieu du traitement que vous lui faites éprouver, il a droit à votre reconnaissance et à vos remerciemens.

Toutes les lames rentrèrent dans leurs fourreaux, et lord Seyton, prenant Roland par la main, le remercia de la générosité avec laquelle il l'avait secouru, et ajouta qu'il ne doutait pas que le même intérêt qui l'avait porté à prendre sa défense, ne l'eût ensuite amené chez lui pour avoir de ses nouvelles.

Roland inclina la tête d'un air à confirmer lord Seyton dans cette opinion.

— Ou peut-être, continua le lord, est-il quelque

chose en quoi je puisse vous être utile? Si cela est, parlez, et je saisirai avec empressement l'occasion de vous montrer ma gratitude.

Mais Roland crut devoir s'en tenir à l'excuse que lord Seyton lui avait suggérée lui-même si à propos, et lui dit qu'ayant remarqué qu'il avait reçu une blessure, il avait désiré s'assurer par lui-même qu'elle n'était pas dangereuse, et que c'était le seul motif qui l'avait amené chez lui.

— Ce n'est qu'une égratignure, dit lord Seyton; et je venais d'ôter mon habit pour que mon chirurgien y mît un léger appareil, quand les cris de ces étourdis nous ont interrompus.

Roland Græme, le saluant avec respect, fit un mouvement pour se retirer; car, n'étant plus en danger d'être traité comme espion, il commençait à craindre qu'Adam Woodcock, qu'il avait quitté si brusquement, ne le mît dans un nouvel embarras en venant faire dans l'hôtel des enquêtes sur lui; ou que, ne sachant ce qu'il était devenu, il s'en allât sans l'attendre. Mais lord Seyton ne le laissa pas échapper si aisément.

— Un instant, jeune homme, lui dit-il : faites-moi connaître votre nom et votre rang. Lord Seyton, depuis un certain temps, a été plus habitué à se voir abandonné par ses amis que secouru par des étrangers. Mais les temps peuvent changer, et il peut un jour avoir des moyens de prouver sa reconnaissance à ceux qui lui ont rendu service.

— Je me nomme Roland Græme, milord. Je suis en ce moment page au service de sir Halbert Glendinning.

— Je l'avais bien dit, s'écria un des jeunes gens : j'aurais gagé ma vie que c'était une flèche tirée du car-

quois de l'infidèle. C'est un piège, milord, une ruse concertée pour vous faire accorder votre confiance à un espion. Vos ennemis savent dresser à ce rôle les femmes et les enfans.

— Si vous parlez de moi, s'écria Roland, c'est une fausseté. Personne en Écosse ne pourrait m'apprendre à jouer le rôle d'un traître.

— Je vous crois, jeune homme, dit lord Seyton : les coups que je vous ai vu porter étaient trop bien appliqués pour que vous pussiez agir de concert avec ceux qui les recevaient. Croyez-moi pourtant, je ne me serais pas attendu à me voir secouru par quelqu'un de la maison de votre maître, et je voudrais savoir quel motif a pu vous engager à mettre votre vie en danger pour défendre la mienne.

— Mon maître lui-même en aurait fait autant, milord, répondit Roland ; il n'aurait pas vu un homme d'honneur accablé par le nombre de ses ennemis, sans lui prêter le secours de son bras. Telles sont du moins les leçons de chevalerie que nous recevions au château d'Avenel.

— Le bon grain est tombé sur un bon terrain, jeune homme, dit lord Seyton ; mais, si vous pratiquez constamment ces leçons honorables dans ce temps désastreux où la force prend sans cesse la place du droit, je crains bien que votre vie ne soit pas longue.

— Qu'elle soit donc courte, dit Roland, pourvu qu'elle finisse avec honneur. Mais à présent, milord, permettez-moi de vous saluer, et de prendre congé de vous : un de mes camarades m'attend à deux pas avec mon cheval.

— Recevez du moins ce gage de mon souvenir, jeune homme, et portez-le pour l'amour de moi. A ces mots,

détachant la chaîne d'or qui entourait sa toque, et qui se fermait par un médaillon, il la lui présenta.

Roland ne fut pas peu fier de recevoir un tel présent, qu'il regardait comme le prix de son courage. Il attacha sur-le-champ la chaîne à sa toque; et, ayant fait ses remerciemens au noble baron, il sortit de l'antichambre, traversa à la hâte la cour et le passage, et arriva dans Canongate à l'instant où Woodcock se déterminait à abandonner les deux chevaux à leur destinée et à la garde du premier venu, pour se mettre à la recherche de son jeune compagnon.

— Quelle nouvelle équipée avez-vous faite? s'écria-t-il dès qu'il l'aperçut, très-charmé de le revoir, quoiqu'il remarquât en lui un peu d'agitation.

— Ne me faites pas de questions, dit Roland en sautant légèrement sur son cheval; mais voyez, ajouta-t-il en lui montrant son nouvel ornement, combien il faut peu de temps pour gagner une belle chaîne d'or.

— De par saint Hubert, s'écria le fauconnier, à Dieu ne plaise que vous l'ayez dérobée ou prise par violence! et cependant je ne vois pas comment diable vous pourriez l'avoir eue autrement. Je suis venu ici souvent, j'y ai passé des mois entiers; et personne ne m'a encore donné ni chaîne ni médaillon.

— Vous voyez, mon ami Adam, que j'ai été plus heureux que vous en moins de temps. Mais soyez bien tranquille, je ne l'ai ni dérobée ni prise de force; je l'ai légitimement gagnée, et elle m'a été donnée librement.

— Quel diable de page es-tu donc, Roland, dit le fauconnier, avec ta fanfaronne (1) autour du cou? Je crois

(1) Nom donné aux chaînes d'or que portaient les guerriers de

ma foi que l'eau refuserait de te noyer, et le chanvre de t'étrangler : tu es congédié du service de milady pour devenir l'écuyer de milord ; et maintenant, pour avoir suivi une jeune demoiselle dans je ne sais quelle grande maison, tu obtiens une chaîne et un médaillon, quand un autre n'y aurait gagné que des coups de bâton sur les épaules, sinon quelque bon coup de poignard dans la poitrine. — Mais nous voici en face de la vieille abbaye. Que votre bonheur vous accompagne en traversant cette cour, et, de par Notre-Dame ! vous pouvez défier toute l'Écosse.

A ces mots, ils arrêtèrent leurs chevaux, se trouvant vis-à-vis la vieille porte cintrée qui conduit dans l'abbaye ou le palais d'Holyrood, et qui termine la rue dans laquelle ils se trouvaient. Un sombre passage voûté aboutissait à la cour, où paraissait la façade des bâtimens irréguliers dont une aile existe encore aujourd'hui, et fait partie du palais moderne construit sous le règne de Charles Ier.

En entrant dans la cour, le page et le fauconnier remirent leurs chevaux à un domestique à qui Adam Woodcock ordonna d'un ton d'autorité de les conduire à l'écurie, ajoutant qu'ils étaient de la suite du chevalier d'Avenel.

— Il faut nous montrer ici pour ce que nous sommes, dit-il à son jeune compagnon à demi-voix : car chacun est traité d'après les airs qu'il se donne, et celui qui est

cette époque. Ce mot est d'origine espagnole ; car la mode de porter des chaînes d'or et de riches ornemens du même genre avait surtout commencé parmi les conquérans du Nouveau-Monde. Éd.

trop modeste peut suivre la muraille, comme dit le proverbe. Ainsi donc, M. Roland, retroussez votre toque et mettez-la sur l'oreille, et marchons bravement sur le haut de la chaussée.

A ces mots, prenant un air d'importance, convenable, selon lui, au rang et à la dignité de son maître, Adam Woodcock marcha en avant, et précéda Roland dans la grande cour du palais d'Holyrood.

CHAPITRE XVIII.

« Ne vois-tu pas le ciel se couvrir d'un nuage ?
» L'Océan ne jouit que d'un calme trompeur.
» Ainsi, dans un état, des partis la fureur
» Feint d'hésiter encore, sommeille en apparence,
» Mesure ses moyens, et calcule en silence
» Si sa force déjà lui permet d'éclater. »

Albion, poëme.

— Laissez-moi donc le temps de respirer, Adam, dit le jeune page au fauconnier, qui avançait à grands pas dans la cour; vous ne faites pas attention que je viens ici pour la première fois; donnez-moi un instant pour jeter les yeux autour de moi. Me voilà donc à Holyrood, dans ce séjour de la valeur et de l'élégance, de la puissance et de la beauté!

— Oui, vraiment, dit Woodcock; mais je voudrais pouvoir vous chaperonner comme un faucon, car vos yeux ont l'air de chercher une autre querelle ou une

seconde fanfaronne, et vous ressemblez à un faucon sauvage ; je voudrais vous avoir placé sain et sauf sur le perchoir.

C'était en effet un spectacle tout nouveau pour Roland que le vestibule d'un palais continuellement traversé par des groupes divers, les uns brillans de gaieté, les autres pensifs et semblant tout occupés des affaires publiques et des leurs. C'était ici un homme d'état à cheveux gris, à l'air réservé et plein de dignité, avec son manteau fourré et ses pantoufles noires ; là un militaire couvert de peau de buffle et d'acier, avec une longue rapière traînant à terre, la moustache relevée et le sourcil froncé : plus loin on voyait passer l'humble serviteur de milord le régent, dont le cœur était rongé d'orgueil et la main prête à exécuter tous les ordres ; rampant devant son maître, insolent à l'égard de tous les autres. Près de lui un humble solliciteur à regard inquiet, à démarche timide ; un officier gonflé de son pouvoir éphémère, se faisant place à coups de coudes à travers ses supérieurs et peut-être ses bienfaiteurs ; un prêtre astucieux qui cherchait à obtenir un meilleur bénéfice ; un fier baron qui sollicitait une concession des domaines de l'Église ; un grand brigand qui venait demander le pardon de ses déprédations, et le franklin (1) dépouillé qui venait demander justice. Une foule de gardes et de soldats, et des messagers partaient et arrivaient : on entendait au dehors les hennissemens des chevaux et le cliquetis des armes ; en un mot c'était une confusion brillante où les yeux de la jeunesse ne voyaient qu'éclat

(1) Nom qu'on donnait autrefois en Angleterre aux propriétaires roturiers. — Éd.

et splendeur, et où ceux de l'expérience n'auraient vu que vanité et fausseté, des espérances trompeuses, des promesses mensongères, l'orgueil sous le masque de l'humilité, et l'insolence sous les traits de la franchise ou de la générosité.

Fatigué de l'attention que Roland donnait à une scène dont la nouveauté n'était pas sans attraits pour lui, Adam Woodcock s'efforçait de le faire avancer, de crainte que son air de surprise n'attirât sur lui les sarcasmes de quelque courtisan; mais il fut lui-même abordé par un homme portant une toque verte surmontée d'une plume, et un habit de même couleur, garni de six larges galons d'argent, et brodé en violet. Woodcock le reconnut aussi, et tous deux s'écrièrent en même tempe:

— Quoi, Adam Woodcock!

— Quoi, Michel L'aile-au-vent! (1) Et comment se porte la fameuse chienne noire?

— Hé, hé, elle nous ressemble, Adam; elle ne rajeunit pas. Quatre pattes ne peuvent pas porter un chien éternellement. Elle a eu huit ans aux dernières feuilles; mais nous la conservons pour la race, c'est ce qui prolonge ses jours. Que faites-vous ici? milord désire vous voir; il vous a déjà demandé plusieurs fois.

— Lord Murray m'a demandé! s'écria Adam: le régent du royaume! J'ai faim et soif de présenter mes respects à ce bon seigneur. Sans doute il se rappelle de la chasse de Carnwarth-moor, où mon faucon de Drummelzier a battu tous ceux de l'île de Man, et lui a fait gagner cent couronnes d'un baron anglais nommé Stanley.

(1) Wing-the-Wind. — Éd.

— Pour ne pas vous flatter, Adam, je vous dirai qu'il ne pense ni à vous ni à votre faucon. Il a pris lui-même un vol plus élevé, et il a trouvé une meilleure proie. Mais venez, suivez-moi; il faut que nous renouvelions connaissance; je suppose que nous sommes toujours bons camarades.

— Quoi! vous voulez que je vide un pot avec vous? mais il faut d'abord que je dépose en lieu sûr ce jeune gaillard, afin qu'il ne trouve ni fille à courtiser ni garçon à battre.

— Est-il donc de cette humeur?

— Oui, vraiment; tout gibier lui est bon.

— Eh bien, qu'il vienne avec nous, car nous ne pouvons faire en ce moment une partie complète; il ne s'agit que de nous humecter les lèvres, je serai bien aise d'avoir des nouvelles de Sainte-Marie avant que vous voyiez milord, et je vous dirai de quel côté vient le vent.

En parlant ainsi, il ouvrit une porte latérale du vestibule, et, leur ayant fait traverser plusieurs passages obscurs, avec l'air important d'un homme qui connaissait les détours les plus secrets du palais, il les conduisit dans une petite chambre où il plaça devant le fauconnier du pain, du fromage et un pot d'ale mousseuse qu'Adam vida plus d'à moitié du premier trait. Reprenant alors haleine, et ayant essuyé la mousse restée sur ses moustaches, il observa que les inquiétudes que son jeune compagnon lui avait données lui avaient desséché le gosier.

— Eh bien, étanchez votre soif, dit L'aile-au-vent en prenant une grande cruche pour remplir le pot qui était sur la table, et ne vous gênez pas; je connais l'office. Mais à présent faites attention à ce que je vais vous dire.

Ce matin le comte de Morton est venu trouver milord dans une humeur terrible.

— Ils sont donc toujours amis? dit Woodcock.

— Oui, oui, répondit Michel; pourquoi non? il faut bien qu'une main aide l'autre. Mais, comme je vous le disais, le comte de Morton était dans une humeur terrible; et, pour vous dire la vérité, il est rare de le voir autrement qu'en colère; et il dit à milord, car j'étais en ce moment avec lui, prenant ses ordres relativement à des faucons que nous attendons de Darnoway, et qui vaudront vos faucons à longues ailes, l'ami Adam.

— Je le croirai, quand je les verrai au vol, dit Woodcock, répondant à cette parenthèse inspirée par l'amour du métier.

— Quoi qu'il en soit, dit Michel reprenant son récit, le comte de Morton, dans son humeur terrible, demanda à milord le régent qu'il soit traité comme il devait l'être. Mon frère, dit-il, devait être feudataire de Kennaquhair, et tous les domaines de Sainte-Marie devaient être érigés pour lui en fief relevant du roi; et voilà que ces perfides moines ont l'insolence de nommer un nouvel abbé qui fera valoir ses prétentions contre les droits de mon frère; et qui plus est, les coquins de vassaux des environs ont brûlé et pillé tout ce qui restait de l'abbaye, de sorte que, lorsque mon frère aura chassé ces fainéans de prêtres, il n'aura pas une maison où il puisse reposer sa tête.—Milord, le voyant de cette humeur, lui a répondu tranquillement: — Ce sont de fâcheuses nouvelles, Douglas; mais je me flatte que vous n'êtes pas bien informé. Halbert Glendinning est parti hier pour le sud avec une troupe de lanciers, et bien certainement, si les moines de Sainte-Marie avaient osé

nommer un abbé, si l'abbaye avait été brûlée ou dévastée, il aurait pris des mesures sur-le-champ pour châtier une telle insolence, et m'aurait dépêché un messager. — Le comte de Morton lui répliqua..... — Mais je vous prie, Adam, de faire bien attention que je vous parle ainsi par amitié pour vous et pour votre maître, parce que vous êtes mon ancien camarade, et que sir Halbert m'a rendu des services et peut m'en rendre encore, et aussi parce que je n'aime point le comte Morton, qu'en général on craint plus qu'on ne l'aime : ainsi ce serait mal à vous si vous me trahissiez. — Mais, dit le comte au régent, prenez garde, milord, d'accorder trop de confiance à ce Glendinning. Il sort d'une race de paysans : ce sang-là ne peut être fidèle à la noblesse! (Par saint André, ce sont ses propres paroles.) D'ailleurs, continua-t-il, il a un frère qui est moine à Sainte-Marie, et sans l'avis duquel il ne fait pas un pas. Il s'est fait des amis sur la frontière, entre autres, Buccleuch et Fernieherst, et il se joindrait à eux à la moindre apparence de changement dans les affaires. Et le régent lui répondit, comme un noble lord qu'il est : — Fi donc! comte, fi donc! je réponds de la loyauté de Glendinning; et, quant à son frère, c'est un songe-creux qui ne pense qu'à son chapelet et à son bréviaire. Si les nouvelles que vous m'annoncez sont vraies, je réponds que Glendinning m'enverra le capuchon d'un moine pendu et la tête d'un de ses vassaux séditieux exécutés par voie de brève et sommaire justice. Et le comte de Morton s'est retiré mécontent, à ce qu'il me parut. Mais, depuis ce temps, milord a demandé plusieurs fois s'il n'était pas arrivé de messager de la part du chevalier d'Avenel. Je vous dis tout cela, Adam, afin que vous voyiez de quelle

manière vous devez parler au régent, car il me semble qu'il ne sera pas content si ce que le comte de Morton lui a annoncé se trouve vrai, et que sir Halbert n'ait pas pris des mesures très-sévères.

Il y avait dans ce récit certains traits qui firent pâlir le visage naturellement haut en couleur d'Adam Woodcock, malgré le secours qu'il venait de puiser dans le pot d'ale d'Holyrood.

—Qu'est-ce que ce farouche lord Morton voulait dire par une tête de vassal? demanda-t-il d'un air mécontent à son ami.

— Non pas, Adam, non pas, ce n'est pas le comte de Morton, c'est le régent qui disait que, si l'abbaye avait été brûlée ou dévastée, votre maître lui enverrait la tête du chef des séditieux.

—Est-ce là le fait d'un bon protestant? s'écria Woodcock, d'un vrai lord de la congrégation? On nous choyait quand nous renversions les couvens des comtés de Fife et de Perth; nous n'en faisions jamais assez.

— Sans doute, répondit Michel; mais alors Rome était encore maîtresse, et nos grandes gens avaient décidé qu'il ne lui resterait pas en Écosse un endroit où elle pût reposer sa tête; mais aujourd'hui que les papistes sont en déroute, et que les abbayes, les prieurés, leurs maisons et leurs terres sont entre les mains de nos grands seigneurs, à qui on fait des concessions, on ne veut plus que nous portions si loin le zèle de la réformation.

—Mais je vous dis que l'abbaye de Sainte-Marie n'est pas détruite, s'écria Adam avec une agitation toujours croissante. On a bien cassé quelques vitres peintes, on a renversé quelques saints de leurs niches; et quel est le

noble protestant qui aurait souffert de pareilles choses dans sa maison ? Mais, quant à ce qui est de l'avoir brûlée, c'est une calomnie; nous n'avions pas seulement une allumette, sauf la mèche qu'avait le dragon dans sa poche pour mettre le feu à la fusée qui devait lui faire vomir des flammes contre saint George. Oh! j'avais bien pris mes mesures.

— Comment, Adam, est-ce que vous auriez mis la main à cette belle œuvre? Je ne voudrais pas vous effrayer, voyez-vous, surtout au moment où vous venez de faire un voyage; mais je vous avertis que le comte de Morton nous a amené d'Halifax une demoiselle comme vous n'en avez jamais vu. Si elle vous met les bras autour du cou, vous n'en retirerez pas votre tête?

— Ta! ta! ta! je suis trop vieux pour qu'une demoiselle me fasse tourner la tête. Je sais bien que le comte Morton irait aussi loin qu'un autre pour une jolie fille; mais que diable avait-il besoin d'en aller chercher une à Halifax? et, au bout du compte, que peut-elle avoir de commun avec ma tête?

— Beaucoup plus que vous ne pensez, Adam. La fille d'Hérode, dont les pieds et les jambes firent tant de besogne, ne faisait pas sauter une tête d'homme plus proprement que la demoiselle dont je parle. C'est une hache, mon vieux camarade, une hache qui tombe d'elle-même comme une fenêtre (1), et qui ne donne à personne la peine de la manier.

— Sur ma foi, c'est une invention précieuse. Que le

(1) Les fenêtres en Angleterre s'ouvrent du haut en bas, comme on en voit encore quelques-unes en France dans de très-vieilles maisons. — Éd.

ciel nous en préserve! Roland, voyant que la conversation des deux amis ne finissait pas, et inquiet, d'après ce qu'il venait d'entendre, pour la sûreté du nouvel abbé de Sainte-Marie, interrompit alors leur entretien.

— Il me semble, Woodcock, qu'il faudrait songer à remettre au régent la lettre de votre maître. Je ne doute pas qu'il n'y ait parlé de ce qui s'est passé à Kennaquhair de la manière la plus favorable possible pour tous ceux qui y sont intéressés.

— Le jeune homme a raison, dit L'aile-au-vent, milord en attend des nouvelles avec impatience.

— L'enfant a assez d'esprit pour soigner le fils de son père, dit le fauconnier en tirant du sac, emblème de ses fonctions, une lettre adressée par sir Halbert au comte de Murray; et, à cet égard, j'en sais autant que lui. Ainsi, M. Roland, vous voudrez bien présenter vous-même au régent la lettre de mon maître : un jeune page la lui remettra avec plus de grace qu'un vieux fauconnier.

— Fort bien dit, vieux rusé! lui répliqua son ami. Mais il n'y a qu'un moment vous aviez tant d'empressement de voir milord! Voulez-vous pousser le jeune homme dans la nasse, de peur d'y entrer vous-même? croyez-vous que la demoiselle dont je parlais embrassera plus volontiers sa peau douce et blanche que votre vieux cou tanné et ridé?

— Ta! ta! ta! dit le fauconnier, voilà bien de l'esprit pour rien. Je vous dis que le jeune homme ne court aucun risque; il n'a pas mis la main à la pâte. C'était bien la meilleure farce qu'on ait jamais jouée, et j'avais fait la plus belle ballade..... malheureusement je n'ai pas eu

le temps de la chanter tout entière. Mais, chut! *tacè*, comme je le dis quelquefois, est un mot latin qui signifie prudence. Conduisez le jeune homme en présence du régent, et j'irai voir ce qu'est devenu mon cheval, afin d'être prêt à prendre mon vol si on lâche quelque faucon sur moi. J'aurai bientôt mis Soltraedge entre le régent et moi s'il veut me jouer un mauvais tour.

— Allons donc, jeune homme, suivez-moi, dit Michel, puisque le vieux matois veut vous faire marcher en enfant perdu.

A ces mots, sortant avec lui, il lui fit traverser différens corridors, jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés au bas d'un grand escalier de pierre, dont les marches étaient si larges et en même temps si basses, que la montée en était extraordinairement facile. Quand ils furent au premier étage, Michel ouvrit la porte d'une antichambre si obscure, que Roland, n'ayant pas vu une petite marche maladroitement placée sous le seuil même de cette porte, trébucha et pensa tomber.

— Prenez garde, dit Michel en baissant la voix, et en regardant autour de lui pour voir s'ils étaient seuls; — prenez garde, jeune homme; ceux qui tombent à cet endroit ne se relèvent pas toujours. Voyez-vous cela? ajouta-t-il d'un ton encore plus bas en lui montrant sur le plancher des taches d'un rouge noirâtre sur lesquelles brillait un rayon de lumière; voyez-vous cela, jeune homme? marchez avec précaution; d'autres sont tombés ici avant vous.

— Que voulez-vous dire? lui demanda le page en frémissant, quoique sans savoir pourquoi. Sont-ce des taches de sang?

— Oui, oui, répondit Michel d'une voix presque

éteinte en le prenant par le bras ; c'est du sang que la trahison a répandu, et que la trahison a vengé ; c'est le sang du signor David, ajouta-t-il après avoir encore regardé autour de lui.

Le cœur de Roland se resserra en apprenant si inopinément qu'il se trouvait sur le lieu où Rizzio avait été massacré, catastrophe qui avait répandu une horreur générale, même dans ce siècle grossier, et dont le bruit avait semé la consternation dans toutes les chaumières et dans tous les châteaux d'Écosse, sans en excepter celui d'Avenel. Mais son guide le pressa d'avancer sans lui permettre de lui faire d'autres questions, et de l'air d'un homme qui craignait d'en avoir déjà trop dit sur un sujet si dangereux. A l'autre bout de cet appartement, il frappa modestement à une petite porte qui fut ouverte sur-le-champ par un huissier.

— Voici, lui dit L'aile-au-vent, un page qui apporte au régent une lettre du chevalier d'Avenel.

— Le conseil est levé, répondit l'huissier ; mais donnez-moi cette lettre, et je la porterai au régent.

— Je dois la lui remettre en mains propres, répliqua Roland ; tels sont les ordres que j'ai reçus de mon maître.

L'huissier le toisa de la tête aux pieds d'un air surpris de sa hardiesse, et lui dit d'un ton aigre : — Oui-dà, mon jeune maître ! tu chantes bien haut pour un si jeune coq, et pour un coq né sur un fumier de village !

— Si nous étions en temps et lieu convenables, répondit Roland, je te ferais voir que je sais faire autre chose que chanter. Mais fais ton devoir, et va dire à ton maître que j'attends ses ordres.

— Mon devoir ! répéta l'huissier offensé : tu es bien

insolent de me parler de mon devoir; mais je trouverai l'occasion de t'apprendre le tien. En attendant, reste là jusqu'à ce qu'on ait besoin de toi. Et à ces mots il ferma la porte sans lui permettre d'entrer.

Michel L'aile-au-vent, qui, pendant cette altercation, s'était retiré derrière son jeune compagnon, suivant l'usage des courtisans de toutes les classes et de tous les siècles, reprit alors assez de hardiesse pour se rapprocher de lui. — Vous êtes un jeune homme d'espérance, lui dit-il; et mon vieil ami avait raison de vouloir vous déposer en lieu sûr. Vous n'êtes à la cour que depuis cinq minutes, et vous avez si bien employé votre temps que vous vous êtes fait un ennemi mortel de l'huissier de la chambre du conseil. Autant aurait valu offenser le sommelier en second.

—Peu m'importe qui il est. J'apprendrai à ceux à qui je parle à me répondre avec civilité. Je ne suis pas venu d'Avenel pour me laisser insulter à Holyrood.

— Bravo, jeune homme, bravo! voilà de bonnes dispositions, si vous pouvez les maintenir. Mais silence! voilà la porte qui s'ouvre.

L'huissier, reparaissant alors, dit d'un ton et d'un air plus civils que Sa Grace le régent désirait voir sur-le-champ le messager du chevalier d'Avenel; et en conséquence, précédant Roland, il le conduisit dans la salle où le conseil venait de se tenir. On y voyait une grande table en chêne, entourée de chaises du même bois, et au haut bout de laquelle était un grand fauteuil couvert de cramoisi. Des plumes, des écritoires et divers papiers y étaient placés dans une sorte de désordre. Deux conseillers privés, qui étaient restés après les autres, prenant leurs toques et leurs épées, saluèrent respectueusement

le comte de Murray, et se retirèrent par une porte située en face de celle par où le page venait d'entrer. Le régent venait sans doute de dire quelque bon mot; car la physionomie des deux hommes d'état avait cet air riant que ne manque jamais de prendre un courtisan quand son maître daigne plaisanter en sa présence.

Le régent lui-même riait de bon cœur, et leur dit : — Adieu, milords, et ne manquez pas de me rappeler au souvenir du coq du nord.

Il se tourna alors vers Roland, et toutes les traces de sa gaieté réelle ou factice disparurent de son visage aussi promptement qu'on voit s'effacer sur la surface des eaux d'un lac le cercle qu'y trace la pierre qu'un passant y a jetée. En moins d'un instant ses traits reprirent leur expression naturelle, grave, sérieuse et même mélancolique.

Cet homme d'état distingué, car ses plus grands ennemis ne lui refusaient pas ce titre, possédait l'air de noblesse et de dignité qui sied au pouvoir dont il était revêtu; et, s'il eût succédé au trône en qualité d'héritier légitime, il est probable qu'il aurait figuré dans l'histoire comme un des plus grands rois d'Écosse. Mais la déposition et l'emprisonnement de sa sœur et de sa bienfaitrice sont des crimes qui ne sauraient être excusés que par ceux aux yeux de qui l'ambition peut justifier l'ingratitude. Il portait un pourpoint de velours noir, taillé à la mode de Flandre, et un chapeau à haute forme retroussé d'un côté par une agrafe en brillans qui était son seul ornement. Il avait un poignard à sa ceinture, et son épée était placée sur la table.

Tel était le personnage devant lequel Roland Græme se trouvait en ce moment avec un sentiment de crainte

respectueuse bien différent de sa hardiesse et de sa vivacité ordinaire. Dans le fait, la nature et l'éducation lui avaient donné de l'assurance; mais il n'était nullement impudent, et la supériorité morale des talens et de la gloire lui en imposait plus qu'une prétention fondée sur le rang ou la richesse. Il aurait bravé sans la moindre émotion la présence d'un comte qui n'aurait eu d'autre distinction que sa ceinture et sa couronne; mais il en éprouvait une profonde en se voyant devant un illustre guerrier, un homme d'état célèbre, gouvernant une nation, et chef de ses armées. Les hommes les plus grands et les plus sages sont flattés du respect que leur témoigne la jeunesse. Murray prit d'un air gracieux la lettre que lui offrait le page, et répondit avec complaisance à quelques mots que Roland balbutia en rougissant pour lui présenter les hommages du chevalier d'Avenel. Il s'arrêta même un instant avant de rompre le fil de soie qui servait de cachet à la lettre, pour lui demander son nom, tant il était frappé de ses traits agréables et de sa taille.

— Roland Græme, dit-il en répétant les paroles que le page venait de prononcer avec embarras; quoi! êtes-vous de la famille des Graham du comté de Lennox?

— Non, milord, répondit Roland; mes parens demeuraient sur le territoire contesté.

Murray, sans lui faire d'autres questions, se mit à lire ses dépêches. Pendant cette lecture son front prit une expression de mécontentement, comme s'il eût appris quelque chose qui lui causait de la surprise et du déplaisir. Il s'assit en fronçant le sourcil, lut la lettre deux fois et garda le silence quelques minutes; quand il leva les yeux, ses regards rencontrèrent ceux de l'huis-

sier, qui étaient fixés sur lui avec cet air d'observation attentive qui cherche à pénétrer ce qui se passe dans le fond de l'ame ; l'huissier, se voyant surpris par le régent, chercha à donner à sa physionomie cette expression insignifiante qui semble tout voir sans rien remarquer, expression dont on peut recommander l'usage à tous ceux qui, quel que soit leur grade, sont admis près des grands dans les momens où ils croient pouvoir se dispenser de se tenir sur leurs gardes. Les grands hommes sont aussi jaloux de leurs pensées que la femme du roi Candaule était jalouse de ses charmes, et ne sont pas moins disposés à punir ceux qui, même involontairement, ont surpris leur esprit dans son déshabillé, si l'on veut bien permettre cette expression.

—Sortez, Hyndman, lui dit le régent d'un ton sévère, et portez ailleurs vos talens d'observation. Vous êtes trop connaisseur pour le poste que vous remplissez ; il ne convient qu'à des hommes qui n'ont pas votre intelligence supérieure. Fort bien maintenant, vous avez l'air d'un sot; tâchez de le garder, et cela pourra vous conserver votre place. Retirez-vous.

Hyndman partit, confus et déconcerté ; et parmi les causes de la haine qu'il avait déjà vouée à Roland, il n'oublia pas qu'il avait été témoin de la réprimande qu'il venait de recevoir.

Dès qu'il fut sorti, le comte de Murray s'adressa de nouveau à Roland : — Vous m'avez dit que vous vous nommez Armstrong, je crois?

— Non, milord, je me nomme Roland Græme. Mes parens portaient le surnom d'Heathergill, et demeuraient sur le territoire contesté.

Oui, oui, je savais que c'était un nom du territoire contesté. Avez-vous quelques connaissances à Édimbourg ?

— Je n'y suis arrivé que depuis une heure, milord, répondit Roland, qui aima mieux éluder cette question que d'y répondre directement, et qui crut qu'il était prudent de ne point parler de son aventure avec lord Seyton. — C'est la première fois de ma vie que je suis venu dans cette ville.

— Comment! et vous êtes page de sir Halbert Glendinning ?

— Page de lady Avenel, milord, et il n'y a que trois jours que j'ai quitté son château pour la première fois depuis que j'y étais entré, c'est-à-dire depuis mon enfance.

— Un page de dame, dit le régent à demi-voix, comme se parlant à lui-même : il est étrange qu'il m'envoie le page de sa femme pour une affaire d'une si haute importance. Morton dira que cela est tout d'une pièce avec la nomination de son frère à la place d'abbé ; et cependant un jeune homme sans expérience n'en est peut-être que plus convenable à mes vues. Eh! qu'avez-vous appris au service de lady Avenel ?

— A chasser, milord, à...

— A chasser le lapin et la belette, dit le comte de Murray en souriant ; car telle est la chasse dont s'occupent les dames.

— A chasser le daim et le cerf, milord, répondit Roland, qui sentit le feu lui monter au visage à ce sarcasme ; mais peut-être ces animaux s'appellent-ils à Édimbourg des lapins et des belettes. J'ai appris aussi à manier ce que nous appelons sur nos frontières la

lance et l'épée, et qu'on nomme peut-être ici des joncs et des roseaux.

— Tu parles avec bien de la hardiesse, dit le régent; mais je te le pardonne en faveur de ta franchise. Tu connais donc le devoir d'un homme d'armes?

— Autant que la théorie peut l'apprendre à qui n'a point encore combattu, milord; car notre maître ne permettait jamais aux gens de sa maison de faire des excursions, et je n'ai jamais eu la bonne fortune d'assister à une bataille rangée.

— La bonne fortune! répéta le régent avec un sourire amer: crois-moi, jeune homme, la guerre est le seul jeu où les deux partis se trouvent en perte quand il est fini.

— Pas toujours, milord, dit le page qui avait retrouvé son audace ordinaire, si la renommée n'est pas trompeuse.

— Que veux-tu dire? dit le régent, dont le visage s'anima à son tour, et qui soupçonnait Roland de vouloir faire allusion au rang suprême auquel les guerres civiles l'avaient élevé lui-même.

— Je veux dire, milord, répondit Roland sans changer de ton, que celui qui combat vaillamment trouve de la gloire pendant sa vie, ou de l'honneur après sa mort, et j'en conclus que la guerre est un jeu où aucune des parties ne peut perdre.

Le régent sourit, et secoua la tête. En ce moment la porte s'ouvrit, et le comte de Morton se présenta.

— Je viens à la hâte, dit-il, et j'entre sans me faire annoncer, parce que je vous apporte la confirmation de mes nouvelles. Comme je vous le disais, Édouard

Glendinning a été nommé abbé de Sainte-Marie, et.....

— Je le sais, milord, répondit froidement le régent; mais...

— Mais peut-être vous le saviez avant moi, milord, dit Morton, dont l'épais sourcil semblait se hérisser sur son front.

— Morton, s'écria Murray, ne me soupçonnez point; respectez mon honneur. J'ai eu assez à souffrir des calomnies de mes ennemis, pour que mes amis m'épargnent leurs injustes soupçons. Nous ne sommes pas seuls, ajouta-t-il en se rappelant le page, sans quoi je vous en dirais davantage.

Il conduisit le comte de Morton dans une des embrasures profondes des fenêtres, où l'on pouvait aisément s'entretenir sans être entendu. Roland les y vit entrer en conversation d'un air très-animé. Murray semblait grave et sérieux, Morton jaloux et offensé; mais à mesure que la conversation avançait, le front du dernier parut reprendre plus de sérénité.

Lorsque l'entretien se fut animé, ils parlèrent plus haut, ayant peut-être oublié qu'il se trouvait un tiers dans la salle, ce qui était d'autant plus facile, que, de la place qu'ils avaient choisie pour leur conférence, ils ne pouvaient l'apercevoir; de sorte que Roland se trouva forcé d'entendre leur conversation plus qu'il ne s'en serait soucié; car, tout page qu'il était, une curiosité basse n'avait jamais été un défaut qu'on pût lui reprocher; et, malgré l'audace de son caractère, il ne pouvait s'empêcher de penser qu'il y avait quelque péril à entendre l'entretien secret de deux hommes puissans et redoutés. Cependant il ne pouvait ni se boucher les

oreilles, ni se retirer sans en avoir reçu l'ordre; et, tandis qu'il réfléchissait sur le moyen à employer pour leur rappeler qu'il était là, il avait déjà entendu tant de choses qu'il aurait été maladroit, et peut-être encore plus dangereux, de se montrer à eux tout à coup, au lieu d'attendre tranquillement la fin de leur conférence. Ce qu'il avait entendu n'était pourtant qu'une partie de leur conversation : un politique, plus habile et mieux informé des événemens du temps, en aurait sans peine compris le sens; mais Roland ne put faire que des conjectures génerales et fort vagues sur le sujet de leurs discours.

— Tout est prêt, dit Murray, et Lindesay va partir; il ne faut pas qu'elle hésite plus long-temps. Vous voyez que je suis vos conseils, et que je m'endurcis contre toute autre considération.

— Il est vrai, milord, dit Morton, que, quand il s'agit de marcher au pouvoir, vous n'hésitez pas et vous allez droit au but; mais quand vous êtes maître de la citadelle, prenez-vous les mêmes soins pour vous y défendre et vous y maintenir? Pourquoi ce nombre de domestiques autour d'elle? Votre mère n'a-t-elle pas une maison assez nombreuse pour qu'elle puisse servir à toutes deux, sans que vous y ajoutiez une suite inutile et qui peut être dangereuse?

—Fi! Morton, fi! une princesse! ma sœur! Puis-je faire moins que de lui assurer les honneurs qui lui sont dus?

— Oui, c'est ainsi que partent toutes vos flèches: elles sont décochées avec force, dirigées avec adresse; mais toujours quelque considération les rencontre en chemin comme un vent contraire, et les empêche d'atteindre au but.

— Ne parlez pas ainsi, Morton; que n'ai-je pas osé? que n'ai-je pas fait?

— Vous avez fait assez pour acquérir, mais pas assez pour conserver. Ne croyez pas qu'elle pense et qu'elle agisse de même. Vous l'avez profondément blessée dans son orgueil et dans son pouvoir. C'est en vain que vous voudriez maintenant guérir cette blessure en y versant quelque baume, la chose est impossible. Au point où vous êtes arrivé, il faut perdre le titre de frère affectionné pour acquérir celui d'homme d'état habile et résolu.

— Morton, sécria Murray avec quelque impatience, ce que j'ai fait est fait; ce qui me reste à faire je le ferai; mais je ne puis souffrir ces reproches; je n'ai pas, comme vous, une ame de bronze; je ne puis oublier... mais il suffit! J'exécuterai ce que j'ai résolu.

— Et je garantis, dit Morton, que le choix de ces consolations domestiques tombera sur...

Ici il baissa la voix pour prononcer quelques noms qui échappèrent aux oreilles de Roland. Murray lui répondit sur le même ton, et le page n'entendit que ces derniers mots : — Et je suis sûr de lui, parce qu'il m'est recommandé par Glendinning.

— C'est une recommandation dans laquelle vous devez prendre beaucoup de confiance, d'après la conduite qu'il vient de tenir à l'abbaye de Sainte-Marie. Vous êtes instruit de l'élection de son frère? Sir Halbert, votre favori, lord Murray, n'est pas moins sensible que vous à l'affection fraternelle.

— De par le ciel! Morton; ce sarcasme mériterait une réponse sévère; cependant je vous pardonne, parce qu'il s'agit aussi des intérêts de votre frère. Au surplus,

cette élection sera annulée. Mais je dois vous dire, comte de Morton, que, tant que je tiendrai le glaive de l'état au nom du roi mon neveu, ni lords ni chevaliers, en Écosse, ne résisteront à mon autorité. Si je souffre les insultes de mes amis, c'est parce que je les connais pour tels, et je pardonne leur hardiesse en considération de leur fidélité.

Morton murmura quelques mots qui semblaient être des excuses. Le régent lui répondit d'un ton plus doux, et ajouta : — D'ailleurs, indépendamment de la recommandation de Glendinning, j'ai un gage de la fidélité de ce jeune homme : sa plus proche parente s'est livrée entre mes mains pour me garantir son zèle, et consent à être traitée comme il le méritera par sa conduite.

— C'est quelque chose, répondit Morton ; mais, par intérêt et par amitié pour vous, je vous conseille de vous tenir sur vos gardes. Nos ennemis se mettent de nouveau en mouvement, comme les mouches et les hannetons après l'orage. George Seyton était ce matin dans les rues, suivi d'une vingtaine d'hommes, et il a eu une querelle avec mes amis les Leslies. Ils se sont rencontrés dans Canongate, se sont bravement battus, et les Leslies avaient le dessus, quand le prévôt est arrivé avec ses gardes, qui les ont séparés avec leurs hallebardes, comme s'il se fût agi d'un combat de chiens contre un ours.

— Le prévôt n'a fait qu'exécuter mes ordres. Quelqu'un a-t-il été blessé ?

— George Seyton lui-même a été blessé par Black Ralph Leslie. Que le diable emporte la rapière qui ne l'a pas percé de part en part ! Mais Ralph a eu aussi la tête presque fendue par un jeune enragé que per-

sonne ne connaît. Dick Seyton de Windigow a eu le bras percé, et le sang des deux autres Leslies a coulé aussi. C'est là tout ce qui mérite attention. Un vassal ou deux de côté et d'autre ont mordu la poussière; des servantes d'auberge, qui seules risquent de perdre quelque chose dans cette bataille, ont emporté ces drôles, et leur chantent le *coronach* des ivrognes.

— Vous parlez de cette affaire bien légèrement, Douglas, dit le régent au comte de Morton. De telles querelles, de telles voies de fait seraient une honte pour la capitale du Grand-Turc : qu'en faut-il dire, quand elles ont lieu dans un pays chrétien, dans un état réformé? Mais, si je vis, de pareils abus ne seront pas de longue durée. Quand on lira mon histoire, je veux qu'on dise que, si je me suis élevé au pouvoir en détrônant ma sœur, du moins, quand j'en ai été revêtu, je m'en suis servi pour le bien public.

—Et pour celui de vos amis ajouta Morton : c'est pourquoi je me flatte que vous allez donner à l'instant des ordres pour annuler l'élection de cet abbé postiche, Édouard Glendinning.

— Vous serez satisfait sur-le-champ, répondit Murray ; et sortant de l'embrasure de la croisée : Holà, Hyndman ; s'écria-t-il. Mais ses yeux tombant en même temps sur Roland Græme : — Sur ma foi, Douglas lui dit-il en se tournant vers son ami, nous avons été trois à tenir conseil!

— Et comme un secret n'est sûr qu'entre deux, ajouta Morton, il faut disposer de ce gaillard.

— Fi donc, Morton! un enfant! un orphelin! Approche, jeune homme : tu m'as donné la liste de tes talens ; as-tu celui de dire la vérité?

— Quand elle peut m'être utile, milord, répondit Græme.

— Elle te sera utile, dit le régent; car le moindre mensonge te perdrait. Qu'as-tu entendu et compris de notre conversation?

— Fort peu de chose, milord, répondit Roland sans se déconcerter, si ce n'est qu'il m'a semblé qu'on paraissait révoquer en doute la loyauté du chevalier d'Avenel, sous le toit duquel j'ai été élevé.

— Et qu'as-tu à dire à ce sujet? lui demanda Murray, en fixant sur lui des yeux perçans qui semblaient vouloir lire ses pensées les plus secrètes.

— Cela dépendrait de la qualité de ceux qui parleraient contre l'honneur du baron dont j'ai si long-temps mangé le pain : s'ils étaient mes inférieurs, je dirais qu'ils en ont menti, et je les en punirais avec le bâton; s'ils étaient mes égaux, je dirais encore qu'ils en ont menti, et je leur offrirais le combat; s'ils étaient mes supérieurs.... A ces mots, il s'arrêta.

— Parle, jeune homme, parle sans crainte, dit le régent. Que ferais-tu dans ce dernier cas?

— Je dirais qu'il est mal d'accuser un homme absent, et que mon maître est en état de rendre compte de toutes ses actions à quiconque osera le lui demander bravement face à face.

— Et ce serait bravement parler, dit Murray. Qu'en dites-vous, Morton?

— Je dis que ce jeune gaillard ressemble autant à un de nos anciens amis par l'astuce que par le front et les yeux : il peut y avoir une grande différence entre ce qu'il pense et ce qu'il dit.

— Et à qui trouvez-vous qu'il ressemble?

— A Julien Avenel, à ce parfait modèle de loyauté.

— Mais ce jeune homme est né dans le territoire contesté.

— Qu'importe! Julien y a fait plus d'une excursion; et il était fin chasseur, quand il poursuivait une biche.

— Fadaises! dit le régent, fadaises! Holà! Hyndman. Avancez, seigneur de la curiosité, et reconduisez ce jeune homme à son compagnon; et ayez soin tous deux, dit-il à Roland, de vous tenir prêts à vous mettre en route au premier signal. Et à ces mots il leur fit signe de se retirer.

CHAPITRE XIX.

« C'est cela!... mais non... si... c'est ce que je cherchais ;
» C'est ce que chaque jour au ciel je demandais.
» Je ne sais cependant ce que je dois en croire.
» Serais-je le jouet d'un prestige illusoire?
» Sur le verre trompeur que l'art a su polir,
» On croit voir les objets se mouvoir, s'arrondir. »

Ancienne comédie.

L'HUISSIER, dont l'apparente gravité dissimulait mal sa rancune jalouse, conduisit Roland Græme dans une pièce du rez-de-chaussée où il trouva son compagnon le fauconnier. L'homme en place leur annonça en peu de mots que cette chambre serait leur résidence, jusqu'à ce qu'il plût à sa Grace de leur signifier ses ordres ultérieurs, et qu'ils devraient se rendre à telle heure à la panneterie, au cellier, à l'office et à la cuisine, pour y recevoir leurs rations de vivres. Ces instructions furent aisément comprises par Adam Woodcock, qui avait déjà fait plus d'un voyage à la cour.— Quant à votre coucher, ajouta l'huissier, vous irez à l'hôtel de Saint-Michel ; le

palais est en ce moment rempli par les gens à la suite de la première noblesse d'Écosse.

Dès qu'il fut parti : — Allons, M. Roland, s'écria le fauconnier avec toute l'ardeur d'une vive curiosité, allons, des nouvelles, des nouvelles; déboutonnez-vous et contez-moi tout ce qui s'est passé. Que vous a dit le régent? A-t-il demandé Adam Woodcock ! Nos comptes sont-ils soldés, ou reste-t-il quelque chose à payer pour l'abbé de la Déraison ?

—Tout va bien de ce côté, Adam; et quant au reste... Et pourquoi avez-vous retiré la chaîne et le médaillon de ma toque?

— Il était temps de le faire. Ce coquin d'huissier à face de vinaigre commençait à demander quels brimborions papistes vous portiez là. Par saint Hubert! il aurait volontiers confisqué le métal par scrupule de conscience, comme cette autre babiole que mistress Lilias a trouvée dans une de vos poches à Avenel, qu'elle a fait fondre et qu'elle porte maintenant à ses pieds sous la forme de boucles. Voilà ce que c'est aussi que de vous charger de reliques papistes.

— L'infame! s'écria Roland; elle a fondu mon rosaire afin d'en faire des ornemens pour ses vilains pieds! Qu'elle les garde, au surplus : j'ai joué plus d'un tour à la vieille Lilias, faute d'avoir rien de mieux à faire, et les boucles lui serviront de souvenir. Vous rappelez-vous le verjus que je mis dans les confitures le jour qu'elle devait déjeuner avec le vieux Wingate, aux fêtes de Pâques?

— Si je me le rappelle, M. Roland? Oui, oui. Le majordome eut la bouche tordue comme un bec de faucon pendant vingt-quatre heures; et tout autre page que vous

aurait reçu une fameuse discipline dans la loge du portier. Mais les bonnes graces de milady étaient un mur qui s'élevait toujours entre votre peau et la verge : Dieu veuille que vous n'ayez pas à vous repentir de la protection qu'elle vous a accordée en pareilles occasions !

— Au moins j'en serai toujours reconnaissant, Adam, et je vous remercie de m'en avoir rappelé le souvenir.

— Tout cela est bon, mon jeune maître; mais les nouvelles! dites-moi les nouvelles ! Qu'allons nous devenir? Que vous a dit le régent?

— Rien que je doive répéter, Adam, répondit le page en secouant la tête.

— Oh ! oh! s'écria le fauconnier, une heure pasée à la cour donne-t-elle déjà tant de prudence? Vous avez fait bien des choses en peu de temps, M. Roland! Vous vous êtes battu, Dieu sait pourquoi! vous avez gagné une chaîne d'or, Dieu sait comment! vous vous êtes fait un ennemi de monsieur l'huissier avec ses jambes comme deux perchoirs de faucons; vous avez eu audience du premier homme de l'état, et vous êtes devenu mystérieux comme si vous aviez vécu à la cour depuis l'instant de votre naissance. Je crois, sur mon ame, que vous auriez pu courir avec la coquille sur la tête, comme les jeunes courlis que nous poursuivons dans les environs de Sainte-Marie; et plût à Dieu que nous y fussions, car.... Mais asseyez-vous, M. Roland; Adam Woodcock n'a jamais été homme à vouloir connaître les secrets des autres; du moment que vous lui dites qu'il n'est pas question de l'abbé de la Déraison, c'est là l'important. Mais asseyez-vous donc, et j'irai chercher les vivres, parce que je connais le local.

Le fauconnier partit alors pour s'occuper de cette af-

faire importante; et, pendant son absence, Roland Græme se livra à ses réflexions sur les événemens étranges et compliqués de cette journée. Deux jours auparavant il était inconnu, ignoré, errant à la suite d'une vieille parente dont il ne croyait pas lui-même le jugement bien sain; et maintenant il était devenu, sans savoir ni comment, ni pourquoi, ni jusqu'à quel point, le confident de quelque important secret d'état qui intéressait personnellement le régent lui-même. Il était bien vrai qu'il ne comprenait qu'imparfaitement en quoi consistait ce secret dont on l'avait, sans le vouloir, rendu le confident involontaire; mais il n'en trouvait sa situation que plus intéressante. Il éprouvait la même sensation qu'un homme qui contemple pour la première fois un paysage pittoresque qu'un brouillard ne lui permet de découvrir que partiellement: les rochers, les arbres et tout ce qui l'entoure reçoit une nouvelle majesté de la force de l'imagination, qui creuse des précipices sans fond, et qui élève les montagnes jusqu'au-dessus des nuages.

Mais il est rare que les hommes, surtout à l'âge de bon appétit, qui précède vingt ans, se laissent assez absorber par des sujets réels ou de simple conjecture pour oublier l'heure à laquelle les besoins du corps réclament à leur tour quelques instans d'attention. Aussi notre héros, si nos lecteurs consentent à lui accorder ce titre, ne fut-il nullement fâché de voir reparaître son ami Woodcock portant sur un plat de bois une succulente portion de bœuf rôti, et sur un autre une ration non moins abondante de cette espèce de légumes qu'on nomme en Écosse *langkaill* (1). Un domestique l'accom-

(1) Choux bouillis sans sauce. — Éd.

pagnait, chargé d'un énorme pot de bière, de pain, de sel, et de tous les accessoires pour le dîner.

Quand ils eurent placé sur la table tout ce qu'ils venaient d'apporter, et que le domestique se fut retiré, le fauconnier dit en soupirant, que depuis qu'il fréquentait la cour, il trouvait que la vie y devenait plus dure de jour en jour pour les pauvres gens de la suite des grands seigneurs. Il fallait se faire jour à coups de coudes pour entrer dans la cuisine, et la plupart ne pouvaient y obtenir que des réponses bourrues et quelques os décharnés. C'était encore pis à la porte du cellier : il fallait littéralement se battre pour y pénétrer, et encore n'y recevait-on plus que de la petite bière au lieu de l'ale qui s'y distribuait autrefois. — Malgré cela, ajouta-t-il en voyant que Roland avait déjà fait une brèche considérable aux provisions, je crois qu'au lieu de regretter le passé, il vaut mieux profiter du présent, et prendre le temps comme il vient, pour ne pas perdre des deux côtés.

A ces mots, Adam approcha une chaise de la table, et tirant son couteau de sa gaîne, car chacun alors était muni de ce premier instrument des festins, il imita l'exemple de son jeune compagnon, qui avait oublié son inquiétude sur l'avenir pour satisfaire un appétit aiguisé par la jeunesse, l'exercice et l'abstinence de tout un jour.

Quoique leur repas fût très-frugal, ils n'en dînèrent pas moins de bon appétit aux dépens du roi ; et Adam Woodcock, malgré la critique qu'il avait faite de la bière de ménage du palais, en avait vidé quatre grandes rasades avant de se rappeler qu'il s'était permis d'en médire. S'étalant ensuite avec volupté dans un grand

fauteuil, étendant la jambe droite et croisant l'autre par-dessus avec un air de joyeuse indolence, il rappela à son jeune compagnon qu'il n'avait pas entendu tous les couplets de la ballade composée pour la fête de l'abbé de la Déraison. — Il faut que je vous la chante tout entière, lui dit-il; et, sans attendre sa réponse, il entonna le premier couplet, qu'il avait chanté dans l'église de Sainte-Marie.

Voulant nous faire la loi,
Le pape est un bon apôtre...

Roland, qui, comme on doit le supposer, n'avait nul plaisir à entendre tourner en ridicule ce qui était pour lui un objet de vénération, l'interrompit en se levant brusquement, et prenant son manteau il le jeta sur ses épaules, comme pour sortir.

— Mais où diable allez-vous encore courir? s'écria le fauconnier; est-il donc impossible que vous restiez une heure en place? Il faut que vous ayez du vif argent dans les veines. Vous ne pouvez pas plus goûter l'agrément d'une compagnie tranquille et sensée, qu'un faucon déchapperonné ne pourrait rester sur mon poing.

— S'il faut vous le dire, Adam, répondit le page, j'ai dessein d'aller faire une promenade pour voir cette belle ville. Autant vaudrait encore être enfermé dans un château au milieu d'un lac, que de demeurer ici toute la soirée entre quatre murailles, pour écouter de vieilles ballades.

— Vieilles! répéta Adam. A quoi pensez-vous donc, M. Roland? Elle est toute nouvelle, et jamais ballade n'eut un plus joyeux refrain.

— Cela est possible, dit Roland; mais je l'entendrai quelque autre jour, quand la pluie battra contre les croisées, quand j'aurai vu tout ce que je meurs d'envie de voir : quant à présent, j'entre dans le monde, et il faut que je satisfasse ma curiosité.

— Mais je réponds de vous, s'écria le fauconnier, et vous ne ferez pas une enjambée sans moi, jusqu'à ce que le régent vous ait reçu de mes mains sain et sauf. Si vous le voulez, nous pouvons aller à l'hôtel de Saint-Michel, et vous y verrez le monde, mais par la fenêtre, entendez-vous; s'il s'agit de courir les rues pour chercher des Seytons et des Leslies, et faire faire une douzaine de boutonnières à votre justaucorps avec une rapière ou un poignard, c'est ce que je n'entends pas, je vous en préviens.

— Eh bien! de tout mon cœur, dit le page, allons à l'hôtel de Saint-Michel. Ils sortirent donc du palais, après avoir rendu un compte exact de leurs noms et de leurs qualités aux sentinelles qui venaient de prendre leurs postes à la porte pour la soirée : celles-ci ouvrirent le guichet du grand portail, et le jeune page et son guide arrivèrent bientôt à l'hôtel ou auberge de Saint-Michel.

C'était un bâtiment considérable situé au fond d'une grande cour, donnant sur la principale rue d'Édimbourg, au bas de Calton-Hill. Cette auberge ressemblait à ces caravanserais de l'Orient, où les voyageurs ne trouvent que le couvert et sont obligés de pourvoir à tous leurs besoins, plutôt qu'à nos hôtels modernes, où,

Pourvu qu'on ait la bourse bien garnie,
On peut toujours mener joyeuse vie.

Cependant le tumulte et la confusion qui régnaient en ce lieu destiné au service du public n'étaient pas sans intérêt pour les yeux de Roland. Lui et son compagnon cherchèrent le chemin de la grande salle; car ni hôte ni garçon ne se présentèrent pour le leur montrer. Elle était remplie de voyageurs et d'habitans de la ville, qui entraient et sortaient, saluant les uns, coudoyant les autres : ici l'on jouait, là on buvait, plus loin on chantait; chaque groupe, sans faire attention aux autres, agissait comme si la salle lui eût été exclusivement destinée. Quel contraste avec l'ordre et la régularité qu'on maintenait toujours au château d'Avenel! Dans un coin on plaisantait en poussant de grands éclats de rire; dans un autre on se querellait avec bruit : mais chacun, ne songeant qu'à ce qui l'occupait, ne faisait aucune attention à ce qui se passait autour de lui.

Le fauconnier, traversant l'appartement, trouva une place vacante près de l'embrasure d'une croisée, et s'y étant assis avec son jeune compagnon, il demanda qu'on leur servît quelques rafraîchissemens. Après avoir employé toute la force de ses poumons pour répéter vingt fois cet ordre en criant, il parvint à obtenir d'un garçon un reste de chapon froid et la moitié d'une langue de bœuf, avec un flacon de vin soi-disant de France. Il demanda qu'on y ajoutât un pot de brandevin. — Il faut que nous fassions ce soir une petite débauche, M. Roland, dit-il; et nargue du souci jusqu'à demain!

Mais il y avait trop peu de temps que Roland avait dîné pour faire honneur à ce nouveau repas, et il se sentait plus de curiosité que d'appétit. Regardant par la fenêtre qui donnait sur une grande cour entourée de remises et d'écuries, il suivait des yeux tout ce qui s'y

passait; tandis que Woodcock, après avoir comparé son compagnon aux oies du laird de Macferlane, qui aimaient mieux jouer que manger, avait recours alternativement à la coupe et à la fourchette, chantant à demi-voix l'air de sa ballade, et battant la mesure d'une main sur la petite table ronde devant laquelle il était assis. Il était souvent interrompu dans cet exercice par les exclamations qui échappaient à Roland quand celui-ci voyait dans la cour quelque chose qui pût l'intéresser.

La scène y était aussi bruyante que variée; car une grande partie de la noblesse d'Écosse se trouvant alors à Édimbourg, les gens de leur suite, leurs chevaux et leurs équipages remplissaient toutes les auberges de cette ville. On y voyait quelques douzaines de valets étrillant les chevaux de leurs maîtres, sifflant, chantant, riant, et se lançant les uns aux autres des sarcasmes dans un style que le ton de décence qu'on exigeait des domestiques au château d'Avenel rendait fort étranges aux oreilles du jeune page; des écuyers nettoyaient leurs armes et celles de leurs seigneurs; un ouvrier assis dans un coin peignait des bois de lances en jaune et en vermillon; des piqueurs conduisaient en laisse des chiens de chasse de noble race muselés avec soin, crainte d'accidens: tous allaient, venaient, se mêlaient ensemble, se séparaient sous les yeux enchantés de Roland, dont l'imagination avait peine à concevoir que des objets qu'il connaissait si bien pussent offrir un tableau si varié et si amusant pour lui. Aussi interrompait-il à chaque instant les rêveries tranquilles de l'honnête Woodcock, qui cherchait peut-être à ajouter quelque nouveau couplet à sa ballade.

— Voyez, Adam, s'écriait-il, voyez ce cheval bai! par saint Antoine, quel beau poitrail! Et cette belle jument pie, que ce drôle en gilet gris étrille aussi maladroitement que s'il n'avait jamais touché qu'une vache! Je voudrais être près de lui pour lui apprendre son métier. Mais regardez donc la noble armure de Milan que cet écuyer s'occupe à frotter: ce n'est qu'argent et acier, comme l'armure de parade du chevalier d'Avenel, dont le vieux Wingate fait tant de cas. Et voyez-vous cette jolie laitière qui traverse la cour avec ses deux seaux pleins de lait? Elle a l'air d'avoir bien chaud: il faut que la laiterie ne soit pas très-voisine; ne la voyez-vous pas avec son corset rouge, comme votre favorite Cisly Sunderland!

— Par mon chaperon, M. Roland, il est bien heureux que vous ayez été en lieu de grace. Même au château d'Avenel, vous étiez bien assez éveillé; mais si vous aviez vécu dans le voisinage de la cour, vous seriez le plus grand vaurien de page. Fasse le ciel que tout cela finisse bien! Et il se remit à chanter entre ses dents l'air de sa ballade.

— Finissez donc de jouer du tambour sur la table, et de m'ennuyer de vos fredons, Woodcock; approchez-vous de la fenêtre, avant d'avoir laissé votre raison au fond de ce pot de brandevin. Voyez ce joyeux ménestrel qui vient d'entrer dans la cour avec une danseuse qui a des sonnettes autour des chevilles: tenez, tenez, tout le monde s'attroupe autour d'eux pour entendre la musique; cela est bien naturel. Venez, Adam, venez, allons les entendre de plus près.

— Je consens à passer pour une buse, pour un autour, si je change de place pour eux. A quoi pensez-

vous donc, M. Roland? Si vous aimez la musique, il ne tient qu'à vous d'en entendre de bonne sans aller si loin; mais vous ne voulez pas m'écouter.

— Mais la jeune fille au corset rouge y va aussi, Adam. En vérité, on va danser. Le gilet gris a envie de danser avec le corset rouge; mais le corset rouge ne paraît pas s'en soucier.

Tout à coup, changeant son ton de légèreté en une exclamation de surprise et d'intérêt, il s'écria : — Reine du ciel! qu'est-ce que je vois?

Il ne dit que ce peu de mots, et garda ensuite un profond silence, les yeux toujours fixés vers la cour. Adam Woodcock, qui, tout en affectant de mépriser les observations du page, y trouvait une sorte d'amusement, désira enfin rendre à la langue de son jeune compagnon sa première élasticité, dans l'espoir de pouvoir lui expliquer ce qui semblait lui causer de l'étonnement, et lui prouver par-là combien la connaissance qu'il avait de la cour lui donnait de supériorité.

— Eh bien donc, M. Roland, lui dit-il, qu'est-ce que vous avez vu qui vous fait perdre la parole tout à coup?

Roland ne répondit rien.

— Je vous dis, M. Roland Græme, que dans mon pays il est de la politesse de répondre quand on vous parle.

Roland garda encore le silence.

— Il a le diable au corps! s'écria le fauconnier. Il faut qu'il ait avalé sa langue, et je crois que les yeux vont lui sortir de la tête.

Vidant à la hâte son gobelet, il se leva, et s'approcha de Roland, dont les regards étaient toujours fixés sur la

cour avec la plus vive attention. Il cherchait à en suivre la direction; mais ils tombaient sur un groupe trop nombreux et trop varié pour qu'il pût distinguer ce qui l'occupait particulièrement.

— Il faut qu'il soit devenu fou, pensa le fauconnier.

Roland avait pourtant de bonnes raisons pour être surpris, quoiqu'il ne jugeât pas à propos de les communiquer à son compagnon.

Les sons de la harpe du ménestrel avaient déjà attiré un cercle nombreux, quand Roland vit entrer dans la cour un nouveau personnage qui attira exclusivement toute son attention. C'était un jeune homme qui paraissait à peu près du même âge que lui, quoique de plus petite taille, et dont le costume et la tournure annonçaient qu'il suivait la même profession; car il avait l'air de malice et de prétention d'un page, et il était couvert de vêtemens élégans cachés en grande partie sous un grand manteau de pourpre. En arrivant il leva la tête du côté des croisées; et, à son extrême surprise, sous sa toque de velours rouge, surmontée d'une grande plume blanche, Roland reconnut des traits profondément gravés dans son souvenir, ces grands yeux bleus pleins d'esprit et de feu, ces sourcils bien arqués, ce nez qui se rapprochait de la forme aquiline, ces lèvres de rubis dont un sourire malin qu'elles semblaient chercher à supprimer était l'expression habituelle; en un mot, la figure et la taille de Catherine Seyton sous des habits d'homme, et empruntant, de manière à tromper tous les yeux, l'air et la tournure d'un jeune page étourdi.

— Saint George et saint André! se disait-il à lui-même dans l'excès de sa surprise, vit-on jamais jeune fille si audacieuse! Elle semble pourtant un peu hon-

teuse de cette mascarade, car elle a plus de couleurs que de coutume, et elle cherche à se cacher le visage sous son manteau. Mais, sainte Marie! comme elle fend la foule d'un pas aussi ferme et aussi hardi que si jamais elle n'avait porté le cotillon! Saints du paradis! elle lève sa houssine comme si elle voulait en frapper ceux qui lui bouchent le passage. Par l'ame de mon père, elle serait digne de servir de modèle à tous les pages. Eh bien! quoi? va-t-elle frapper tout de bon le gilet gris?

Il ne fut pas long-temps dans cette incertitude: le gilet gris dont il avait déjà parlé plusieurs fois se trouvant sur le chemin du page, et s'entêtant à garder sa place avec l'obstination ou la stupidité d'un paysan, la houssine lui fut appliquée sur les épaules, de manière à lui faire faire un tour de côté, en se frottant la partie qui venait d'être caressée avec si peu de cérémonie. Le gilet gris lâcha deux ou trois juremens d'indignation, et Roland songeait déjà à courir dans la cour pour prêter main forte à Catherine métamorphosée; mais il vit que le rustre n'avait pas les rieurs pour lui, et dans le fait il n'aurait pas eu beau jeu à cette époque à vouloir se frotter contre un justaucorps de velours brodé; de sorte que le drôle, qui était un des domestiques de l'auberge, se remit à étriller sa jument pie au milieu des huées de tous les spectateurs, parmi lesquels se distinguait surtout le corset rouge, qui, pour couronner la disgrace du gilet gris, eut la cruauté d'accorder un sourire d'approbation à celui qui venait de le châtier; et, s'approchant de celui-ci avec un air d'aisance que n'aurait pas eu une laitière de village, mais qui convenait à une servante de basse-cour dans une auberge de

grande ville : — Mon jeune monsieur, lui dit-elle d'un ton gracieux, cherchez-vous quelqu'un ici, que vous paraissez si pressé ?

— Oui vraiment, répondit le page ou le prétendu page : j'ai besoin de parler à un jeune étourneau ; cheveux noirs, sourcils noirs, yeux noirs, peau blanche, justaucorps vert, une branche de houx au bonnet, l'air d'un petit-maître de province. Je l'ai inutilement cherché dans toutes les allées et dans toutes les cours de Canongate. Que le diable puisse l'emporter !

— Quoi ! comment! que veut-elle dire? s'écria en lui-même Roland, plus étonné que jamais.

— Je vais voir s'il serait chez nous, répondit la demoiselle de l'auberge.

— Si vous le trouvez, dit le page en la suivant, je vous donnerai un groat d'argent aujourd'hui, et un baiser dimanche, quand vous aurez un tablier blanc.

— Quoi donc! murmura encore le jeune Græme. En voici bien d'une autre! De plus fort en plus fort.

Presque au même instant la fille entra dans la salle, et y introduisit celui qui avait causé l'étonnement du jeune Græme.

Tandis que la vestale déguisée parcourait la salle de l'air le plus hardi, jetant des regards assurés sur les différens groupes qui s'y trouvaient, Roland, à qui ce qu'il venait d'entendre avait causé une sorte de confusion qu'il regardait comme indigne du caractère hardi et entreprenant auquel il aspirait, résolut de ne pas s'en laisser imposer par cette jeune fille si extraordinaire ; de l'aborder avec un air si fin, si malin, si pénétrant, qu'il lui ferait voir qu'il la reconnaissait et qu'il était maître de son secret, et de la forcer à s'humilier

devant lui, ou du moins à implorer sa discrétion par un regard.

Ce plan pouvait être fort bien imaginé; mais tandis que Roland appelait à son secours ce regard malin, ce sourire dissimulé, cet air d'intelligence qui devaient assurer son triomphe, il rencontra le regard ferme et assuré de l'autre page mâle ou femelle, qui, en le reconnaissant pour être celui qu'il cherchait, l'aborda d'un air dégagé, et lui dit d'un ton familier : — M. Branche-de-houx, je voudrais vous dire un mot.

La voix qui venait de prononcer ce peu de paroles était bien celle qu'il avait entendue au couvent de Sainte-Catherine, les traits qu'il avait sous les yeux lui paraissaient encore plus ressembler à Catherine Seyton que lorsqu'il les avait vus de loin dans la cour; et cependant le sang-froid et le ton d'assurance avec lesquels parlait le prétendu page confondirent tellement toutes les idées de Roland, qu'il commença à douter du témoignage de ses sens. Le regard malin dont il voulait armer ses yeux fit place à une sorte de timidité honteuse, et le demi-sourire qu'il méditait ne fut plus que l'insignifiante grimace de quelqu'un qui rit pour cacher son embarras.

— Est-ce qu'on n'entend pas l'écossais dans votre pays, Branche-de-houx? reprit l'être indéfinissable : je vous ai dit que j'avais à vous parler.

— Quelle affaire avez-vous avec mon compagnon, mon jeune coq de bataille? dit Woodcock voulant venir au secours de son jeune ami, quoiqu'il ne comprît pas comment la présence d'esprit et la vivacité de Roland l'avaient abandonné tout à coup.

— C'est ce qui ne vous regarde pas, mon vieux coq

du perchoir, répondit le page au justaucorps pourpre. Mêlez-vous de vos faucons. Je vois à votre sac et à votre gant que vous êtes garde du corps dans une compagnie d'oiseaux de proie.

Ces mots furent accompagnés d'un rire si franc et si naturel, qu'il rappela à Roland l'accès de gaieté auquel Catherine s'était livrée à ses dépens lors de leur première entrevue dans le couvent; et ce ne fut pas sans peine qu'il retint l'exclamation : — De par le ciel! c'est Catherine Seyton! Il réprima pourtant ce mouvement, et se contenta de lui dire : — Il me semble, beau page, que nous ne sommes pas tout-à-fait étrangers l'un à l'autre.

— Si nous nous sommes jamais vus, c'est donc en rêve, et mes jours sont trop bien remplis pour que je me souvienne des songes de la nuit.

— Ou peut-être pour vous rappeler le soir ce que vous avez vu le matin?

Le page au justaucorps pourpre le regarda à son tour d'un air surpris. — Je ne comprends pas plus ce que vous voulez dire, s'écria-t-il, que le cheval qui me sert de monture. Si votre dessein est de me chercher querelle, parlez clairement; vous me trouverez aussi disposé à vous répondre que qui que ce soit dans tout le Lothian.

— Quoiqu'il vous plaise de me parler comme à un étranger, dit Roland, vous devez assez me connaître pour savoir qu'il est impossible que j'aie la moindre envie d'avoir une querelle avec vous.

— Eh bien! laissez-moi donc m'acquitter de ma commission et me débarrasser de vous. Suivez-moi par ici, que ce vieux gant de cuir ne puisse nous entendre.

A ces mots, il conduisit Roland vers la fenêtre d'où celui-ci l'avait vu entrer dans la cour, tourna le dos à la compagnie qui se trouvait dans la salle, et, ayant regardé autour de lui sans affectation pour voir si personne ne les observait, tira de dessous son manteau une épée à lame courte, dont la poignée, d'argent doré, était du travail le plus exquis, et dont le fourreau était orné de lames d'or. La présentant alors à Roland : — Je vous apporte cette arme, lui dit-il, de la part d'un ami qui vous l'offre, sous la condition solennelle que vous ne la tirerez du fourreau que lorsque vous en serez requis par votre souveraine légitime. On connaît votre caractère fougueux et la promptitude avec laquelle vous vous mêlez des querelles des autres. C'est donc une pénitence qui vous est imposée par ceux qui ne veulent que votre bien, et dont la main influera sur votre destinée en bien ou en mal. Voilà ce que j'étais chargé de vous dire. Ainsi donc, si vous voulez me donner votre parole positive, me faire la promesse formelle que vous exécuterez la condition dont je viens de vous informer, cette épée est à vous. Si cela ne vous convient pas, je reporterai Caliburn (1) à ceux qui vous l'envoient.

— Et ne puis-je vous demander qui sont ceux qui veulent me faire un tel présent? dit Roland en admirant la beauté de l'arme qu'on lui présentait.

— Je ne suis pas chargé de répondre à cette question.

— Mais si quelqu'un m'insulte, m'attaque, ne puis-je me servir de cette épée pour me défendre?

(1) Nom de l'épée d'Arthur. Voyez *la Veillée de Saint-Jean*. Éd.

— Non, pas de cette épée. N'avez-vous pas la vôtre? Eh! d'ailleurs, pourquoi portez-vous un poignard?

— Pour rien de bon, dit Adam Woodcock qui venait de s'approcher d'eux; et c'est ce dont je puis vous rendre témoignage aussi bien que qui que ce soit.

— Retire-toi, mon vieux, dit le page au justaucorps pourpre, tu as une face de curiosité qui s'attirera un soufflet si elle se fourre où elle n'a que faire.

— Un soufflet! mon jeune maître malappris, dit Adam Woodcock tout en reculant deux pas; prenez-y bien garde, car un soufflet serait suivi d'un autre.

— Retirez-vous, Adam; un peu de patience: vous voyez que nous sommes en affaire, dit Roland; et en même temps il le repoussa vers la table; et le fauconnier, ne sachant que penser, se rassit en silence, se versa un verre d'eau-de-vie, et se mit à siffler l'air de sa ballade.

— Maintenant, mon cher confrère, dit Roland, car il faut bien que je vous nomme ainsi, puisque vous ne voulez pas me permettre de vous donner un autre nom en ce moment, ne puis-je pas du moins tirer une fois cette épée de son fourreau, afin de voir si la lame en est aussi bonne que la poignée en est belle?

— Non, certainement. Je ne dois vous la laisser que sous la promesse formelle que, dans aucun cas et sous quelque prétexte que ce puisse être, vous ne la tirerez du fourreau avant d'en recevoir l'ordre de votre souveraine légitime.

— Je me soumets à cette condition, dit Roland en prenant l'épée, et je reçois cette arme parce que votre main me la présente; mais si nous devons, comme je suis porté à le croire, coopérer ensemble à quelque

grande entreprise, un peu plus de confiance et d'ouverture de votre part sera nécessaire pour donner à mon zèle l'impulsion convenable. Je ne vous presse pas davantage en ce moment, il suffit que vous me compreniez.

— Moi, je vous comprends! s'écria le page supposé ou véritable : pendez-moi si cela est vrai. Je vous vois me faisant des signes avec un air de mystère et d'intelligence, comme si quelque intrigue bien compliquée se tramait entre nous, tandis que voilà la première fois que nous nous voyons.

— Quoi! vous nierez que nous nous soyons déjà vus?

— Sans contredit, et devant toutes les cours de justice de la chrétienté.

— Et vous nierez sans doute aussi qu'il nous a été recommandé de bien étudier les traits l'un de l'autre, afin que, sous quelque déguisement que nous nous rencontrions, chacun de nous pût reconnaître en l'autre l'agent secret qui lui est associé dans une grande œuvre? Ne vous souvenez-vous pas que Magdeleine et dame Bridget.....

— Bridget! Madeleine, répéta l'autre page en levant les épaules et en jetant sur lui un regard de compassion : ou vous rêvez ou vous êtes fou! Votre esprit voyage-t-il dans la lune! Croyez-moi, M. Branche-de-houx, prenez un bon chaudeau, mettez un bonnet de nuit de laine sur votre cerveau malade, et je prie Dieu qu'il soit plus sain demain à votre réveil.

Il le quittait après lui avoir fait des adieux si polis; mais comme il passait près de la table devant laquelle Adam Woodcock était encore assis, celui-ci l'arrêta en lui disant : — Jeune homme, à présent que vos affaires

sont finies, ne boirez-vous pas un verre de brandevin avec nous? Asseyez-vous, et écoutez une bonne chanson.

Et, sans attendre sa réponse, il commença le premier couplet de sa fameuse ballade :

Voulant nous faire la loi,
Le pape est un bon apôtre...

Il est probable que le vin et l'eau-de-vie avaient produit quelque effet sur la tête du fauconnier, sans quoi il aurait sans doute réfléchi sur le danger de parler politique, ou de se permettre des plaisanteries d'un genre polémique, dans une assemblée nombreuse composée de personnes dont on ne connaît ni les opinions ni les sentimens, et à une époque où tous les esprits étaient en fermentation.

Pour lui rendre justice, il reconnut son erreur, et s'arrêta tout court dès qu'il vit que le mot de pape avait interrompu la conversation des différens groupes qui se trouvaient assemblés; que les uns, se levant en fronçant le sourcil, portaient la main sur leurs armes, comme pour se préparer à prendre part à la querelle qu'ils prévoyaient, tandis que les autres, plus prudens et plus circonspects, se hâtaient de payer leur écot et se disposaient à partir avant que l'orage éclatât.

Et tout annonçait qu'il ne tarderait pas à éclater; car à peine le second vers chanté par le fauconnier avait-il frappé l'oreille du page au justaucorps pourpre, que, levant sa houssine d'un air menaçant, il s'écria : — Quiconque ose parler du saint père devant moi avec irrévérence a reçu le jour d'une chienne d'hérétique, et je le traiterai comme un chien hargneux.

— Et moi je te briserai les os, jeune roquet, répondit Adam, si tu oses seulement me toucher du bout du doigt.

Et en même temps, comme pour braver les menaces du jeune page, il recommença à chanter, d'une voix ferme et sonore :

Voulant nous faire la loi.
Le pape est un bon apôtre ;
C'est un aveugle...

Mais il ne put aller plus loin; car à peine avait-il prononcé ce dernier mot qu'un coup de houssine, qui lui fut appliqué à travers la figure par le page étranger, le priva de l'usage des yeux. Irrité du coup et de l'insulte, Adam, tout aveugle qu'il était lui-même momentanément, se précipita sur son adversaire, et il lui aurait fait un mauvais parti si Roland, contre son caractère, n'eût pour cette fois joué le rôle d'homme prudent et de pacificateur. Se jetant entre eux : — De la prudence, Woodcock, s'écria-t-il; vous ne savez pas à qui vous avez affaire; et vous, dit-il au page qui semblait jouir de la rage du fauconnier, qui que vous soyez, retirez-vous : si vous êtes ce que je conjecture, vous devez savoir qu'il y a de bonnes raisons pour ne pas vous compromettre dans une bagarre.

— Pour cette fois, Branche-de-houx, dit le page inconnu, vous avez atteint juste, quoique vous tiriez au hasard. Holà ! garçon, donnez une pinte à ce vieux tapageur pour qu'il se lave les yeux, et voici une couronne française pour lui acheter une compresse.

A ces mots, jetant une pièce d'argent sur la table, il se retira d'un pas tranquille et ferme, regardant hardi-

ment à droite et à gauche, comme pour défier quiconque aurait voulu s'opposer à sa sortie, et jetant un coup d'œil de mépris sur deux ou trois bourgeois qui, prétendant que c'était une honte de souffrir qu'un morveux se déclarât le champion du pape, et insultât un brave protestant, semblaient tirer hors du fourreau une lame indocile; mais, comme leur adversaire fut hors de leur portée avant qu'ils y eussent réussi, ils ne jugèrent pas nécessaire de persister dans leurs efforts, et l'un d'eux dit à son voisin : — C'est, ma foi, plus qu'on ne peut supporter, que de voir un pauvre homme traité de cette manière pour chanter une ballade contre les abominations de Babylone. Si l'on souffre que les papistes viennent nous manquer ainsi en public, nous verrons bientôt reparaître tous ces vieux tondus de moines.

—Le prévôt devrait y prendre garde, répondit l'autre, et avoir toujours une garde de cinq ou six hommes armés de pertuisanes, prêts à venir au premier coup de sifflet pour mettre à la raison ces adorateurs d'images. Mais, voyez-vous, voisin Lugleather, il ne convient pas à des citoyens tranquilles comme nous de chercher querelle à des pages effrontés, qui appartiennent à des nobles, et qui ne connaissent que le blasphème et la violence.

— Malgré tout cela, voisin, dit Lugleather, j'aurais étrillé le cuir de ce jeune godelureau aussi proprement que je tanne celui d'un veau, si la poignée de mon épée n'avait été embarrassée dans les plis de mon manteau; et, avant que j'eusse pu l'en dégager, le gaillard avait détalé.

— Eh bien! eh bien! voisin, dit un troisième, qu'il s'en aille à tous les diables, et que la paix soit avec nous.

Mon avis est que nous payions notre écot, et que nous nous retirions en bons frères. La cloche de Saint-Giles sonne le couvre-feu, et les rues ne sont pas sûres quand la nuit vient.

Les bons bourgeois arrangèrent leurs manteaux, se disposèrent à partir, et celui qui paraissait le plus déterminé des trois, appuyant la main sur la poignée de son épée, dit que quiconque voudrait parler en faveur du pape, ce soir, dans la grande rue d'Édimbourg, ferait bien de se munir du glaive de saint Pierre pour se défendre.

Tandis que la mauvaise humeur excitée par l'audace du jeune présomptueux s'évaporait ainsi en vaines menaces, Roland Græme s'occupait à réprimer l'indignation beaucoup plus sérieuse d'Adam Woodcock.

— Après tout, lui dit-il, c'est un coup de houssine donné au hasard; essuyez-vous les yeux, et dans quelques instans vous n'en verrez que plus clair.

— De par le ciel que je ne puis voir! répondit Adam, vous ne vous êtes pas conduit aujourd'hui en véritable ami. Bien loin de prendre mon parti, vous m'avez empêché de me venger.

—N'ètes-vous pas honteux, Adam? dit Roland, déterminé à faire des reproches au lieu d'en essuyer, et à jouer le rôle d'un ami de la paix; fi! vous dis-je: est-ce à vous de parler ainsi? vous qui avez été envoyé avec moi pour empêcher mon innocente jeunesse de tomber dans les pièges!

—Je voudrais de tout mon cœur que votre innocente jeunesse eût la corde autour du cou, s'écria Woodcock qui commençait à voir où tendait ce discours.

—Et au lieu, continua Roland, de me donner l'exem-

ple de la prudence et de la sobriété, comme aurait dû le faire le fauconnier de sir Halbert Glendinning, vous me provoquez à boire avec vous je ne sais combien de pintes d'ale, un gallon de vin, et un pot d'eau-de-vie.

— Le pot était bien petit, dit Adam que sa conscience réduisait à se tenir sur la défensive.

— Il était assez grand pour vous empoter, Adam; et alors, au lieu d'aller sagement vous mettre au lit pour y cuver votre boisson, vous commencez à beugler une méchante ballade contre le pape, de manière à vous faire arracher les yeux. Sans moi, quoique votre ivresse vous rende assez ingrat pour m'accuser de vous avoir abandonné au besoin ; sans moi, dis-je, ce jeune page, en sus du coup de houssine, vous aurait peut-être coupé la gorge, car je le voyais tirer une épée large comme ma main, et affilée comme un rasoir. Et c'est là l'exemple que vous donnez à un jeune homme sans expérience! Fi ! Adam ! fi !

— Oui, fi ! fi ! de tout mon cœur, dit le fauconnier, tenant toujours un mouchoir sur ses yeux; fi de ma folie! d'avoir attendu autre chose que des railleries d'un page comme vous, qui, s'il voyait son père dans l'embarras, ne ferait qu'en rire, au lieu de l'aider à en sortir.

— Je vous aiderai, mon bon Adam, répondit Roland en riant tout bas; je vous aiderai à regagner votre chambre; vous y cuverez cette nuit votre ale, votre vin, votre eau-de-vie, votre colère et votre indignation, et vous vous éveillerez demain avec tout l'esprit que le ciel vous a donné. Mais je vous préviens d'une chose, Adam, c'est qu'à l'avenir, quand il vous plaira de me reprocher d'avoir la main trop prompte, de jouer trop

aisément de l'épée ou du poignard, vos remontrances serviront de prologue à la mémorable aventure de la houssine dans l'hôtel de Saint-Michel.

Ce fut avec de telles expressions de condoléance qu'il conduisit le fauconnier un peu humilié jusque dans leur chambre, où il se mit lui-même au lit. Mais il se passa quelque temps avant qu'il pût s'endormir. Si le page que Roland avait vu était véritablement Catherine Seyton, quelle amazone, quelle virago ce devait être! Quelle présence d'esprit! quelle hardiesse! Il y a sur son front de l'assurance pour vingt pages, pensait Roland, et je dois m'y connaître un peu! Et pourtant ses traits, son regard, sa tournure, le soin qu'elle prenait de se couvrir de son manteau, sa grace toujours la même, sa voix, son sourire, tout annonçait Catherine Seyton, ou c'est le diable qui a pris sa figure. Une bonne chose, c'est que me voilà débarrassé des sermons éternels de cet Adam Woodcock, de cet âne, qui, ayant à peine quitté ses faucons, voulait jouer avec moi le rôle de pédagogue et de prédicateur.

Cette réflexion consolante, jointe à l'espèce d'indifférence avec laquelle la jeunesse prend assez ordinairement les événemens de la vie, procura à Roland Græme un sommeil profond et tranquille.

CHAPITRE XX

« Eh quoi ! vous le privez de son guide fidele,
» De celui dont les soins, la prudence, le zèle,
» L'instruisaient en tous points, comme on dresse un faucon !
» Que va-t-il devenir sans un tel compagnon ? »

Ancienne comédie.

A PEINE le jour commençait-il à poindre, qu'on entendit frapper à grands coups à la porte de l'hôtel, et ceux qui frappaient ainsi ayant annoncé qu'ils venaient de la part du régent, on se garda bien de les faire attendre. Un moment après, Michel L'aile-au-vent était au chevet du lit de nos voyageurs.

— Debout ! debout ! s'écria-t-il : il n'est plus temps de dormir quand le comte de Murray a besoin de vous.

Les deux dormeurs se levèrent à l'instant, et commencèrent à s'habiller.

— Vous, mon vieil ami, dit Michel à Woodcock, vous allez monter à cheval à l'instant, porter ce paquet aux moines de Kennaquhair, et celui-ci au chevalier d'Avenel. Et en même temps il lui remit deux lettres.

— Il s'agit d'annuler l'élection que les moines ont faite d'un abbé, je le parie, dit Woodcock en mettant les deux lettres dans son sac, et l'on charge le chevalier d'Avenel d'y veiller. Mettre deux frères l'un contre l'autre, ce n'est pas là, ma foi, jouer un franc jeu!

—N'allez pas fourrer votre nez là-dedans, mon vieux, dit Michel. Tout ce que vous avez à faire, c'est de monter à cheval à l'instant; car, si les ordres que vous portez ne sont pas exécutés ponctuellement, il ne restera que les murailles de l'abbaye de Kennaquhair, et peut-être du château d'Avenel: j'ai entendu le comte de Morton parler sur un ton bien haut avec le régent, et nous sommes dans un temps où l'on ne s'arrête pas à des bagatelles.

— Tout cela est bel et bon, dit Adam; mais parlons un peu de l'abbé de la Déraison. Est-il pour quelque chose dans tout cela? De bonne foi, si l'on voulait lui jouer un mauvais tour, j'enverrais les paquets à tous les diables, et je mettrais Sa Révérence à l'abri de l'autre côté des frontières.

— On n'y pense pas, répondit Michel; on sait que c'est une folie dont il est résulté plus de bruit que de mal. N'ayez aucune crainte pour le passé; mais prenez-y garde, mon vieux camarade; et, quand vous trouveriez en route une douzaine d'abbayes vacantes, ne mettez pas une mitre sur votre tête, pas même comme abbé de

la Déraison : le temps n'y est pas favorable; la demoiselle dont je vous ai parlé meurt d'envie d'étendre ses bras autour du cou d'un moine bien dodu.

— Elle ne caressera jamais le mien en cette qualité, dit Woodcock en entourant son cou, brûlé par le soleil, de deux ou trois tours d'un mouchoir de couleur. M. Roland ! M. Roland ! cria-t-il en même temps : alerte ! alerte ! il faut retourner au perchoir ; et, grace au ciel, plutôt qu'à notre prudence, nous y arriverons sans boutonnière à notre justaucorps.

—Le jeune page ne retourne pas avec vous, dit L'aile-au-vent : le régent a d'autres ordres à lui donner.

— Grands saints du ciel ! s'écria le fauconnier, Roland Græme rester ici tandis que je retourne à Avenel ! Mais cela est impossible. Comment voulez-vous que le jeune homme se comporte dans le monde sans moi ? C'est un faucon qui ne connaît que mon sifflet, encore est-ce tout au plus s'il l'écoute toujours.

La langue de Roland lui démangeait. Il avait grande envie de demander à Woodcock lequel avait manqué de prudence la veille : le chagrin sincère que montrait Adam lui fit perdre toute envie de plaisanter à ce sujet. Mais, malgré la réserve du page, le fauconnier n'échappa point tout-à-fait ; car, s'étant tourné au jour en s'habillant, Michel jeta par hasard un regard sur son visage, et s'écria : — Bon Dieu ! mon ancien camarade, qu'est-il donc arrivé à vos yeux ? ils sont enflés au point qu'on les croirait sur le point de vous sortir de la tête !

— Ce n'est rien, ce n'est rien, dit Adam en jetant un regard suppliant sur Roland. Voilà ce que c'est que de dormir sur un misérable grabat, sans oreiller.

— Vous êtes devenu bien délicat, Woodcock! J'ai vu le temps où vous dormiez à ravir sans autre oreiller que la bruyère, et où vous vous éveilliez le matin, vif comme un faucon; et aujourd'hui vos yeux ressemblent à.....

— Qu'importe à quoi ils ressemblent! Songeons à déjeuner; mangeons une pomme cuite; arrosons-la d'un pot d'ale pour nous rincer le gosier, et vous me verrez tout changé.

— Et vous me chanterez votre ballade sur le pape.

— De tout mon cœur, c'est-à-dire quand nous serons à cinq ou six milles de cette bonne ville, si vous voulez prendre votre cheval pour me donner un pas de conduite.

— Cela ne m'est pas possible, Adam; tout ce que je puis faire, c'est de déjeuner avec vous, et il faut qu'ensuite je vous voie monter à cheval. Je vais donner ordre qu'on le selle, qu'on fasse cuire les pommes et qu'on tire l'ale. Ne perdez pas de temps.

Quand il fut parti, le bon fauconnier prenant Roland par la main: — Puissé-je ne jamais chaperonner un faucon, lui dit-il, si je ne suis pas aussi chagrin de vous quitter que si vous étiez mon propre enfant, vous demandant pardon de la liberté. Je ne saurais dire ce qui fait que je vous aime tant, à moins que ce ne soit pour la même raison que j'aimais ce cheval vicieux que vous savez; ce petit cheval noir que mon maître, le chevalier d'Avenel, avait nommé Satan, et auquel M. Warden donna le nom de Seyton, disant qu'il ne convenait pas de donner à une créature le nom du prince des ténèbres.

— Il lui convenait bien moins encore, s'écria Roland,

de donner à un animal vicieux le nom d'une noble famille.

Cela peut être, M. Roland; mais Seyton ou Satan, c'était de tous les chevaux de l'écurie celui que j'aimais le plus. Il ne fallait pas dormir sur son dos; il caracolait, cabriolait, dansait, se cabrait, ruait, mordait, et vous donnait de la besogne; encore finissiez-vous souvent par vous trouver étendu sur le carreau. Eh bien! je crois que si je vous préfère à tous les jeunes gens que j'ai jamais connus, c'est parce que vous avez les mêmes qualités.

— Grand merci, mon cher Adam, grand merci de la bonne opinion que vous avez de moi.

— Ne m'interrompez donc pas! ne m'interrompez pas! Malgré tout cela, Satan était un excellent cheval... Mais, à présent que j'y pense, je crois que je donnerai votre nom aux deux jeunes faucons que j'élève à Avenel. J'appellerai l'un Roland et l'autre Græme, afin de vous avoir toujours sous les yeux; et tant qu'Adam Woodcock vivra, vous ne manquerez jamais d'un ami. Touchez là, mon enfant!

Roland lui serra la main avec cordialité, et le fauconnier continua son discours en ces termes:

— Maintenant que vous allez vous lancer dans le monde, M. Roland, sans avoir mon expérience pour guide, ce qui n'est pas sans danger, j'ai trois avis à vous donner. Le premier, c'est de ne jamais dégaîner un poignard sans de fortes raisons. Tout le monde n'a pas un justaucorps aussi bien rembourré que celui de certain abbé que vous connaissez. Le second, c'est de ne pas courir après chaque jolie fille que vous rencontrerez, comme un faucon se jette sur une grive: vous

ne gagneriez pas toujours une fanfaronne pour vos peines ; et, en parlant de cela, voici la vôtre que je vous rends : ne la montrez pas, mais gardez-la, car elle est pesante, et le métal est de bon aloi ; de sorte qu'elle peut servir à plus d'une fin. Le troisième, et ce sera le dernier, c'est de vous méfier du flacon. Des gens plus sages que vous y ont laissé leur raison en le vidant, et je pourrais vous en citer des exemples sans les aller chercher bien loin ; mais cela est inutile, car si vous oubliez vos escapades, à coup sûr vous vous souviendrez de mes peccadilles. Adieu donc, mon cher enfant !

Roland le chargea de présenter ses humbles respects à sa bonne maîtresse, et de lui exprimer combien il regrettait de l'avoir offensée, en l'assurant en même temps qu'il tâcherait de se comporter dans le monde de manière à ce qu'elle n'eût pas à rougir de la protection qu'elle lui avait accordée.

Après avoir déjeuné de bon appétit, le fauconnier embrassa son jeune ami, et monta sur son cheval, qu'un domestique du palais avait amené à la porte sellé et bridé. Il s'éloigna lentement, comme s'il avait perdu sa vivacité ordinaire. Le bruit de chaque pas du cheval retentissait au fond du cœur de Roland, qui sentit qu'il se trouvait encore une fois un être isolé dans le monde.

Il fut tiré de cette rêverie par Michel L'aile-au-vent, qui lui rappela qu'il était nécessaire qu'ils allassent sur-le-champ au palais, le régent devant se rendre à la cour des Sessions de bonne heure dans la matinée. Ils partirent donc, et L'aile-au-vent, vieux domestique favori qui avait un accès plus facile auprès du régent que bien des personnages plus élevés en grade, fit monter Roland par un escalier dérobé, et l'introduisit dans

une petite chambre où il trouva le chef du gouvernement de l'Écosse.

Le comte de Murray était en robe de chambre de couleur sombre, avec une toque et des pantoufles de même étoffe; mais, même dans ce négligé, il tenait à la main son épée dans le fourreau, précaution qu'il prenait toujours, plutôt par déférence pour les remontrances de ses amis et de ses partisans que par crainte pour sa sûreté. Il répondit par un signe de tête au salut respectueux de Roland, et fit un tour ou deux dans la chambre en fixant sur lui des yeux pénétrans comme pour lire au fond de son ame.

— Vous vous nommez Julien Græme, je crois? lui dit-il enfin.

— Roland Græme, milord, non pas Julien.

— Oui, ma mémoire confondait; Roland Græme, du territoire contesté. Eh bien, Roland, tu connais les devoirs qu'impose le service d'une dame.

— Je dois les connaître, milord, les ayant exercés si long-temps près de lady Avenel; mais je me flatte de ne plus avoir à les remplir, le chevalier d'Avenel m'ayant promis...

— Silence, jeune homme, c'est à moi de parler, et à vous d'écouter et d'obéir. Il est nécessaire, au moins pour quelque temps, que vous entriez de nouveau au service d'une dame, d'une dame qui par son rang n'a pas d'égale en Écosse; et, ce service fini, je vous donne ma parole de chevalier et de prince qu'il s'ouvrira devant vous une carrière qui pourrait satisfaire les désirs les plus ambitieux. Je vous prendrai dans ma maison, et vous donnerai un emploi près de ma personne, ou, si vous le préférez, je vous donnerai le commandement

d'une compagnie de ma garde. D'une part comme de l'autre, c'est un avancement que le plus fier des lords du pays voudrait obtenir pour son second fils.

— Oserai-je vous demander, milord, à qui mes humbles services sont destinés? dit Roland en voyant que le régent semblait attendre une réponse.

— Vous le saurez en temps et lieu, répondit Murray. Mais un instant après, semblant chercher à surmonter une répugnance secrète qui l'empêchait de s'expliquer davantage, il ajouta : — Au surplus, pourquoi ne vous dirais-je pas que vous allez entrer au service d'une très-illustre..... d'une très-malheureuse dame..... de Marie d'Écosse?

— De la reine, milord? s'écria le page, ne pouvant retenir cette exclamation de surprise.

— De celle qui fut la reine, répondit Murray d'un ton qui offrait un singulier mélange d'embarras et de mécontentement. Vous devez savoir, jeune homme, que son fils règne aujourd'hui en sa place.

En parlant ainsi il soupira avec une émotion qui était peut-être en partie naturelle et en partie affectée.

— Et je vais la servir dans sa prison, milord? demanda Roland avec une simplicité franche et hardie qui déconcerta un peu le politique.

— Elle n'est point en prison, répondit le régent d'un ton d'humeur : à Dieu ne plaise qu'elle y soit! Elle a seulement abandonné le soin des affaires publiques, et s'est retirée du monde jusqu'à ce que le nouvel état des choses soit suffisamment consolidé pour lui permettre de s'y remontrer avec pleine et entière liberté, sans que des malveillans puissent la faire servir d'instrument à leurs intrigues. C'est pour cette raison, ajouta-t-il avec

plus de douceur, qu'en lui donnant une suite aussi brillante que le permet la retraite dans laquelle elle vit en ce moment, il devient nécessaire que je puisse avoir toute confiance dans les personnes qui sont placées près d'elle. Vous voyez donc que vous aurez en même temps à remplir une place très-honorable en elle-même, et à en exercer les fonctions de manière à vous faire un ami du régent d'Écosse. On m'a dit que vous êtes un jeune homme doué d'une intelligence singulière, et je vois dans vos yeux que vous comprenez d'avance tout ce que je pourrais vous dire à ce sujet. Vous trouverez dans cet écrit le détail de tous vos devoirs. Le point essentiel, c'est la fidélité. J'entends la fidélité envers moi et envers l'état. Vous aurez donc à surveiller non-seulement toutes les tentatives qui pourraient être faites pour ouvrir une communication avec les lords qui sont devenus chefs de bandes dans l'ouest, comme Hamilton, Seyton, Fleming et plusieurs autres, mais jusqu'au désir qu'on pourrait en montrer. Il est vrai que mon illustre sœur, réfléchissant sur les malheurs qu'ont attirés sur ce pauvre royaume les mauvais conseillers qui abusèrent autrefois de sa bonté excessive, a résolu de ne prendre aucune part à l'avenir aux affaires de l'état. Mais il est de notre devoir, comme agissant au nom du roi, notre jeune neveu, de nous armer de précautions contre les dangers qui pourraient résulter de tout changement, de toutes vacillations dans ses intentions. Vous aurez donc à surveiller avec grand soin tout ce qui annoncerait dans notre sœur la moindre disposition soit à quitter le lieu de sûreté où elle se trouve en ce moment, soit à s'ouvrir une communication au-dehors, et vous ferez part de tout ce que vous pourrez remarquer à

notre mère, chez qui elle est logée. Si pourtant vos observations vous faisaient découvrir quelque chose d'important, quelque chose qui allât au-delà du simple soupçon, ne manquez pas de m'en donner avis sur-le-champ. Cet anneau vous autorisera à commander un cavalier pour ce service... Maintenant tu vas partir. S'il y a dans ton cerveau la moitié de l'intelligence que tes regards annoncent, tu comprends parfaitement tout ce que je viens de te dire, tout ce que je pourrais y ajouter... Sers-moi fidèlement, et, aussi vrai que je suis régent du royaume, ta récompense sera grande.

Roland fit un salut respectueux, et se disposait à se retirer quand le comte lui fit signe de rester.

— Je te donne une grande preuve de confiance, jeune homme, dit-il; car de toutes les personnes qui composent la suite de ma sœur, il n'est que toi que j'aie choisi moi-même. Les femmes à son service ont toutes été nommées par elle. Il eût été trop dur de lui refuser ce droit, quoique certaines gens crussent qu'il était impossible de le lui accorder. Tu es jeune et bien fait; gagne leur confiance, et vois si sous l'apparence de la légèreté de leur sexe elles ne couvrent pas de plus profonds desseins. Si elles creusent une mine, prépare une contremine. Du reste comporte-toi avec décorum et respect à l'égard de ta maîtresse. C'est une princesse, quoiqu'elle soit malheureuse; et elle a été reine, quoiqu'elle ne le soit plus. Elle a droit à toute ta déférence, et rends-lui tous les honneurs qui peuvent s'accorder avec la fidélité que tu me dois ainsi qu'au roi. Adieu maintenant. Un instant! Tu vas voyager avec lord Lindesay, un homme de l'ancien monde, dur, mais honnête, quoique sans éducation. Prends garde de l'offenser,

car il n'est point patient, et j'ai entendu dire que tu aimes à railler. Il prononça ces mots en souriant, et ajouta d'un ton plus sérieux : — J'aurais voulu que la mission de lord Lindesay eût été confiée à quelque seigneur d'un caractère plus doux et plus flexible.

— Et pourquoi cela, milord? demanda le comte de Morton, qui arrivait en ce moment; le conseil a décidé pour le mieux. Nous n'avons eu que trop de preuves de l'obstination de cette dame, et le chêne qui résiste au tranchant poli de l'acier doit être abattu avec la hache de fer brut. Eh! voilà donc son page? Milord vous a sans doute donné ses instructions, jeune homme, et vous a dit ce que vous avez à faire. Je n'y ajouterai qu'un mot : — Vous allez dans le château d'un Douglas; la trahison n'y peut prospérer. Le premier instant où vous donnerez lieu au soupçon sera le dernier de votre vie. Mon parent William Douglas n'entend pas raillerie, et s'il a jamais sujet de douter de votre foi, vous danserez en l'air sur ses murailles avant que le soleil se soit couché sur sa colère... Et la dame aura-t-elle aussi la visite d'un aumônier?

— De temps en temps, Douglas. Il serait dur de lui refuser des consolations spirituelles qu'elle regarde comme essentielles à son salut.

— Vous avez toujours trop de mollesse, milord. Quoi! voulez-vous qu'un prêtre perfide aille raconter l'histoire de ses lamentations à nos ennemis en Écosse, aux Guise, à Rome, en Espagne, je ne sais où enfin?

— Nous prendrons de telles mesures, comte, que nous n'aurons rien à craindre à cet égard.

— Faites y bien attention, milord; vous connaissez mon opinion sur la jeune fille que vous lui avez permis

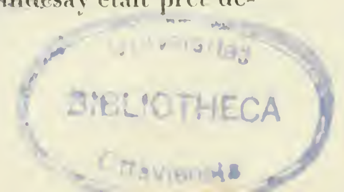
de prendre pour la servir ; une jeune fille d'une famille qui, plus qu'aucune autre, a toujours été notre ennemie, lui a toujours été dévouée. Si nous n'y avions pris garde, elle se serait aussi pourvue d'un page qui n'aurait pas été moins à sa convenance. J'ai entendu dire qu'une vieille folle de pèlerine catholique, une demi-sainte, dit-on, s'occupait à lui chercher un sujet convenable.

—Nous avons du moins échappé à ce danger, Morton, et nous trouvons même un avantage à placer chez elle un jeune homme élevé chez Glendinning. Quant à la jeune fille dont vous parlez, vous ne pouvez lui reprocher une pauvre suivante en place de ses quatre nobles Maries et de leurs longues robes de soie.

— Je lui passe la suivante, s'écria Morton ; mais je ne puis supporter l'aumônier. Je crois que les prêtres de toutes les sectes se ressemblent. Voilà John Knox ; il a montré assez d'ardeur pour tout renverser, et maintenant ne veut-il pas reconstruire? n'a-t-il pas l'ambition de devenir fondateur d'écoles et de collèges avec les domaines des abbayes et des prieurés, que les nobles écossais ont gagnés le fer à la main, et qu'il voudrait en chasser aujourd'hui comme les abeilles chassent les frelons d'une ruche!

— John est un homme de Dieu, dit le régent, et son projet est le fruit d'une imagination pieuse.

Grace au sourire composé dont il accompagna ces mots, il était impossible de déterminer s'il voulait approuver le plan du réformateur écossais ou le tourner en dérision. S'adressant à Roland Græme, comme s'il eût pensé qu'il avait été assez long-temps témoin de cette conversation, il lui ordonna de monter à cheval sur-le-champ, attendu que lord Lindesay était prêt de-



puis long-temps. Le page le salua, et sortit de l'appartement.

Guidé par Michel L'aile-au-vent, qui l'attendait au bas de l'escalier, il trouva son cheval sellé et bridé dans la cour du palais, où étaient rassemblés une vingtaine de cavaliers, dont le chef ne montrait pas peu d'impatience.

— Est-ce là ce singe de page que nous avons attendu si long-temps? demanda-t-il d'un ton d'humeur à L'aile-au-vent: lord Ruthven arrivera au château bien avant nous.

Michel lui répondit que le jeune homme avait été retenu par le régent, qui lui donnait ses instructions. — C'est bon! c'est bon! dit le chef d'un air de dédain; et appelant un des gens de sa suite: — Eward, lui dit-il, ayez l'œil sur ce gaillard, et qu'il ne parle à personne!

S'adressant alors à un homme d'un certain âge, dont l'air était respectable, et qui était le seul de la compagnie qui parût élevé au-dessus du rang de domestique: — Sir Robert, lui dit-il, hâtons-nous de monter à cheval; nous n'avons pas de temps à perdre.

Pendant ce temps, et tandis qu'ils traversaient le faubourg, Roland eut le temps de considérer l'air et les traits du baron qui était le chef de la cavalcade.

Les années, en s'accumulant sur la tête de lord Lindesay de Byres, n'avaient pas laissé des traces bien profondes de leur passage. Sa taille droite et ses membres robustes prouvaient qu'il était encore en état de supporter les fatigues de la guerre. Ses sourcils épais, commençant à grisonner, ombrageaient deux grands yeux noirs pleins de feu, et rendus plus vifs par l'en-

foncement de leurs orbites. Ses traits, fortement prononcés et naturellement durs, le semblaient encore davantage par suite de deux grandes cicatrices, résultat de blessures qu'il avait reçues à la guerre. Ces traits, qui semblaient faits pour exprimer de fortes passions, étaient couverts d'un casque d'acier sans visière, et une barbe noire parsemée de quelques poils gris lui tombait presque sur la poitrine. Il portait un justaucorps de buffle, qui avait été autrefois doublé en soie et orné de broderies, mais que le temps et le sort des batailles avaient considérablement endommagé. Sa cuirasse d'acier, jadis polie et bien dorée, était maintenant rongée par la rouille. Une épée de forme antique, et d'une taille peu commune, si lourde qu'on ne pouvait s'en servir qu'en la tenant des deux mains, espèce d'arme qui commençait alors à ne plus être en usage, était suspendue à son cou par un baudrier; la poignée s'élevait au-dessous de son épaule gauche, et la pointe touchait à son éperon droit. Il fallait une dextérité toute particulière pour la tirer du fourreau. En un mot, tout son équipement était celui d'un guerrier négligeant son extérieur jusqu'à la misanthropie; et le ton bref, dur et hautain avec lequel il parlait à ses subordonnés avait le même caractère de rudesse.

Le personnage qui marchait à côté de lord Lindesay à la tête de la cavalcade offrait un contraste parfait par son air, ses manières et ses traits. Le peu de cheveux qui lui restaient avaient déjà perdu leur première couleur, quoiqu'il ne parût avoir que quarante-cinq à cinquante ans. Sa voix était douce et insinuante, sa taille élancée, et légèrement courbée par habitude plutôt que par l'effet des années. Son visage pâle exprimait la

finesse et l'intelligence; son œil était vif, quoique plein de douceur, et tout en lui annonçait un caractère doux et conciliant : il montait un petit cheval habitué à l'amble, tel que ceux dont se servaient ordinairement les dames, les ecclésiastiques, et les hommes suivant des professions paisibles. Il avait un pourpoint de velours noir, avec une toque et une plume de même couleur, attachée par un médaillon d'or; et sa seule arme offensive et défensive était une petite épée, qu'il semblait porter plutôt pour indiquer son rang que pour s'en servir.

Cette cavalcade, en sortant de la ville, se dirigea vers l'ouest. Roland, chemin faisant, aurait bien voulu apprendre quelque chose de l'objet de la mission de lord Lindesay, car il était évident qu'il en avait une; mais l'air du camarade près duquel on l'avait placé n'invitait pas à la familiarité. Le baron lui-même n'avait pas l'air plus farouche et plus repoussant que son fidèle Eward, dont les moustaches grises, retombant sur ses lèvres, semblaient placées comme une herse devant la porte d'un château, pour empêcher qu'aucun mot n'en sortît sans nécessité absolue. Le reste de la troupe semblait dominé par la même taciturnité, et marchait comme une compagnie de chartreux plutôt que comme une troupe de soldats. Roland Græme fut surpris d'une discipline si sévère, car quoique le chevalier d'Avenel se distinguât par l'exactitude et le décorum qu'il exigeait des gens de sa suite dans leur service, une marche était un moment de licence pendant lequel il leur était permis de rire, de causer, de chanter, en un mot de charmer l'ennui du voyage par tout ce qui n'excédait pas les bornes d'une honnête liberté. Ce silence, qui lui

paraissait si extraordinaire, lui donna le temps d'appeler à son aide le peu de jugement qu'il possédait, pour réfléchir sur sa situation, qui, aux yeux de toute personne raisonnable, aurait paru des plus dangereuses et des plus embarrassantes.

Il était évident que, par suite de circonstances indépendantes de sa volonté, il avait formé des liaisons contradictoires avec les deux factions ennemies dont la haine déchirait le royaume, sans qu'il fût lui-même, à proprement parler, attaché à l'une ou à l'autre. Cette place dans la maison de la reine détrônée, que le régent venait de lui donner, était précisément celle que lui destinait son aïeule Magdeleine Græme; car quelques mots échappés au comte de Morton en conversant avec Murray avaient été pour lui à ce sujet un rayon de lumière : cependant il n'était pas moins constant que ces deux personnes, l'une ennemi déclaré, l'autre ardent défenseur de la religion catholique; l'une à la tête du nouveau gouvernement du jeune roi, l'autre regardant ce gouvernement comme une usurpation criminelle, devaient requérir et attendre des services bien différens de l'individu qu'ils s'accordaient tous deux à vouloir placer au même poste. Il ne fallait pas de bien profondes réflexions pour prévoir que ces prétentions contradictoires pourraient le mettre bientôt dans une situation embarrassante pour son honneur, et dangereuse pour sa vie; mais Roland n'était pas de caractère à prévoir le mal avant qu'il arrivât, et à se proposer des difficultés, sans nécessité absolue, pour le plaisir de les combattre. — Je vais voir, pensait-il, cette belle et infortunée Marie Stuart dont j'ai tant entendu parler, et il sera assez temps alors de décider si je serai du

parti du roi ou de celui de la reine. Ni l'un ni l'autre ne peut dire que je lui aie fait de promesse, que je lui aie engagé ma parole; car tous deux m'ont fait marcher en aveugle, sans me donner la moindre lumière sur ce qu'ils prétendaient exiger de moi; mais il est heureux que ce Morton ait apporté ce matin sa figure renfrognée dans le cabinet du régent, sans quoi celui-ci ne m'aurait pas laissé partir sans me faire promettre de me conformer à toutes ses volontés, et au bout du compte il me semble que ce n'est pas jouer de franc jeu avec cette pauvre reine, que de placer près d'elle un page pour l'espionner.

Après avoir raisonné avec cette légèreté sur une matière de cette importance, le jeune étourdi porta ses pensées sur des sujets plus agréables. Il admira les tours gothiques de Barnbougle, qui, s'élevant sur un rocher battu par la mer, dominent un des plus beaux paysages d'Écosse. Tantôt il examinait combien les environs qu'il découvrait seraient favorables pour chasser, soit avec une meute, soit avec des faucons; tantôt il comparait la marche lente et monotone de la troupe dont il faisait partie, à la vivacité avec laquelle il parcourait naguère les collines des environs d'Avenel. Transporté par ce joyeux souvenir, il donna un coup d'éperon à son cheval, et lui fit exécuter une caracole brillante; mais Eward, ouvrant la bouche pour la première fois, lui fit une grave réprimande, lui signifia de garder son rang, et de marcher tranquillement et en bon ordre, ou que ses mouvemens fougueux feraient prendre des mesures qui ne seraient probablement pas de son goût.

Cette mercuriale et la contrainte à laquelle Roland

se trouva obligé rappelèrent à son souvenir son guide, son compagnon Adam Woodcock, toujours accommodant, toujours de bonne humeur. Le fauconnier fit voyager son imagination jusqu'au château d'Avenel. Il se représenta la vie libre et tranquille qu'on y menait, la bonté inépuisable de la protectrice de son enfance, et jusqu'aux habitans des écuries, du chenil et de la fauconnerie! mais toutes ces idées cédèrent bientôt la place à une autre, à celle de Catherine Seyton, de cette énigme vivante, qui se montrait à son esprit, tantôt telle qu'il l'avait vue chez lord Seyton et au couvent de Sainte-Catherine, tantôt page à justaucorps pourpre, tantôt couverte d'un costume fantastique qui réunissait les attributs des deux sexes, de même qu'un songe étrange nous offre quelquefois en même temps le même individu sous deux caractères différens. Le présent mystérieux qu'il avait reçu se présentait aussi à sa mémoire: cette épée qu'il portait alors à son côté, et qu'il avait promis de ne tirer du fourreau que par l'ordre de sa souveraine légitime. Mais ce mystère n'en serait pas un bien long-temps; il était probable qu'il en aurait la clef à la fin de son voyage.

Ce fut en s'occupant de pareilles idées que Roland Græme suivit lord Lindesay jusqu'à un petit bras de mer qu'ils traversèrent sur un bac qui les attendait. La seule aventure qui leur arriva dans ce passage fut qu'un de leurs chevaux se cassa une jambe en entrant dans le bac, accident qui n'était pas rare alors, et qui n'a cessé d'avoir lieu que depuis peu d'années, ce passage ayant été récemment rendu plus facile. Mais un trait qui caractérise l'époque dont nous parlons, c'est que pendant qu'ils s'embarquaient on fit feu sur eux d'une

coulevrine placée sur les murs du vieux château de Rosythe, situé au nord de ce bras de mer, et dont le seigneur avait des sujets de ressentiment contre lord Lindesay. On ne tira qu'un seul coup qui ne blessa personne; mais c'était une démonstration d'animosité. Lord Lindesay ne chercha point à tirer vengeance de cette insulte; on débarqua sur l'autre rive, et nul événement ne troubla le reste du voyage, qui se termina sur les rives du Lochleven, dont la belle nappe d'eau réfléchissait les rayons brillans d'un soleil d'été.

Un ancien château, s'élevant sur une île située presque au centre de ce lac, rappela au page celui d'Avenel, où il avait été élevé; mais ce lac était d'une grandeur beaucoup plus considérable, et l'on y voyait plusieurs îles, indépendamment de celle sur laquelle la forteresse était située. Au lieu d'être entouré de toutes parts de montagnes comme celui d'Avenel, ce lac ne l'était que du côté du sud, où se terminait la chaîne du Ben-Lomond. De tous les autres côtés on voyait la vaste et fertile plaine de Kinross (1).

Roland contempla avec une sorte de consternation ce château fort, qui, alors comme aujourd'hui, ne consistait qu'en un grand bâtiment semblable à une prison d'état, environné d'une grande cour, flanqué de deux grandes tours rondes à ses angles, et dans lequel se trouvaient quelques bâtimens extérieurs de peu d'importance. Un bouquet de vieux arbres, placé près du château, faisait seul diversion à l'aspect sombre de ce lieu. Le page, en jetant les yeux sur cet édifice, isolé en

(1) Voyez les *Vues pittoresques d'Écosse*. — Éd.

quelque sorte du reste du monde, ne put s'empêcher de gémir sur le sort d'une princesse condamnée à vivre dans un pareil séjour, et de se plaindre un peu de sa propre destinée.

— Il faut, pensa-t-il, que je sois né sous l'astre qui préside aux dames et aux lacs; car je ne puis éviter d'être au service des unes et de demeurer au milieu des autres. Mais, si l'on prétend me claquemurer dans ce donjon sans me laisser la liberté des mouvemens, on se trompe : autant vaudrait essayer d'y renfermer une troupe de canards sauvages, qu'un jeune homme habitué à nager comme eux.

Lorsque toute la troupe fut rangée sur le bord de l'eau, on déploya l'étendard de lord Lindesay, en l'agitant de droite et de gauche, et lui-même sonna d'un cor de chasse qu'il portait. On répondit à ce signal en arborant une bannière sur les murs du château; deux hommes s'occupèrent à mettre à flot une barque qui était sur la rive opposée.

— Il se passera quelque temps avant que cette barque arrive jusqu'à nous, dit sir Robert : ne ferions-nous pas bien d'entrer dans quelque maison du village pour mettre ordre à notre toilette avant de nous présenter au château?

— Faites ce qu'il vous plaira, sir Robert, répondit Lindesay; quant à moi, je n'ai ni le temps ni l'envie de songer à de telles vanités. Cette femme m'a fait monter plus d'une fois à cheval, et la vue d'un justaucorps usé et d'une armure rouillée ne doit pas lui blesser les yeux. C'est elle qui a réduit l'Écosse à porter cette livrée.

— Pourquoi parler avec tant de dureté? dit sir Robert; si elle a eu des torts elle les a payés bien cher, et

en la dépouillant de son autorité il n'est pas juste de lui refuser les hommages extérieurs qui sont dus à une femme et à une princesse.

— Je vous le répète, sir Robert, faites ce qu'il vous plaira; quant à moi, je suis trop vieux pour songer à m'adoniser, afin de plaire aux dames dans leur boudoir.

— Dans leur boudoir, milord! est-ce à ce vieux château sombre et isolé, dont toutes les fenêtres sont grillées, et qui sert de cachot à une reine, que vous donnez un pareil nom?

— Nommez-le comme il vous plaira, sir Robert; si le régent avait voulu envoyer un orateur capable de conter des douceurs à une captive, il aurait trouvé dans la cour plus d'un galant qui aurait brigué l'occasion de prononcer quelque beau discours tiré d'Amadis de Gaule, ou du Miroir de la chevalerie. Mais quand il a fait choix du vieux Lindesay, le comte Murray savait qu'il parlerait à une femme malavisée comme ses anciennes fautes et sa situation actuelle l'exigent. Je n'ai pas cherché cette commission; on me l'a en quelque sorte jetée sur le corps, et je ne me gênerai point pour mettre à l'exécuter plus de cérémonie qu'il n'en faut.

A ces mots, lord Lindesay descendit de cheval, et, s'enveloppant de son manteau, s'étendit sur le gazon en attendant l'arrivée de la barque qu'on voyait alors fendre les eaux du lac. Sir Robert Melville, qui avait aussi mis pied à terre, se promenait en long et en large sur la rive, les bras croisés sur la poitrine, jetant souvent les yeux sur le château, et offrant dans tous ses traits un mélange de chagrin et d'inquiétude. Le reste de la troupe, dans un état d'immobilité parfaite, ressemblait à des

statues équestres, et l'on ne voyait pas même remuer la pointe des lances qui brillaient au soleil.

Dès que la barque s'approcha du rivage, lord Lindesay se leva, et demanda à celui qui paraissait le chef de l'équipage pourquoi il n'avait pas pris une barque assez grande pour contenir tous les hommes de sa suite.

— Notre maîtresse, répondit le batelier, nous a donné ordre de ne pas amener au château plus de quatre personnes.

— Ta maîtresse a bien de la prudence, dit lord Lindesay : oserait-elle me soupçonner de trahison? Si j'en étais capable, qui m'empêcherait de te jeter dans le lac, toi et tes compagnons, et d'emplir ta barque d'un aussi grand nombre de mes gens qu'elle pourrait contenir?

En entendant ces mots le batelier fit un signe à ses compagnons; et, toutes les rames se mettant à jouer en même temps, la barque s'arrêta à une distance où les menaces du baron ne pouvaient être à craindre.

— Eh bien! eh bien! s'écria Lindesay, que fais-tu donc? crois-tu que j'aie réellement envie de noyer ta sotte personne? Eh non! non! Écoute-moi : je ne quitterai pas le rivage sans avoir au moins trois de mes gens à ma suite; sir Robert Melville doit avoir son domestique. Nous venons ici pour affaires d'importance, et si tu refuses de nous faire passer le lac, je t'en rends responsable ainsi que ta maîtresse.

Le batelier répondit avec beaucoup de fermeté, quoique aussi poliment qu'il en était capable, qu'il avait reçu des ordres positifs de n'amener que quatre personnes dans l'île, et qu'il n'en admettrait pas même une cinquième, offrant pourtant de retourner dans l'île pour prendre de nouvelles instructions.

— Allez, dit sir Robert Melville après avoir en vain tâché de persuader à son opiniâtre compagnon de consentir à faire la traversée lui quatrième, retournez au château, puisque vous ne pouvez mieux faire, et prenez les ordres de votre maîtresse pour y transporter lord Lindesay et sir Robert Melville avec leur suite.

— Un instant, s'écria Lindesay; prends ce page dans ta barque, et débarrasse-moi de sa présence. Allons, jeune drôle, pied à terre, et rends-toi à ta destination.

— Et que deviendra mon cheval? dit Roland; j'en suis responsable à mon maître.

— J'en fais mon affaire, dit Lindesay; d'ici à une dizaine d'années tu n'auras guère besoin de cheval.

— Si je le croyais!..... dit Roland.

Sir Robert Melville l'interrompit, en lui disant avec douceur: — Obéissez, mon jeune ami; la résistance ne servirait à rien, et pourrait être dangereuse.

Roland Græme sentit la justesse de cette observation; et, quoiqu'il ne fût content de ce que lord Lindesay venait de lui dire, ni pour le fond, ni pour la forme, il se soumit à la nécessité, et s'embarqua sans répliquer. Les rameurs se mirent à l'œuvre sur-le-champ. Les cavaliers placés sur la rive que le page venait de quitter, semblaient s'éloigner de lui, tandis que le château paraissait s'en approcher dans la même proportion. Enfin il atteignit le rivage près d'un vieil arbre qui marquait le lieu ordinaire de débarquement. Roland, accompagné du chef de l'équipage, sauta de la barque sur la rive, tandis que les autres bateliers, appuyés sur leurs rames, se tinrent prêts à repartir au premier signal.

CHAPITRE XXI.

« Si l'amour de son peuple et la valeur guerrière
» Pouvaient d'un souverain prolonger la carrière,
» Jamais la France en pleurs sur le tombeau d'Henri
» N'aurait porté le deuil de ce roi si chéri :
» Et la rose d'Écosse, en proie à mille alarmes,
» N'aurait pas répandu tant d'inutiles larmes,
» Si l'esprit, les talens, la grace, la beauté,
» Étaient un sûr rempart contre la cruauté. »

LEWIS. *Élégie composée dans un mausolée royal.*

A la porte du château de Lochleven était une femme d'une taille majestueuse. C'était lady Lochleven, dont les charmes, dans sa première jeunesse, avaient subjugué Jacques V, qui la rendit mère du célèbre comte de Murray, devenu régent du royaume. Comme elle était de noble naissance, descendant de l'illustre maison de Mar, et qu'elle avait reçu de la nature des charmes extraordinaires, son commerce avec le roi ne l'empêcha pas d'être recherchée en mariage par plusieurs seigneurs

de la cour ; elle accorda la préférence à sir William Douglas de Lochleven.

Mais, comme le poète l'a dit :

> . . . . Nos vices les plus doux
> Par le ciel irrité sont tournés contre nous (1).

Quoiqu'elle se trouvât alors dans une situation honorable, comme épouse d'un homme de haut rang et comme mère d'une famille légitime, elle n'en nourrissait pas moins le sentiment pénible de sa dégradation, toute fière qu'elle était des talens, du pouvoir et du poste brillant qu'occupait son premier fils, qui gouvernait alors toute l'Écosse, mais qui n'en était pas moins le gage d'une coupable liaison.

Si Jacques lui avait rendu justice, pensait-elle dans le secret de son cœur, ce fils aurait été pour elle une source d'orgueil légitime, et elle aurait vu en lui, avec un plaisir sans mélange, un monarque appelé par sa naissance à régner sur l'Écosse, un des plus grands rois qui eussent jamais porté la couronne. La maison de Mar, qui ne le cédait ni en ancienneté ni en grandeur à celle de Drummond, aurait pu aussi se vanter d'avoir donné une reine à ce royaume, et aurait évité la tache qui suit toujours la fragilité d'une femme, même quand elle a pour son apologie la complicité d'un amant portant le diadème. De semblables idées, aigrissant un cœur naturellement orgueilleux et sévère, produisaient sur sa physionomie l'effet qu'on devait en attendre. Parmi les restes d'une grande beauté, on y remarquait des traits qui indiquaient le mécontentement, la mélancolie

(1) Shakspeare. — Éd.

et la mauvaise humeur. Ce qui contribuait à augmenter cette disposition habituelle, c'était qu'elle avait adopté dans ses sentimens religieux une rigidité excessive, et qu'elle mêlait à ses idées sur la religion réformée les erreurs les plus funestes des catholiques, en s'imaginant comme eux qu'il ne pouvait exister de salut pour quiconque avait des principes de foi différens des siens.

Sous tous les rapports, la malheureuse reine d'Écosse, qui recevait alors l'hospitalité, ou pour mieux dire, qui se trouvait prisonnière chez lady Lochleven, était odieuse à son hôtesse. Cette dame acariâtre haïssait en elle la fille de Marie de Guise, de celle qui avait possédé sur le cœur et la main de Jacques V les droits légitimes dont elle se regardait comme ayant été injustement privée, et surtout une femme qui professait une religion qu'elle détestait plus que le paganisme.

Telle était la dame qui, avec un air de dignité et des traits durs, quoique beaux encore, et couverte d'une coiffe de velours noir arrangée avec art, demanda au batelier qui venait de débarquer ce qu'étaient devenus lord Lindesay et sir Robert Melville. Celui-ci raconta ce qui s'était passé. Elle leva les épaules en souriant d'un air de mépris. — Il faut flatter les fous, dit-elle, et non pas les combattre. Retourne sur-le-champ, fais les excuses comme tu le pourras; dis que lord Ruthven est déjà au château, et qu'il est impatient de voir lord Lindesay. Pars sur-le-champ.... Un instant, Randal, quel est le galopin (1) que tu m'amènes?

— C'est le page, milady, le page que....

— Ah! le nouveau mignon, répondit lady Lochleven.

(1) *Galopin*. — Éd.

La suivante est déjà arrivée hier. J'aurai une maison bien ordonnée avec cette dame et sa suite; mais je me flatte qu'on lui trouvera bientôt d'autres gardiens. Allons, pars, Randal; et vous, dit-elle à Roland, suivez-moi au jardin.

A ces mots elle précéda Roland, et le conduisit, d'un pas lent et solennel, dans un petit jardin entouré d'un mur orné de statues, et au milieu duquel était une fontaine artificielle. Il formait un parterre qui s'étendait de tout un côté de la grande cour, avec laquelle il communiquait par une porte cintrée fort basse. C'était dans cette étroite enceinte que Marie Stuart apprenait alors le rôle de prisonnière qu'elle était destinée à jouer pendant tout le reste de sa vie, sauf un bien court intervalle. Deux suivantes l'accompagnaient dans sa promenade mélancolique; mais le premier regard de Roland fut exclusivement consacré à une femme si illustre par sa naissance, si renommée par ses talens et sa beauté, si célèbre par ses malheurs, et à peine s'aperçut-il qu'il se trouvait dans le jardin d'autres personnes que l'infortunée reine d'Écosse.

Sa taille et sa figure sont si généralement connues que, même après trois siècles, il est inutile de rappeler au lecteur le plus ignorant les traits frappans qui caractérisaient cette physionomie remarquable, qui semblait réunir tout ce que l'imagination peut se figurer de brillant, d'agréable et de majestueux, en nous laissant dans le doute s'il convenait mieux à la royauté, à la grace, ou aux talens. Quel est celui qui, entendant le nom de Marie Stuart, n'a pas son portrait sous les yeux; à qui sa figure n'est pas aussi familière que celle de la maîtresse de sa jeunesse, ou de la fille bien-aimée de son

âge mûr? Ceux même qui se croient forcés à ajouter foi, en tout ou en partie, à ce que ses ennemis ont allégué contre elle, ne peuvent penser sans soupirer à cette physionomie qui exprimait tout autre chose que les crimes honteux dont elle a été accusée pendant sa vie, et qui continuent encore, sinon à noircir sa mémoire, du moins à la couvrir d'un nuage. — Son front, si ouvert et si noble; — ses sourcils pleins de grace, et auxquels on aurait peut-être reproché trop de régularité, sans le charme des yeux qui semblaient dire tant de choses; — ce nez formé avec toute la précision des contours grecs; — cette bouche si parfaite, et comme destinée à ne faire entendre que de douces paroles; — ce menton à fossette; — ce cou blanc et gracieux comme celui d'un cygne; tous ces traits composaient un ensemble dont on ne saurait trouver un autre exemple dans cette classe du monde où les nobles personnages, par le haut rôle qu'ils sont appelés à jouer, commandent une attention générale et sans partage. En vain dira-t-on que les différens portraits qui nous restent de cette reine célèbre ne se ressemblent pas entre eux. Au milieu de la différence qu'on y remarque, chacun d'eux possède des traits généraux que l'œil reconnaît sur-le-champ comme appartenant à l'être que notre imagination nous présente quand nous lisons son histoire, et qui s'y impriment fortement par les tableaux et les gravures que nous en voyons partout. La gravure la plus mauvaise et la plus mal exécutée, nous force à dire que c'est la reine Marie qu'on a voulu représenter; et ce n'est pas une faible preuve du pouvoir de la beauté, que ses charmes, après un tel espace de temps, soient encore le sujet, non-seulement de l'admiration, mais d'un intérêt che-

valeresque. On sait que ceux même qui, dans les derniers temps de sa vie, avaient conçu l'opinion la plus défavorable du caractère de Marie, nourrissaient des sentimens analogues à ceux de l'exécuteur chargé de la décapiter, qui, avant d'accomplir son affreux ministère, désira baiser la belle main de celle sur laquelle il allait accomplir un si horrible devoir.

Elle était alors en robe de deuil, et ce fut avec cet air, ce port, ces manières, tous ces charmes avec lesquels une tradition fidèle a familiarisé tous les lecteurs, que Marie Stuart s'avança vers lady Lochleven. Celle-ci, de son côté, tâcha de cacher sa haine et son embarras sous le voile d'une indifférence respectueuse. La vérité était qu'elle avait plusieurs fois éprouvé la supériorité de la reine dans cette espèce de sarcasme déguisé, mais piquant, dont les femmes se servent avec succès pour se venger des injures qu'elles ont reçues (1). Il est permis de douter si ce talent ne fut pas aussi fatal à celle qui en était douée que le furent tant d'autres qualités de cette malheureuse reine; car, en la faisant jouir d'un moment de triomphe sur ceux qui étaient chargés de la garder, il ne manquait pas d'exciter leur ressentiment; et ils avaient soin de se venger du trait qui les avait blessés par des blessures bien plus profondes qu'il était en leur pouvoir d'infliger. On sait que sa mort fut accélérée par une lettre qu'elle écrivit à la reine Élisa-

(1) *And that sarcastic levity of tongue,*
The stinging of a heart the world hath stung,
That darts in seeming playfulness around,
And makes those feel that will not own the wound.

Lord Byron's. *Lara*, chap, I, paragr. v

C'est la même idée rendue en vers par lord Byron. — Ed

beth, et dans laquelle elle tournait en ridicule sa jalouse rivale et la comtesse de Shrewsbury avec l'ironie la plus sanglante.

Lorsque les dames se rencontrèrent, la reine dit en inclinant la tête pour rendre le salut à lady Lochleven : — Nous sommes heureuses aujourd'hui, nous jouissons de la société de notre aimable hôtesse à une heure où nous ne sommes pas accoutumées à ce bonheur pendant le temps qu'on nous a laissé jusqu'ici pour faire une promenade solitaire; mais notre bonne hôtesse sait qu'en tout temps elle trouve accès en notre présence, et elle n'a pas besoin d'observer le vain cérémonial de demander notre agrément pour se présenter devant nous.

— Si ma présence paraît importune à Votre Grace, répondit lady Lochleven, j'en suis fâchée. Je venais vous annoncer une addition à votre suite, ajouta-t-elle en montrant Roland, et c'est une circonstance à laquelle les dames sont rarement indifférentes.

— Vraiment! je vous demande pardon, milady. Je suis pénétrée de reconnaissance pour toutes les bontés de mes nobles, ou si l'on veut de mes souverains. Ont-ils daigné faire une augmentation si considérable à ma cour?

— Ils se sont étudiés, madame, à vous prouver combien ils ont de déférence pour Votre Grace, peut-être aux dépens de la saine politique; mais je me flatte que leurs attentions ne seront pas mal interprétées.

— Mal interprétées, milady! impossible! Permettre à la fille de tant de rois, à celle qui est encore reine de ce royaume, d'avoir une suite composée de deux femmes de chambre et d'un jeune page, c'est une faveur dont

Marie Stuart ne peut jamais être assez reconnaissante. Comment donc! j'aurai une suite semblable à celle des épouses des gentilshommes campagnards de votre comté de Fife! Il n'y manquera qu'un coureur et deux laquais en livrée bleue. Mais dans l'égoïsme de ma joie, je ne dois pas oublier le surcroît d'embarras et de dépenses que cette augmentation de ma suite va occasioner à notre bonne hôtesse et à toute la maison de Lochleven. C'est sans doute cette idée qui obscurcit la sérénité de votre front, milady; mais un peu de patience: la couronne d'Écosse ne manque pas de domaines, et je me flatte que votre digne fils, mon excellent frère, en offrira un des plus considérables au fidèle chevalier votre époux plutôt que de souffrir que Marie soit obligée de quitter ce château hospitalier, faute de vous fournir les moyens de l'y recevoir.

—Les Douglas de Lochleven, madame, savent depuis des siècles comment ils doivent remplir leurs devoirs envers l'état. Ils ne songent pas à la récompense, quelque désagréable, quelque dangereuse que puisse être la tâche qui leur est imposée.

— Vous êtes trop scrupuleuse, ma chère Lochleven, reprit la reine. Je vous en prie, ne refusez pas un bon domaine. Qu'est-ce qui doit aider la reine d'Écosse à tenir sa cour royale dans ce château, si ce ne sont les biens de sa couronne? Qui doit fournir aux besoins d'une mère, si ce n'est un fils affectionné comme le comte de Murray, qui en a le pouvoir et la volonté? Mais ne disiez-vous pas que c'est le danger de la tâche qui vous est imposée qui couvre d'un nuage votre front ordinairement si serein? Sans doute un jeune page est un formidable renfort pour ma garde royale, composée

de deux femmes; et maintenant que j'y pense, c'est sans doute pour cette raison que lord Lindesay n'a pas voulu se hasarder contre une force si redoutable sans avoir avec lui une suite convenable.

Lady Lochleven fit un mouvement de surprise; et Marie, changeant tout à coup d'accent, quitta le ton d'ironie doucereuse qu'elle avait d'abord emprunté, pour prendre celui d'une autorité sévère, et levant la tête avec une fierté majestueuse, — Oui, milady, lui dit-elle, je sais que Ruthven est déjà dans ce château, et que Lindesay attend de l'autre côté du lac le retour de votre barque pour y venir avec sir Robert Melville. Dans quel dessein viennent-ils ici? Pourquoi n'ai-je pas été avertie de leur arrivée, comme la bienséance l'exigeait.

— Ils vous diront eux-mêmes, madame, quel est le motif qui les amène; mais il était inutile de vous les annoncer formellement, puisque Votre Grace a parmi les gens de sa suite des personnes qui jouent si bien le rôle d'espion.

— Hélas! ma pauvre Fleming, dit la reine en se tournant vers la plus âgée des deux dames qui la suivaient, tu vas être accusée, jugée et condamnée, comme un espion en camp ennemi, parce que tu as par hasard traversé la grande salle pendant que notre bonne hôtesse parlait à son amiral Randal aussi haut que le lui permettait l'étendue de sa voix. Mets du coton dans tes oreilles, ma chère, si tu veux les conserver plus long-temps, et souviens-toi que, dans le château de Lochleven, ce n'est pas pour s'en servir qu'on a des oreilles et une langue. Notre digne hôtesse peut entendre et parler pour tout le monde.

S'adressant alors à lady Lochleven : — Nous vous dispensons de nous faire cortège, lui dit-elle; nous allons nous préparer à avoir une entrevue avec ces hauts et puissans seigneurs. Nous prendrons pour salle d'audience l'antichambre de notre chambre à coucher. Vous, jeune homme, dit-elle à Roland, en passant tout à coup du ton de l'ironie à celui de la plaisanterie, vous qui composez tous les officiers de notre couronne, depuis notre grand-chambellan jusqu'au dernier de nos huissiers, suivez-nous pour préparer notre cour.

A ces mots elle se détourna, et reprit le chemin du château.

Lady Lochleven croisa les bras, et fit un sourire plein d'amertume et de ressentiment en la voyant s'éloigner à pas lents, d'un air plein de dignité.

— Tous les officiers de ta couronne, répéta-t-elle : plût au ciel que tu n'en eusses jamais eu d'autres! S'apercevant alors que Roland, à qui elle bouchait le passage, était encore derrière elle, elle changea de place pour le laisser passer, lui disant en même temps : — Es-tu déjà aux écoutes, petit polisson? Suis ta maîtresse, et répète-lui, si tu veux, ce que tu viens d'entendre.

Roland Græme se hâta de rejoindre la reine et les dames de sa suite, qui venaient d'entrer par une petite porte communiquant du château au jardin. Ils montèrent jusqu'au second étage, où se trouvait l'appartement de la princesse captive, composé de trois pièces à la suite l'une de l'autre : la première était une espèce d'antichambre, la seconde un grand salon, et la dernière la chambre à coucher de la reine. Une autre pe-

tite chambre, donnant dans le salon, contenait les lits de ses deux dames d'honneur.

Roland s'arrêta dans l'antichambre pour attendre qu'on lui donnât quelques ordres. D'une fenêtre garnie de gros barreaux de fer, il vit débarquer Lindesay, Melville et les gens de leur suite. Un troisième seigneur vint au-devant d'eux hors de la porte du château, et Lindesay lui cria d'un ton brusque : — Lord Ruthven, vous nous avez gagnés de vitesse.

L'attention du page fut détournée de ce spectacle par des cris qui partirent de l'appartement intérieur, et il se hâta d'y entrer pour voir s'il pouvait être de quelque utilité. La reine, assise dans un grand fauteuil placé près de la porte, était agitée de convulsions, et paraissait pouvoir à peine respirer. La plus âgée de ses deux dames la soutenait dans ses bras, et la plus jeune lui bassinait le visage avec de l'eau fraîche, non sans y mêler ses larmes.

— Courez, jeune homme, s'écria la première d'un ton alarmé; courez bien vite, appelez du secours; la reine a perdu connaissance.

Mais Marie, faisant un effort sur elle-même, s'écria d'une voix presque éteinte : — Ne bougez pas... je vous le défends. Que personne ne soit témoin... je me sens mieux... c'est l'affaire d'un instant. Et, par un nouvel effort, elle parvint à se soutenir elle-même sur son fauteuil, et chercha à rappeler ses forces, quoique tous ses traits fussent agités encore par l'émotion. — Je suis honteuse de ma faiblesse, dit-elle à ses dames en leur prenant la main; mais elle est passée, et je suis encore Marie Stuart. Le ton sauvage de cet homme... ce que je connais de son insolence... le nom qu'il a prononcé...

le motif qui le conduit ici... tout cela peut servir d'excuse à un moment de faiblesse; mais elle ne durera qu'un instant.

Elle ôta le bonnet qui lui couvrait la tête, et que son agitation avait mis en désordre, passa ses jolis doigts entre les belles boucles de ses noirs cheveux, puis se leva, et resta un instant, image parfaite d'une prophétesse grecque, dans une attitude qui annonçait en même temps la douleur et la fierté; et mêlant le sourire aux larmes : — Nous sommes mal préparées, dit-elle, pour tenir une conférence avec nos sujets rebelles; mais, autant que nous le pouvons, nous tâcherons de nous présenter devant eux en reine. Venez, mes filles. Que dit ta ballade favorite, ma Fleming?

Suivez-moi dans mon boudoir,
Et sur ma chevelure brune
Déployez tout votre savoir
Pour faire dix boucles pour une.

— Hélas! ajouta-t-elle après avoir répété ces vers d'une vieille ballade, la violence m'a déjà dépouillée des ornemens ordinaires de mon rang, et les chagrins et les inquiétudes ont flétri le petit nombre de ceux que je tenais de la nature. Cependant, tout en parlant ainsi, elle promenait encore ses jolis doigts dans l'épaisse forêt de ses beaux cheveux noirs qui flottaient sur son cou d'albâtre et sur son sein palpitant, comme si, malgré sa cruelle angoisse, une voix intérieure lui eût dit que ces charmes étaient encore sans rivaux.

A sa jeunesse et à son inexpérience Roland joignait un cœur susceptible de porter l'enthousiasme au plus

haut degré pour tout ce qui l'intéressait vivement, et il n'avait jamais rien vu de plus aimable, de plus majestueux, de plus intéressant que Marie. On eût dit qu'elle l'avait soumis au charme de la fascination : il restait immobile, les yeux fixés sur elle ; il semblait avoir pris racine sur la place où il se trouvait, et il brûlait intérieurement du désir de hasarder sa vie pour une si belle cause. Marie avait été élevée en France : elle possédait les attraits les plus séduisans, et elle ne l'ignorait pas ; elle avait été reine d'Écosse, pays où l'art de connaître les hommes était aussi nécessaire que l'air qu'on respire. Sous tous ces rapports, elle était de toutes les femmes du monde la plus prompte à s'apercevoir des avantages que ses charmes lui donnaient sur tout ce qui se trouvait dans la sphère de son influence, et la plus habile à en profiter. Elle jeta sur Roland un regard qui aurait attendri un cœur de pierre. — Mon pauvre enfant, lui dit-elle, on vous a arraché aux bras d'une tendre mère, d'une sœur affectueuse ; on vous a privé de la liberté, qui offre tant de charmes à votre âge, pour vous envoyer partager notre triste captivité. J'en suis fâchée pour vous ; mais, comme je le disais tout à l'heure, vous composez à vous seul tous les officiers de ma couronne ; obéirez-vous à mes ordres ?

— Jusqu'à la mort, madame, répondit Roland avec vivacité.

— Gardez donc la porte de mon appartement, reprit la reine : gardez-la jusqu'à ce que je sois prête à recevoir cette visite importune, ou jusqu'à ce qu'on ait recours à la violence pour y entrer.

— On n'y pénétrera qu'en me marchant sur le corps, s'écria Roland, qui, tout à l'heure indécis sur le rôle

qu'il devait jouer, sentit toute son hésitation céder à l'impulsion du moment.

— Non, brave jeune homme, dit la reine : ce n'est pas là ce que je vous commande. Si j'ai près de moi un sujet fidèle, à Dieu ne plaise que j'oublie le soin de sa sûreté. Ne résistez qu'autant qu'il le faudra pour les couvrir de la honte d'employer la violence contre une femme sans défense, et alors livrez-leur passage. Tels sont mes ordres ; ne manquez pas de les exécuter. Et, accompagnant ces paroles d'un sourire qui exprimait en même temps la bienveillance et l'autorité, elle entra dans sa chambre à coucher, accompagnée des deux dames de sa suite.

La plus jeune y entra la dernière, et, se retournant vers Roland, lui fit un signe de la main. Il avait déjà reconnu en elle Catherine Seyton, et cette circonstance n'avait pas beaucoup surpris un jeune homme qui, doué d'une vive intelligence, n'avait pas oublié les discours mystérieux qu'avaient tenus les deux matrones dans le couvent de Sainte-Catherine de Sienne, discours sur lesquels la présence de Catherine en ce lieu semblait jeter tant de lumière. Cependant tel avait été l'effet produit sur lui par la vue de Marie, qu'il n'avait pu s'occuper d'autre chose que des malheurs de sa reine, et que l'amour même avait été oublié. Ce ne fut que lorsque la jeune fille eut disparu qu'il commença à réfléchir sur les relations qui allaient nécessairement s'établir entre eux.

— Le signe qu'elle m'a fait semblait impliquer un ordre, pensa-t-il : peut-être voulait-elle me recommander d'obéir à celui que je venais de recevoir de la reine ; car je ne pense pas qu'elle voulût me menacer de la

même discipline que je l'ai vue administrer au gilet gris et au pauvre Adam Woodcock. Mais nous aurons le temps d'y réfléchir; en ce moment il ne faut songer qu'à répondre à la confiance que m'a accordée cette reine infortunée. Je crois que le comte de Murray lui-même conviendrait que le devoir d'un page est d'empêcher qu'on ne pénètre dans l'appartement de sa maîtresse malgré elle.

En conséquence il entra dans la petite antichambre, ferma au verrou la porte qui donnait sur l'escalier, et s'assit pour attendre ce qui allait advenir. Quelques instans après il entendit qu'on montait; on essaya d'ouvrir le loquet, et, sentant de la résistance, on poussa, on secoua la porte avec tant de violence, que Roland craignait que les gonds ne cédassent, lorsqu'une voix brusque s'écria : — Qu'on ouvre la porte! qu'on ouvre à l'instant!

— Et de quel droit, demanda Roland, m'ordonne-t-on d'ouvrir la porte de la reine d'Écosse?

Une seconde tentative prouva que celui qui demandait qu'on la lui ouvrît ne se serait pas fait scrupule d'entrer de vive force s'il avait pu.

— Ouvrez la porte! s'écria-t-on une seconde fois; ouvrez-la, à votre péril. Lord Lindesay vient pour parler à lady Marie d'Écosse.

— Lord Lindesay, comme noble écossais, répondit le page, doit attendre le loisir de sa souveraine.

Il s'ensuivit une altercation sérieuse parmi ceux qui attendaient à la porte; et Roland distingua la voix aigre de lord Lindesay répondant à sir Robert Melville, qui avait sans doute cherché à le calmer : — Non! non! non! non! vous dis-je! je placerai un pétard sous la

porte plutôt que de me laisser bafouer par une femme, et de souffrir qu'un valet me brave.

— Du moins, dit Melville, laissez-moi d'abord essayer les voies de douceur, ou attendons l'arrivée de lord Ruthven.

— Je n'attendrai pas un instant, répondit Lindesay; nous devrions déjà avoir terminé notre affaire, et être en chemin pour retourner au conseil. Au surplus, essayez vos voies de douceur, comme vous les appelez, tandis que j'irai faire préparer un pétard. Je suis venu ici muni d'aussi bonne poudre que celle qui a fait sauter l'église de Field.

— Pour l'amour du ciel, un peu de patience! lui dit Melville; et s'approchant de la porte : — Faites savoir à la reine, dit-il, que son fidèle serviteur, Robert Melville, la conjure, par intérêt pour elle-même, et pour prévenir des conséquences plus fâcheuses, de faire ouvrir la porte à lord Lindesay, chargé d'une mission du conseil d'état.

— Je vais porter votre message à la reine, répondit le page, et je vous ferai savoir la réponse.

Il alla à la porte de sa chambre à coucher, et y frappa doucement. La plus âgée des deux dames l'ouvrit à l'instant. Il lui fit part de tout ce qui venait de se passer; elle alla en instruire la reine, et rapporta à Roland l'ordre de laisser entrer sir Robert Melville et lord Lindesay. Le page retourna dans l'antichambre, en ouvrit la porte, et Lindesay se présenta de l'air d'un soldat qui entre par la brèche dans une forteresse qu'il vient de conquérir, tandis que Melville le suivait à pas lents, d'un air triste et abattu.

— Je vous prends à témoin, dit le page à ce dernier,

que sans l'ordre exprès de la reine, j'aurais défendu la porte de toutes mes forces et de tout mon sang contre toute l'Écosse.

— Silence, jeune homme, dit Melville d'un ton grave et sévère; ne versez pas d'huile sur le feu. Ce n'est pas le moment des fanfaronnades chevaleresques.

— Eh bien! pourquoi ne vient-elle pas? demanda Lindesay en arrivant au milieu de la pièce qui servait de salon : pourquoi se fait-elle attendre? se moque-t-elle de nous?

— Patience, milord, répondit sir Robert, rien ne presse; lord Ruthven n'est pas encore arrivé.

En ce moment la porte de la chambre à coucher s'ouvrit, et l'on vit paraître la reine. Elle s'avança avec cet air de grace et de majesté qui lui était particulier, sans paraître émue ni de la visite ni du trait d'insolence qui l'avait précédée. Elle portait une robe de velours noir garnie d'une dentelle qui lui cachait le sein, mais qui laissait voir la blancheur de son cou. Elle avait sur la tête un petit bonnet de dentelle, et un grand voile flottait en longs plis sur ses épaules, de manière qu'elle pouvait à volonté le ramener par-devant et s'en couvrir le visage. Une croix d'or était suspendue à son cou, et un rosaire d'or et d'ébène à sa ceinture. Elle était accompagnée de ses deux dames, qui restèrent debout derrière elle pendant toute la conférence. Lord Lindesay lui même, quoiqu'il fût le noble le plus grossier de ce siècle grossier, fut surpris d'éprouver malgré lui une sorte de respect en voyant paraître avec cet air de dignité tranquille une femme qu'il s'imaginait trouver livrée aux transports d'une rage impuissante, noyée dans les larmes inutiles, ou troublée par les craintes

qui pouvaient naturellement l'agiter dans la situation où elle était réduite.

— Je crains de vous avoir fait attendre, lord Lindesay, dit la reine, en répondant par une révérence pleine de majesté au salut qu'il lui avait fait de fort mauvaise grace ; mais une femme n'aime pas recevoir de visite sans avoir passé quelques minutes à sa toilette. Les hommes tiennent moins à un tel cérémonial.

Lord Lindesay, jetant les yeux sur son armure rouillée, sur son pourpoint sale et percé, murmura quelques mots d'un voyage fait à la hâte, tandis que la reine saluait sir Robert Melville avec politesse et même avec bienveillance. Il y eut alors quelques momens de silence. Lindesay se retourna plusieurs fois vers la porte, attendant avec impatience le troisième membre de cette ambassade. La reine seule ne montrait aucun embarras ; et, comme si elle n'eût eu d'autre motif que d'entamer une conversation, elle s'adressa à lord Lindesay en jetant un coup d'œil sur l'énorme épée dont nous avons déjà parlé.

—Vous avez là un fidèle compagnon de voyage, milord ; mais il est un peu lourd. Je me flatte que vous ne vous êtes pas attendu à trouver ici des ennemis contre lesquels cette arme formidable pourrait vous être nécessaire. Il me semble que c'est une parure un peu singulière pour une cour : mais je suis, comme il faut que je le sois, trop Stuart pour craindre la vue d'une épée.

— Ce n'est pas la première fois, madame, répondit Lindesay en tournant son épée de manière à en appuyer la pointe par terre, tandis qu'il levait la main pour l'appuyer sur sa pesante poignée, ce n'est pas la

première fois que cette épée se présente sous les yeux d'un Stuart.

— Cela est possible, milord; cette épée peut avoir rendu des services à mes ancêtres. Les vôtres, milord, étaient des hommes pleins de loyauté.

— Oui, madame, elle leur a rendu des services, mais de ces services que les rois n'aiment ni à reconnaître, ni à récompenser ; les mêmes services que la serpette rend à l'arbre dont elle retranche les branches gourmandes et inutiles qui lui dévorent ses sucs nourriciers.

— Vous me parlez en énigme, milord; j'espère que l'explication n'en a rien d'insultant.

— Vous en jugerez, madame : c'était de cette bonne épée qu'était armé Archibald Douglas, comte d'Angus, le jour mémorable où il tira de force, du palais de votre bisaïeul Jacques III, une troupe de mignons, de flatteurs et de favoris, qu'il fit pendre sur le port de Lauder pour servir de leçon aux semblables reptiles qui oseraient approcher du trône d'Écosse. Ce fut avec la même arme que le même champion de l'honneur et de la noblesse d'Écosse, tua d'un seul coup Spens de Kilspindie, courtisan de votre aïeul Jacques IV, en présence duquel il avait osé parler de lui trop légèrement. Ils se battirent près des bords du Fala ; et Angus, d'un seul coup de cette lame, abattit une cuisse de son ennemi aussi facilement qu'un jeune berger arrache une branche de bruyère.

— Milord, répliqua la reine en rougissant, j'ai les nerfs trop aguerris pour être alarmée même par cette histoire terrible. Puis-je vous demander comment une arme si illustre a passé de la maison de Douglas dans

celle de Lindesay ? Il me semble qu'elle aurait dû être conservée comme une relique dans une famille qui prétend avoir fait pour son pays tout ce qu'elle a fait contre ses rois.

— Madame, s'écria Melville, je vous en supplie, ne faites pas cette question... Et vous, milord, par pitié, par honneur, n'y répondez point.

— Il est temps qu'elle apprenne à entendre la vérité répondit Lindesay.

— Et soyez assuré, milord, reprit la reine, que rien de ce que vous pourrez dire n'excitera ma colère. Il est certains cas où un juste mépris l'emporte toujours sur un juste courroux.

— Sachez donc, dit Lindesay, que, sur le champ de bataille de Carberry-Hill, quand cet infame traître, ce meurtrier Jacques, quelque temps comte de Bothwell, et à qui on donna le sobriquet de duc d'Orkney, défia en combat singulier quelqu'un des nobles qui s'étaient ligués pour le livrer à la justice, j'acceptai son cartel; et ce fut alors que le noble comte de Morton me fit présent de cette bonne épée pour le combattre à outrance; et, s'il avait eu un grain de plus de présomption ou un grain de moins de lâcheté, cette lame aurait si bien fait son devoir, que les chiens et les vautours auraient trouvé leurs morceaux tout coupés sur la carcasse de ce traître.

Le courage pensa manquer à la reine quand elle entendit prononcer le nom de Bothwell, nom lié à tant de honte, à tant de crimes, à tant de désastres. Mais la fanfaronnade prolongée de Lindesay lui donna le temps de recueillir ses forces, et elle lui répondit avec l'apparence d'un froid mépris :

— Il est facile, milord, de vaincre un ennemi qui n'entre pas en lice. Mais, si Marie Stuart avait hérité de l'épée de son père comme de son sceptre, le plus audacieux de ses sujets rebelles ne se plaindrait pas aujourd'hui de ne trouver personne avec qui il pût se mesurer. Vous me pardonnerez, milord, si j'abrège cette conférence. La relation d'une bataille sanglante, quelque courte qu'elle soit, est toujours trop longue pour une femme. A moins que lord Lindesay n'ait à nous parler d'objets plus importans que les hauts faits du vieux Angus et les exploits par lesquels il s'est illustré lui-même quand le temps et la marée le lui permettaient, nous nous retirerons dans notre appartement; et vous, Fleming, vous finirez de nous y lire le petit traité *des rodomontades espagnoles*.

— Un instant, madame, s'écria Lindesay, rougissant à son tour de colère. Il y a trop long-temps que je connais votre esprit caustique pour chercher une entrevue dans le but de vous fournir l'occasion d'en faire usage aux dépens de mon honneur. Lord Ruthven, sir Robert Melville et moi, nous venons trouver Votre Grace de la part du conseil secret, chargés d'un message dont le résultat intéresse la sûreté de votre vie et la prospérité de l'État.

— Le conseil secret! dit la reine; de quel droit peut-il exister ou agir, tandis que moi, dont il tient tous ses pouvoirs, je suis injustement détenue prisonnière en ce château? Mais n'importe; rien de ce qui intéresse la prospérité de l'Écosse ne peut être indifférent à Marie. Quant à sa propre vie, elle a vécu assez pour en être lasse, même à vingt-cinq ans. Où est votre collègue, milord? pourquoi n'arrive-t-il pas?

— Le voici, madame, dit Melville. Et lord Ruthven entra en ce moment, tenant à la main quelques papiers. Tandis qu'elle lui rendait son salut, son visage se couvrit d'une pâleur mortelle; mais elle revint à elle aussitôt, par suite d'une résolution aussi forte que soudaine, à l'instant où George Douglas entrait à la suite du baron, dont la présence semblait lui avoir fait une si forte impression. George Douglas était le fils cadet du seigneur de Lochleven; et, en l'absence de son père et de ses frères, ce jeune homme remplissait les fonctions de sénéchal du château, sous la direction de la douairière de Lochleven, mère de son père.

CHAPITRE XXII.

« De ce fardeau pesant je décharge ma tête ;
» Moi-même je remets ma couronne en vos mains
» Et vous déclare absous des sermens les plus saints. »

SHAKSPEARE. *Richard II.*

LORD Ruthven avait l'air et le port d'un guerrier et d'un homme d'état; sa tournure martiale et ses traits l'avaient fait surnommer par ses amis Greysteil, d'après le nom du héros d'une chronique alors fort en vogue. Son justaucorps de buffle brodé ressemblait à un négligé militaire, mais n'avait rien de l'apparence sordide qui faisait remarquer celui de Lindesay. Fils d'un malheureux père, et père lui-même d'une famille encore plus infortunée, il portait sur son visage les traces de cette mélancolie de mauvais augure par laquelle les physionomistes de ce temps prétendaient

distinguer ceux qui étaient destinés à périr de mort violente.

La terreur que ce seigneur inspirait à la reine, ou, pour mieux dire, l'effet qu'il produisait sur elle, avait pour cause la part active qu'il avait prise au meurtre de David Rizzio. Son père avait présidé à l'exécution de ce crime abominable. Malgré son état de faiblesse, et quoique hors d'état de supporter son armure, il avait quitté le lit où le retenait une maladie longue et cruelle, pour commettre un assassinat en présence de sa souveraine. Le fils avait lui-même joué un des premiers rôles dans cette sanglante tragédie. Il n'était donc pas bien étonnant que la reine, se rappelant cette scène horrible passée devant ses yeux, conservât un instinct de terreur quand elle voyait quelqu'un des principaux acteurs de ce meurtre, ou qu'elle en entendait seulement parler.

Elle rendit pourtant avec grace le salut de lord Ruthven, et présenta sa main à George Douglas, qui, fléchissant un genou devant elle, la baisa respectueusement. C'était le premier hommage que Roland voyait rendre à cette reine captive par un de ses sujets. Elle le reçut en silence; et l'intendant du château, homme d'un aspect sévère et même farouche, avança, par ordre de Douglas, une grande table sur laquelle il plaça tout ce qu'il fallait pour écrire; Roland, obéissant à un signe de sa maîtresse, approcha d'elle un fauteuil; la table formait en quelque sorte une ligne de séparation entre elle et les personnes de sa suite et ceux qui venaient lui faire une visite si importune et si désagréable. L'intendant se retira : dès qu'il eut fermé la porte, la reine rompit le silence :

— Avec votre permission, milords, je m'assiérai. Mes promenades maintenant ne sont pas assez longues pour me fatiguer beaucoup; mais je sens qu'en ce moment le repos m'est plus nécessaire que de coutume.

Elle s'assit; et, appuyant sa tête sur une de ses belles mains, elle jeta tour à tour un regard pénétrant sur chacun des trois nobles seigneurs qui se trouvaient devant elle. Marie Fleming porta son mouchoir à ses yeux, et Catherine Seyton et Roland Græme se jetèrent un regard d'intelligence qui prouvait qu'ils prenaient trop d'intérêt à leur maîtresse, et qu'ils étaient trop profondément émus par sa situation, pour avoir une seule pensée qui se dirigeât sur eux-mêmes.

— Je vous attends, milords, dit la reine après avoir été assise environ une minute sans qu'on eût prononcé une parole;—j'attends le message dont vous ont chargés ceux que vous appelez le conseil secret. Je présume que c'est une pétition pour implorer ma clémence et pour me prier de remonter sur le trône qui m'appartient, sans traiter avec rigueur, comme j'en aurais le droit, ceux qui m'en ont illégalement dépossédée.

— Madame, répondit Ruthven, il nous est pénible d'avoir à dire des vérités dures à une princesse qui a long-temps régné sur nous; mais nous devons accomplir notre mission. Nous ne venons pas demander un pardon; nous sommes au contraire chargés de l'offrir; en un mot, madame, nous avons à vous proposer, de la part du conseil secret, de signer ces actes qui contribueront beaucoup à rétablir la tranquillité dans l'état, à propager la parole de Dieu, et à assurer la paix du reste de votre vie.

— Et, d'après un si beau discours, milord, dois-je

signer de confiance ces pièces qui doivent produire des effets si merveilleux, ou m'est-il permis d'en connaître d'abord le contenu ?

— Sans aucun doute, madame : nous désirons, nous demandons même que vous preniez connaissance de ce que vous êtes requise de signer.

— Requise ! répéta la reine. Mais n'importe, les paroles répondent aux actions. Lisez, milord.

Lord Ruthven se mit alors à lire une pièce rédigée au nom de la reine, à qui l'on faisait dire qu'elle avait été appelée, dès sa plus tendre jeunesse, au gouvernement du royaume et à la couronne d'Écosse ; qu'elle avait donné tous ses soins à l'administration ; mais qu'elle avait éprouvé tant de fatigues et de peines, qu'elle ne se trouvait plus l'esprit assez libre, ni les forces du corps suffisantes pour supporter le poids des affaires de l'état ; que la bonté divine ayant daigné lui accorder un fils, elle désirait, de son vivant, le voir porter une couronne qui lui appartenait par droit de naissance. — C'est pourquoi, lui faisait-on dire, par suite de l'affection que nous lui portons, nous avons résolu de nous démettre et nous démettons en sa faveur, par ces présentes, librement et volontairement, de tous nos droits à la couronne et au gouvernement de l'Écosse, voulant qu'il monte sur-le-champ sur le trône, comme s'il y avait été appelé par notre mort naturelle, et non par l'effet de notre propre volonté. Et, pour que notre présente abdication ait un effet plus complet et plus solennel, et que personne n'en puisse prétendre cause d'ignorance, nous donnons plein pouvoir à nos féaux et fidèles cousins les lords Lindesay de Byres et William Ruthven, de comparaître en notre nom

devant la noblesse, le clergé et les bourgeois d'Écosse, dont ils convoqueront une assemblée à Stirling, et d'y renoncer publiquement et solennellement de notre part à tous nos droits à la couronne et au gouvernement d'Écosse. —

La reine, après avoir entendu cette lecture, s'écria en affectant un air de grande surprise : — Que veut dire ceci, milords ? Dois-je croire ce que je viens d'écouter ? ou dois-je accuser mes oreilles d'infidélité ? Elles ont entendu si longtemps les discours des rebelles, qu'il ne serait pas étonnant qu'elles m'en fissent entendre le langage mal à propos. Dites-moi qu'elles me trompent, milords ; dites-le-moi pour votre honneur et pour celui de la noblesse d'Écosse. Assurez-moi que mes féaux et fidèles cousins les lords Lindesay de Byres et William Ruthven, deux barons aussi renommés par leur bravoure que distingués par leur naissance, ne sont pas venus voir leur souveraine dans sa prison pour l'insulter par une telle proposition ; dites-moi, par égard pour l'honneur et la loyauté, que mes oreilles m'ont trompée.

— Non, madame, répondit gravement Ruthven, vos oreilles ne vous trompent pas en ce moment. Elles vous ont trompée quand elles se sont fermées aux avis des prédicateurs de l'Évangile et à ceux de vos fidèles sujets, pour ne s'ouvrir qu'aux pernicieux conseils des flatteurs, des traîtres et de vos favoris étrangers. Le pays ne peut plus se laisser gouverner par une femme incapable de se gouverner elle-même. Je vous engage donc à céder au dernier avis de vos sujets et de vos conseillers, afin de vous épargner, ainsi qu'à nous, toute discussion sur une affaire si pénible.

— Est-ce là tout ce que mes fidèles sujets requièrent de moi, milords? demanda Marie d'un ton d'ironie amère. Se contentent-ils réellement d'exiger une chose aussi facile que l'acte de céder à un enfant à peine âgé d'un an une couronne m'appartenant par droit de naissance, et d'abandonner le sceptre pour prendre une quenouille? Non, milords, non; c'est trop peu demander. Cet autre papier contient sans doute quelque autre demande plus difficile à accorder, et qui doit mettre à une épreuve plus pénible mon désir de satisfaire les vœux de ma loyale noblesse.

— Cet autre papier, dit Ruthven en le déployant, et avec la même gravité inflexible, cet autre papier est un acte par lequel Votre Grace nomme son plus proche parent et le plus digne de la confiance de tous vos sujets, Jacques, comte de Murray, régent du royaume pendant la minorité du jeune roi. Il en exerce déjà les fonctions par ordre du conseil secret.

La reine ne put retenir une sorte de gémissement, et s'écria en joignant les mains :

— Est-ce bien de son carquois que part cette flèche? est-elle lancée par le bras de mon frère? Hélas! je regardais son retour de France comme le seul, ou du moins comme le plus prompt espoir de ma délivrance; et cependant quand j'eus appris qu'il tenait les rênes du gouvernement, je me doutai qu'il rougirait de les tenir en mon nom.

— Je dois, madame, dit lord Ruthven, vous prier de faire une réponse à la demande du conseil.

— A la demande du conseil! s'écria la reine avec vivacité; dites plutôt à la demande d'une troupe de bandits, impatiens de se partager les fruits de leurs

brigandages. A une telle demande, transmise par la bouche d'un traître dont la tête aurait été depuis longtemps placée sur la porte d'Édimbourg, sans un mouvement de compassion ou plutôt de faiblesse..... Marie Stuart n'a point de réponse à faire.

— Quoique ma présence puisse vous être désagréable, madame, dit Ruthven, je me flatte qu'elle n'ajoutera point à votre obstination. Vous ne devez pas oublier que la mort de votre favori Rizzio coûta à la maison de Ruthven son chef et son maître. Mon père, plus estimable cent fois qu'une légion de pareils sycophantes, mourut en exil, dévoré par le chagrin.

La reine ne répondit rien; elle se couvrit le visage de ses deux mains, appuya ses coudes sur la table, pencha la tête, et pleura si amèrement, qu'on voyait les larmes couler à travers ses doigts délicats, malgré tous ses efforts pour les retenir ou du moins les cacher.

— Milords, dit sir Robert Melville, c'est trop de rigueur; nous sommes venus ici, non pour faire revivre d'anciens sujets de plainte, mais pour trouver le moyen d'en avoir de nouveaux.

— Sir Robert, répondit Ruthven, nous savons parfaitement pourquoi nous avons été envoyés ici, et par conséquent je ne sais trop pourquoi l'on vous a adjoint à nous.

— Sur mon ame, dit lord Lindesay, je ne le sais pas davantage, à moins que le bon chevalier ne soit comme le morceau de sucre que les apothicaires mettent dans une potion salutaire, mais désagréable, pour la faire avaler plus facilement à un enfant gâté; mais je ne vois pas pourquoi il faut tant de cérémonies quand on a le moyen de faire avaler la pilule sans la dorer.

— Il se peut, milords, dit Melville, que vous connaissiez mieux que moi vos instructions secrètes ; mais je sais que j'obéirai aux miennes en tâchant de servir de médiateur entre Sa Majesté et vous.

— Silence, sir Robert Melville, dit la reine en se levant, encore rouge et tremblante d'agitation. Mon mouchoir, Fleming : je rougis de m'être laissé émouvoir à ce point par des traîtres. Dites-moi, milords, ajouta-t-elle en essuyant ses larmes, dites-moi de quel droit des sujets prétendent dicter des lois à leur souveraine légitime, secouer le joug de l'obéissance qu'ils lui ont jurée, et retirer la couronne de la tête sur laquelle la volonté divine l'a placée ?

— Je vous répondrai avec franchise, madame, dit Ruthven. Votre règne, depuis la funeste bataille de Pinkie, quand vous étiez encore au berceau, jusqu'à ce jour où vous êtes devant nous dans la force de l'âge, n'a été qu'une suite tragique de revers, de malheurs, de désastres, de dissensions intestines et de guerres étrangères, dont on chercherait en vain un autre exemple dans notre histoire. Les Français et les Anglais, comme d'un consentement mutuel, ont fait de l'Écosse un champ de bataille pour y vider leurs anciennes querelles. Parmi nous le frère a levé la main contre le frère ; chaque année a été marquée par la révolte, le massacre et l'exil d'une partie de la noblesse, et par l'oppression du peuple. Nous ne pouvons souffrir plus long-temps cet état de choses, et c'est pourquoi nous vous demandons comme à une princesse à qui Dieu a refusé le don d'écouter de sages conseils, sur les projets et les actions de laquelle les bénédictions du ciel ne sont jamais descendues, de céder à d'autres mains le gouvernement

de ce pays, afin de pouvoir sauver les malheureux restes de ce royaume déchiré.

— Milord, répondit Marie, il me semble que vous chargez la tête infortunée de votre victime de la responsabilité des maux que je pourrais attribuer avec bien plus de justice à votre caractère turbulent, sauvage et indomptable; à cette violence frénétique avec laquelle, vous, les magnats d'Écosse, vous êtes toujours prêts à vous déchirer mutuellement; commettant les plus affreuses cruautés pour satisfaire votre ressentiment; tirant la plus odieuse vengeance des offenses les plus légères; bravant les sages lois que firent vos ancêtres pour réprimer de tels désordres; vous révoltant sans cesse contre l'autorité légitime; vous comportant comme s'il n'existait pas de souverain dans le pays, ou, pour mieux dire, comme si chacun de vous était roi dans ses domaines: et maintenant vous rejetez sur moi la cause de tous ces maux; sur moi, dont la vie a été remplie d'amertume, dont le sommeil a été interrompu toutes les nuits, dont le cœur a été brisé par suite de vos excès! N'ai-je pas été obligée moi-même, à la tête de quelques serviteurs fidèles, de traverser des marais et de gravir des montagnes pour maintenir la paix et réprimer l'oppression? N'ai-je pas moi-même pris les armes, monté à cheval, porté des pistolets à ma selle, oublié le caractère de douceur d'une femme et la dignité d'une reine, pour donner à mes soldats l'exemple du courage et de la fermeté?

— Nous vous accordons, madame, dit Lindesay, que les secousses occasionées par votre mauvais gouvernement vous ont quelquefois fait tressaillir au milieu d'une mascarade ou d'une partie de plaisir; qu'elles

peuvent vous avoir donné des distractions pendant la messe, et vous avoir empêchée d'écouter avec assez d'attention les conseils jésuitiques de quelque ambassadeur français; mais le plus long et le plus pénible voyage que Votre Grace ait entrepris, à mon souvenir, c'est celui d'Hawick au château de l'Ermitage; et le fut-il pour le bien de l'état et pour votre propre honneur, c'est une question à laquelle je laisse à votre conscience le soin de répondre.

La reine se tourna vers lui, et lui jeta un de ces regards pleins d'une douceur ineffable que le ciel semblait lui avoir accordés comme pour prouver que les dons les plus propres à gagner l'affection des hommes peuvent quelquefois être prodigués en vain. — Lindesay, lui dit-elle, vous ne me parliez pas d'un ton si sévère, vous ne m'adressiez pas de si cruels sarcasmes, cette belle soirée d'été où vous et moi tirâmes au blanc contre le comte de Mar et Marie de Livingstone, et où nous leur gagnâmes une collation dans le jardin de Saint-André. Le Maître de Lindesay était mon ami alors; il fit serment qu'il combattrait toujours pour moi. En quoi ai-je offensé le lord de Lindesay? c'est ce que j'ignore; mais sans doute les honneurs changent les mœurs.

Tout endurci et grossier qu'il était, Lindesay parut déconcerté par cette apostrophe inattendue; mais il se remit presque aussitôt. — Madame, répondit-il, on n'ignore pas que Votre Grace savait à cette époque faire des fous de tous ceux qui l'approchaient. Je ne prétends pas avoir été plus sage que les autres; mais de meilleurs courtisans, des galans plus maniérés, ont bientôt éclipsé mon hommage grossier, et Votre Grace doit aussi se rap-

peler le temps où mes efforts maladroits pour prendre les manières qui lui plaisaient servirent de risée aux perroquets de cour, aux Maries et aux Françaises.

— Si je vous ai offensé par quelque badinage inconséquent, milord, dit la reine, j'en ai un véritable regret, et je puis dire que jamais je n'en ai eu l'intention. Au surplus vous êtes bien vengé, ajouta-t-elle en soupirant; ma gaieté n'offensera plus personne.

— Nous perdons le temps, madame, s'écria lord Ruthven. Je dois vous prier de me faire connaître votre détermination sur l'affaire importante que je vous ai soumise.

— Quoi! milord! à l'instant même, sans me laisser un moment pour y réfléchir. Le conseil, comme vous le nommez, peut-il exiger une pareille chose?

— Le conseil pense, madame, que depuis le terme fatal qui s'est écoulé entre la nuit du meurtre du roi Henri et le jour de Carberry-Hill, Votre Grace a dû se préparer à la mesure qu'on lui propose, comme étant le moyen le plus facile d'échapper aux difficultés et aux dangers qui vous entourent.

— Grand Dieu! s'écria la reine, est-ce donc à titre de faveur que vous me proposez de faire ce que tout roi chrétien doit regarder comme une tache à son honneur, et cent fois pire que la mort? Vous me retirez ma couronne, mon pouvoir, mes sujets, mes états! Au nom de tous les saints, que m'offrez-vous, que pouvez-vous m'offrir pour équivalent de cette perte?

— Le pardon, répondit Ruthven d'un ton ferme; le temps et les moyens de passer le reste de votre vie dans la pénitence et la retraite, de faire votre paix avec le ciel, et d'ouvrir les yeux à la véritable lumière de l'Évan-

gile, que vous avez rejetée et dont vous avez persécuté les partisans.

La reine pâlit à la menace qu'un tel discours, et surtout le ton dur et inflexible de celui qui le prononçait, semblait lui adresser assez clairement. — Et si je ne me rends pas à une demande faite en termes si absolus, milord, qu'en résultera-t-il?

Elle prononça ces paroles d'un ton où l'on pouvait distinguer le caractère timide et craintif d'une femme luttant avec le sentiment de la dignité offensée d'une reine. Il s'ensuivit quelques instans de silence. Il semblait que personne ne se souciait de faire une réponse positive à cette question. Enfin Ruthven prit la parole. — Cette question est inutile, dit-il. Votre Grace connaît assez les lois et l'histoire de ce pays pour savoir que le meurtre et l'adultère sont des crimes pour lesquels des reines mêmes ont été punies de mort.

— Et sur quoi, milord, fondez-vous une accusation si horrible contre celle qui est devant vous? Les calomnies odieuses et infames qu'on a pris soin de répandre pour empoisonner l'esprit public, et dont l'effet a été de me rendre votre prisonnière, ne sont certainement point des preuves de crime.

— Nous n'avons pas besoin d'autre preuve que le mariage honteux de la veuve de l'assassiné avec le chef des assassins. Ceux qui unirent leurs mains dans le mois de mai avaient uni leurs cœurs auparavant, et étaient d'accord pour le forfait, qui ne précéda ce mariage que de quelques semaines.

— Milord! milord! s'écria la reine avec force, souvenez-vous que d'autres consentemens que le mien consacrèrent cette union fatale, cet acte le plus malheureux

du plus malheureux des règnes! Les fausses démarches des souverains sont souvent faites à l'instigation de mauvais conseillers; mais ces conseillers sont pires que les démons qui nous tentent pour nous perdre, quand ils sont les premiers à reprocher à un prince d'avoir suivi les avis qu'ils lui ont donnés eux-mêmes. N'avez-vous jamais entendu parler, milord, d'un écrit signé par les nobles, recommandant à l'infortunée Marie cette union formée sous les plus funestes auspices? Si l'on examinait cette pièce avec soin, je crois qu'on y trouverait les noms de Morton, de Lindesay, de Ruthven même, parmi ceux des hommes trompés ou trompeurs qui me poussèrent à cette démarche fatale. Ah! brave et loyal lord Herries, toi qui ne connus jamais ni honte ni déshonneur, ce fut en vain que tu fléchis le genou devant moi pour m'avertir des dangers auxquels je m'exposais; et cependant tu fus le premier à prendre les armes pour me défendre quand je me trouvai en péril faute d'avoir suivi tes conseils! Fidèle chevalier, véritable noble, quelle différence entre toi et ces conseillers perfides qui menacent aujourd'hui mes jours, parce que je suis tombée dans le piège qu'ils m'avaient préparé!

— Madame, dit Ruthven, nous savons que vous êtes orateur, et c'est peut-être pour cette raison que le conseil a député vers vous deux hommes qui ne connaissent que les armes, qui n'entendent rien au langage des écoles, et qui sont étrangers aux intrigues des cours. Nous ne voulons que savoir si, votre vie et votre honneur étant assurés, vous consentez à vous démettre de la couronne d'Écosse.

— Et quelle garantie aurai-je que vous exécuterez votre traité avec moi, si je vends mon droit à la couronne

pour la liberté de pleurer en secret dans la retraite?

— Notre honneur et notre parole, madame.

— Cette garantie me semble un peu légère, milord; ne pourriez-vous y ajouter quelque bagatelle pour faire pencher la balance?

— Partons, Ruthven! partons, dit Lindesay; elle n'a jamais écouté que les conseils d'esclaves et de flatteurs. Abandonnons-la à son opiniâtreté; qu'elle en subisse les conséquences!

— Arrêtez, milords, dit sir Robert Melville, ou plutôt permettez-moi d'avoir quelques minutes d'entretien particulier avec Sa Grace. Si ma présence peut être utile ici, c'est en qualité de médiateur. Je vous supplie de ne pas rompre la conférence et de ne pas quitter le château avant que je vous aie informés de la résolution définitive que Sa Grace aura prise.

— Nous attendrons une demi-heure, dit Lindesay; mais, en méprisant notre honneur et notre parole, elle nous a fait une insulte impardonnable. Qu'elle prenne garde à la détermination qu'elle va adopter! Si la demi-heure se passe sans qu'elle se décide à céder aux vœux de la nation, ses jours sont comptés.

Les deux nobles quittèrent l'appartement sans grande cérémonie; ils traversèrent l'antichambre, et descendirent l'escalier tournant, la grande épée de Lindesay se faisant entendre en frappant contre chaque marche. George Douglas les suivit, après avoir fait à Melville un signe qui annonçait la surprise et la compassion.

Dès qu'ils furent partis, la reine, s'abandonnant de nouveau à la crainte, à la douleur et à l'agitation, se jeta sur son fauteuil, se tordit les bras, et sembla se livrer au désespoir. Ses deux femmes, versant elles-

mêmes un torrent de larmes, la suppliaient de se calmer; et sir Robert Melville, à genoux à ses pieds, lui adressait la même prière. Après avoir cédé à l'excès de son affliction, elle dit enfin à Melville : — Ne vous agenouillez pas devant moi, Melville, ne me rendez pas un hommage dérisoire, quand votre cœur s'est éloigné de moi. Pourquoi restez-vous avec une reine déposée, condamnée, avec une femme qui n'a peut-être plus que quelques heures à vivre? Vous avez reçu de moi les mêmes faveurs que les autres; pourquoi me montrez-vous plus long-temps qu'eux le vain extérieur de la reconnaissance et du respect?

— Madame, dit sir Robert, je prends le ciel à témoin que mon cœur vous est aussi fidèle, aussi dévoué, que lorsque vous jouissiez de toute votre puissance.

— Fidèle! dévoué! s'écria la reine avec un accent de reproche; fi, Melville! Que signifient cette fidélité, ce dévouement, qui s'associent à mes cruels ennemis? D'ailleurs votre bras n'a jamais fait une connaissance assez intime avec votre épée pour que je puisse compter sur vous au besoin. Oh! Seyton, où est votre noble père? où est le sage, le fidèle, le vaillant lord Seyton?

Roland ne put résister plus long-temps au désir qu'il éprouvait d'offrir ses services à une princesse aussi infortunée qu'elle était belle. — Madame, s'écria-t-il, si une épée peut faire quelque chose pour appuyer la sagesse de ce grave conseiller, ou pour défendre vos droits légitimes, en voici une dont vous pouvez disposer, et voici une main prête à s'en servir. Et en même temps il porta la main sur la poignée de l'épée qui lui avait été remise dans l'auberge de Saint-Michel.

— Que vois-je! s'écria Catherine en ce moment; mes yeux me trompent-ils? N'est-ce pas l'épée de mon père? Et, courant à Roland, elle souleva le pan de son habit, et lui demanda vivement comment il se faisait qu'il eût cette arme.

Roland lui répondit avec surprise : — Il me semble que ce moment ne permet pas la plaisanterie. Miss Seyton doit savoir mieux que personne où et comment cette épée m'a été remise.

— Je ne vous comprends pas, répondit Catherine; mais tirez cette épée du fourreau à l'instant.

— Si Sa Majesté me l'ordonne, répondit le page en jetant les yeux sur Marie Stuart.

— A quoi pensez-vous, Seyton? dit la reine : voudriez-vous engager ce pauvre jeune homme dans une querelle inutile avec les deux guerriers les plus renommés de toute l'Écosse?

— Je ne crains personne, s'écria Roland, en défendant la cause de Votre Majesté. En même temps il tira son épée du fourreau, et un parchemin qui en enveloppait la lame tomba sur le plancher.

Catherine le ramassa sur-le-champ.

— C'est une lettre de mon père, s'écria-t-elle, et elle est destinée à Votre Majesté. Je savais qu'elle devait lui être envoyée de cette manière; mais j'attendais un autre messager.

— Sur ma foi, pensa Roland, si vous ignoriez que j'étais porteur d'une missive secrète, je l'ignorais encore davantage.

Cependant la reine lisait la dépêche, et elle resta quelques momens plongée dans de profondes réflexions. — Sir Robert, dit-elle enfin, cette lettre me conseille

de céder à la nécessité, et de signer les actes que ces hommes audacieux me présentent, en femme qui se soumet par suite de la crainte qu'inspirent naturellement des rebelles et des meurtriers. Vous êtes un homme prudent, Melville; Seyton est aussi judicieux que brave; ni vous ni lui ne voudriez me donner un mauvais conseil dans cette affaire importante.

— Madame, dit Melville, si je n'ai pas la force des lords Herries et Seyton, je ne le cède à aucun d'eux en zèle pour le service de Votre Majesté. Je n'ai point appris comme eux à manier les armes; mais ni l'un ni l'autre n'est plus disposé à mourir pour votre service.

— Je le vois, mon ancien et fidèle conseiller, dit la reine; et soyez bien sûr, Melville, que mon injustice à votre égard n'a duré qu'un instant. Lisez ce que lord Seyton nous écrit, et donnez-nous votre avis.

Il jeta les yeux sur la lettre, et s'écria aussitôt: — O ma chère et noble maîtresse, la trahison seule pourrait vous donner un autre conseil que celui de lord Seyton. Herries, Huntly, l'ambassadeur d'Angleterre Throgmorton, tous vos amis, en un mot, pensent comme lui, que tout ce que vous signerez tant que vous serez détenue dans ces murs ne peut avoir ni force ni effet, parce que vous n'y pouvez agir que comme forcée et contrainte et par vos souffrances actuelles et par la crainte des suites de votre refus. Signez donc sans hésiter les pièces qu'on vous présente, et soyez bien assurée qu'en le faisant vous ne vous obligez à rien, puisque votre signature n'aura pas ce qui peut seul la rendre valide, une volonté libre.

— C'est ce que m'écrit lord Seyton; et cependant il me semble qu'en paraissant céder ainsi les droits que sa

naissance lui a transmis, la femme issue d'une si longue race de souverains ne montrerait pas un courage digne de ses aïeux, et que cette faiblesse serait une tache dans l'histoire de Marie Stuart. D'ailleurs, sir Robert, ces traîtres, malgré leur ton d'insolence et leurs menaces, n'oseraient pas porter la main sur leur reine.

— Ils ont déjà osé tant de choses, madame; ils se sont exposés à tant de périls par tout ce qu'ils ont fait, qu'il est impossible de dire où ils pourront s'arrêter.

— Sûrement, dit la reine, dont les craintes se réveillèrent, des nobles écossais ne voudraient pas se déshonorer en assassinant leur reine, une femme sans défense!

— Hélas! madame, nos yeux ont été témoins de spectacles bien horribles: nous avons vu de nos jours les crimes les plus atroces; et ne s'est-il pas toujours trouvé des nobles écossais pour jouer un rôle dans ces scènes sanglantes? Lindesay, indépendamment de son caractère dur et grossier, est proche parent d'Henry Darnley, et Ruthven a formé des plans aussi profonds qu'ils sont dangereux. Enfin le conseil, outre les dépositions verbales contre vous, prétend avoir des preuves par écrit; il parle d'une cassette, de lettres, de...

— Ah! Melville! s'écria la reine, si j'étais aussi sûre de la justice et de l'impartialité de mes juges que je le suis de mon innocence... Et cependant...

— Songez, madame, dit Melville, qu'en certaines circonstances l'innocence même doit consentir à s'exposer momentanément au blâme. D'ailleurs vous vous trouvez ici...

Il s'arrêta, et jeta un regard timide autour de lui.

— Parlez, Melville, parlez: de tous ceux qui ont été

employés au service de ma personne, jamais aucun ne m'a voulu du mal; et tous, jusqu'à ce pauvre page que j'ai vu aujourd'hui pour la première fois de ma vie, peuvent entendre ce que vous avez à me dire, sans que je craigne aucune indiscrétion.

— Puisqu'il était porteur du message de lord Seyton, et que je ne puis révoquer en doute la prudence et la fidélité de ces nobles dames, je me hasarderai à vous dire, madame, qu'un jugement public n'est pas le seul moyen qu'on puisse prendre pour disposer des jours d'un souverain déposé. Machiavel a dit qu'il n'y avait qu'un pas de la prison d'un monarque à son tombeau.

— Ah! si la mort était prompte et facile, dit l'infortunée princesse, si elle était dépouillée de ses douloureuses angoisses, si elle ne consistait qu'en un heureux changement pour l'ame, il n'est pas une femme en Écosse qui fît ce pas aussi volontiers que moi. Mais, hélas! Melville, quand nous songeons à la mort, mille fautes que nous avons méprisées comme des vers de terre s'élèvent contre nous comme des serpens menaçans. C'est injustement qu'on m'accuse d'avoir coopéré à la mort de Darnley; et cependant, sainte Vierge! je n'ai que trop donné lieu au soupçon!... j'ai épousé Bothwell.

— Ce n'est pas ce qui doit vous occuper en ce moment, madame; songez plutôt aux moyens de vous sauver, ainsi que votre fils. Cédez à leurs demandes, quelque déraisonnables qu'elles soient, et espérez que vous verrez bientôt un temps plus heureux.

— Madame, dit Roland, si tel est votre bon plaisir, je me rendrai successivement dans les cours d'Angleterre, de France et d'Espagne; j'y déclarerai que la

crainte et la violence seules ont fait signer ces indignes actes; je combattrai quiconque osera soutenir le contraire. Si l'on refuse de me laisser partir de ce château, je traverserai le lac à la nage.

La reine se tourna vers lui, et, avec un de ces sourires qui, tant que dure le roman du printemps de la vie, indemnisent de tous les maux et font braver tous les périls, elle lui présenta sa main sans prononcer un seul mot. Roland fléchit un genou, et la baisa respectueusement. Melville reprit la parole en ces termes :

— Le temps presse, madame; il ne faut pas laisser partir ces barques que je vois apprêter. Vous avez assez de témoins de la violence qui vous est faite; vos deux dames, ce brave jeune homme, moi-même, si mon témoignage se trouvait indispensable à votre cause; car je ne voudrais pas être impliqué sans nécessité dans cette affaire. Mais, sans parler de moi, vous avez assez de témoins pour prouver que vous avez cédé à la demande du conseil comme contrainte et forcée, et non par le libre exercice de votre volonté. Déjà les bateliers ont pris leurs rames. Permettez à votre ancien serviteur de rappeler ici...

— Melville, dit la reine en l'interrompant, vous êtes un ancien courtisan, et vous connaissez l'histoire. Pouvez-vous me citer un roi qui ait rappelé en sa présence des sujets rebelles, des sujets qui lui avaient fait une proposition semblable à celle qu'ont osé me faire ces envoyés du conseil, sans même les avoir réduits à la soumission et en avoir reçu des excuses? Non! quand il devrait m'en coûter la vie et la couronne, jamais je ne les rappellerai devant moi.

— Hélas! madame, cette vaine formalité serait une

barrière insurmontable! Si je vous ai bien comprise, vous ne refuserez pas d'écouter et de suivre les conseils de la prudence..... Mais vous n'avez pas besoin de les rappeler; je les entends monter l'escalier : ils viennent savoir quelle est votre dernière résolution. Ah! madame, suivez l'avis du noble Seyton; et vous pourrez encore commander un jour à ceux qui triomphent aujourd'hui de votre malheur. Silence! ils entrent dans l'antichambre.

Il finissait à peine de parler que George Douglas ouvrit la porte du salon, et y introduisit les deux nobles écossais.

— Nous venons, madame, dit Ruthven, vous demander une réponse aux propositions du conseil.

— Une réponse qui doit décider de votre sort, ajouta Lindesay; car faites bien attention qu'un refus accélérerait votre destinée, et vous priverait du dernier moyen qui vous reste pour faire votre paix avec Dieu, et prolonger votre séjour en ce monde.

— Milords, répondit Marie avec autant de grace que de dignité, il faut se soumettre aux maux qu'on ne peut éviter. Si j'étais sur l'autre bord du lac avec dix fidèles chevaliers, autant j'aimerais à signer la sentence de ma condamnation éternelle que la renonciation à ma couronne. Mais ici, dans le château de Lochleven, entourée d'eau de toutes parts, et vous ayant, vous, milords, devant les yeux, je n'ai pas la liberté du choix. Je signerai donc les actes que vous m'avez apportés. Donnez-moi la plume, Melville, et soyez témoin de ce que je fais, et de la cause qui me le fait faire.

— J'espère, dit lord Ruthven, que Votre Grace ne supposera pas que nous l'ayons forcée, par des motifs

de crainte, à faire ce qui doit être un acte libre et volontaire de sa part?

La reine avait pris la plume, elle avait placé les deux actes devant elle, et elle se penchait pour y apposer sa signature, quand Ruthven lui adressa ces paroles. Se relevant tout à coup, elle jeta la plume, et levant les yeux sur lui : — Si l'on s'attend, dit-elle, que je déclare que je renonce à mes droits au trône de mon propre mouvement, et autrement que comme m'y trouvant forcée par la crainte des plus grands malheurs, dont je suis menacée pour moi et pour mes sujets, je ne consacrerai point ce mensonge par ma signature : je ne le ferais point pour acquérir les couronnes d'Angleterre, de France et d'Écosse, qui m'appartenaient toutes trois de droit ou de fait.

— Prenez garde, madame, s'écria lord Lindesay; et, saisissant avec sa main, couverte d'un gantelet de fer, le bras de la reine, il le pressa, dans sa colère, plus fortement peut-être qu'il n'en avait intention; prenez garde de lutter contre ceux qui sont les plus forts et les maîtres de votre destinée.

Il continuait à lui serrer le bras en fixant sur elle un regard dur et menaçant. Melville et même Ruthven se récrièrent contre cet acte de violence, tandis que Douglas, qui était resté près de la porte, passif en apparence, accourut, comme pour s'y opposer. Le grossier baron, lâchant alors le bras de la reine, cacha sous un farouche et dédaigneux sourire la confusion qu'il ressentait malgré lui après l'emportement auquel il s'était livré.

La reine, relevant alors la manche de sa robe, fit voir les marques violettes que les doigts de fer de Lindesay

avaient imprimées sur son bras. — Milord, lui dit-elle, comme noble et comme chevalier, vous auriez pu vous dispenser de donner à ce faible bras une preuve si sévère que la force est de votre côté, et que vous avez résolu d'y avoir recours. Mais je vous en remercie ; c'est la preuve la plus certaine des motifs qui m'obligent à signer ces actes. Levant alors le bras pour que chacun pût le voir : Je prends à témoin tous ceux qui se trouvent dans cette chambre que j'appose ici ma signature en conséquence du signe manuel de lord Lindesay, que vous voyez gravé sur mon bras.

Lindesay voulait parler ; Ruthven l'en empêcha. — Paix, milord, lui dit-il ; laissez lady Marie signer ces actes si bon lui semble : si elle s'y refuse, notre mission est accomplie; si elle y appose sa signature, et qu'on discute la manière dont elle a été obtenue, il sera temps alors d'y répondre.

Lindesay garda le silence, murmurant seulement à demi-voix, d'un ton bourru : — Je ne voulais pas lui faire mal ; il faut que la chair d'une femme soit aussi délicate que la neige qui vient de tomber.

Cependant la reine signait les deux actes avec un air d'indifférence, comme s'il se fût agi d'une affaire de peu d'importance, ou d'une simple formalité. Quand elle eut fini cette tâche, plus pénible pour elle qu'elle ne le paraissait, elle se leva, et, faisant une révérence aux trois députés du conseil, elle allait rentrer dans sa chambre à coucher : Ruthven et Melville la saluèrent, ce dernier avec un air d'embarras, car il aurait voulu lui témoigner son dévouement et la compassion qu'elle lui inspirait; mais il craignait que ses collègues ne s'aperçussent qu'il prenait encore trop d'intérêt à son an-

cienne maîtresse. Lindesay au contraire resta immobile, même en voyant Ruthven et Melville se disposer à se retirer. Enfin, comme s'il eût été poussé par un mouvement soudain et irrésistible, il fit à grands pas le tour de la table qui le séparait de la reine, fléchit un genou devant elle, lui saisit la main, la baisa, la laissa retomber, et se relevant, — Madame, lui dit-il, vous êtes une noble créature, quoique vous ayez abusé des dons les plus précieux du ciel. Je rends à votre force d'esprit un hommage que je n'aurais pas rendu au pouvoir dont vous avez été trop long-temps revêtue. Je me prosterne devant Marie Stuart, mais non devant la reine.

— La reine et Marie Stuart, Lindesay, lui répondit-elle, ont également pitié de vous, et vous pardonnent également. En combattant pour votre roi, vous avez été un guerrier estimable; aujourd'hui, ligué avec les rebelles, vous êtes ce qu'est une bonne lame entre les mains d'un brigand. Adieu, lord Ruthven, traître plus doucereux, mais plus à craindre. Adieu, Melville; puissiez-vous avoir des maîtres plus habiles en politique que Marie Stuart, et qui aient le moyen de mieux la récompenser. Adieu, George Douglas; faites savoir à votre respectable aïeule que nous désirons être seule le reste de cette journée : Dieu sait si nous avons matière à réflexion!

Les nobles écossais se retirèrent; mais à peine étaient-ils dans l'antichambre, que Ruthven reprocha à Lindesay la faiblesse qu'il venait de montrer.

— Point de reproches, Ruthven, répondit Lindesay d'un ton brusque, point de reproches; je ne suis pas d'humeur à les souffrir. On m'a fait faire aujourd'hui le métier de bourreau; mais il est permis au bourreau

même de demander pardon à la victime qui va périr par ses mains. Si j'avais, pour être ami de cette dame, d'aussi bonnes raisons que j'en ai pour être son ennemi, vous verriez si j'épargnerais mon sang et ma vie pour la défendre.

— Vous êtes un fier champion, dit Ruthven : vous, vous embrasseriez la querelle d'une femme! un œil en pleurs et un regard suppliant feraient quelque impression sur vous! il y a bien des années que vous ne pensez plus à de pareilles bagatelles.

— Taisez-vous, Ruthven, répondit Lindesay : vous ressemblez à une cuirasse d'acier bien polie; elle est plus brillante, mais elle n'en est pas moins dure; elle l'est trois fois plus qu'une armure de Glascow en fer battu. C'est assez; nous nous connaissons tous deux.

Cette conversation les conduisit au bas de l'escalier. Presque au même instant on les entendit appeler les bateliers; et la reine, ayant fait signe à Roland de se retirer dans l'antichambre, rentra dans sa chambre à coucher avec ses deux dames.

CHAPITRE XXIII.

« Qu'on me serve sur l'herbe un dîner sans façon :
» Du pain pour tout régal, et de l'eau pour boisson ;
» Je dînerai fort bien sans nappe et sans serviette,
» Si je vois les oiseaux, ramassant quelque miette,
» Voltiger librement de buisson en buisson.
» Fi de ces grands festins qu'on vous sert en prison! »

Le Bûcheron, comédie.

ROLAND se plaça près de l'unique fenêtre qui éclairait l'antichambre, afin de voir partir les trois nobles écossais. Il vit les hommes de leur suite monter à cheval et se ranger sous leurs bannières respectives; les rayons du soleil couchant se réfléchissaient sur leurs casques et leurs cuirasses d'acier. Bientôt parurent dans l'espace étroit qui sépare le lac du château les lords Ruthven et Lindesay, et sir Robert Melville, se rendant vers les barques, accompagnés de lady Lochleven et de son petit-fils. Ils se firent leurs adieux avec tout le cérémonial d'usage; les barques s'éloignèrent rapidement de

l'île aux yeux du page, qui n'avait rien de mieux à faire que de suivre leurs mouvemens. Telle semblait être aussi l'occupation de lady Lochleven et de George Douglas, qui, en retournant à pas lents du bord du lac au château, jetaient souvent un coup d'œil en arrière, et qui, s'étant arrêtés sous la fenêtre de Roland pour les voir arriver à l'autre rive, eurent la conversation suivante, que le page entendit distinctement.

— Son orgueil a donc plié, disait lady Lochleven, au point de renoncer à son royaume pour sauver sa vie!

— Sauver sa vie! répéta Douglas : je ne sais qui oserait y attenter dans le château de mon père. Si j'avais seulement soupçonné Lindesay d'un tel dessein quand il insista pour amener ici ses hommes d'armes, ni lui ni eux n'auraient passé sous la porte du château de Lochleven.

— Je ne parle pas d'assassinat, mon fils, mais d'un jugement, d'une condamnation, d'une exécution : voilà ce dont elle a été menacée, et elle a cédé à cette menace. Si le vil sang des Guise ne dominait pas dans ses veines plus que celui de la maison royale d'Écosse, elle aurait eu le courage de les braver; mais cette conduite est toute naturelle : la bassesse accompagne toujours la dépravation. Ainsi donc je suis dispensée de paraître ce soir en sa gracieuse présence : Dieu en soit loué! Vous, mon fils, allez servir son repas du soir à cette reine sans royaume, et remplissez vos fonctions ordinaires.

— C'est un pesant fardeau, ma mère; ce n'est jamais avec plaisir que je me trouve en sa présence.

— Vous avez raison, mon fils, et je me fie à votre prudence parce que je la connais. Marie est comme une de ces îles du grand Océan, environnées d'écueils et

de récifs : la verdure en est belle et plaît aux yeux, elle invite le navigateur; mais le naufrage est le châtiment de ceux qui ont l'imprudence d'en approcher. Cependant je ne crains rien pour vous, mon fils ; et, par égard pour notre honneur, nous ne devons pas souffrir qu'elle prenne un seul repas sans que quelqu'un de nous y assiste. Elle peut mourir par le jugement du ciel ; le malin esprit peut avoir pouvoir sur elle dans son désespoir, et l'honneur de notre maison exige que nous puissions prouver que, sous notre toit et à notre table, la trahison n'a pas avancé la fin de ses jours.

Ici l'attention de Roland fut distraite par un coup qu'il reçut sur l'épaule, et qui lui rappela l'aventure de Woodcock de la soirée précédente. Il se tourna, s'attendant presque à voir le page de l'hôtel de Saint-Michel. Il reconnut à la vérité Catherine Seyton ; mais elle avait le même costume sous lequel il venait de la voir, bien différent de celui qu'elle portait au couvent de Sainte-Catherine, et convenable à la fille d'un des premiers barons du royaume, à la suite d'une princesse.

— Il me paraît, beau page, lui dit-elle, que savoir écouter aux portes est une qualité qui vous est commune avec vos confrères.

— Ma jolie sœur, répondit Roland sur le même ton, si quelques-uns de mes camarades connaissent tous les autres secrets du métier comme ils savent jurer, payer d'effronterie, et jouer de la houssine, ils n'ont besoin de consulter aucun page de la chrétienté pour se faire initier dans les mystères de notre profession.

— A moins que ce beau discours ne signifie que vous avez vous-même été soumis à la discipline de la hous-

sine depuis notre dernière entrevue, ce qui ne me paraît pas sans probabilité, je vous avoue que je ne sais pas ce que vous voulez dire. Mais ce n'est pas le moment de vous en demander l'explication, car on apporte le dîner. Ainsi, seigneur page, faites votre devoir.

A ces mots elle se retira, et quatre domestiques chargés de différens mets entrèrent, précédés du vieil intendant que Roland avait déjà vu, et suivis de George Douglas, qui, en l'absence de son père, remplissait, comme nous l'avons dit, les fonctions de sénéchal du château. Il entra, les bras croisés sur la poitrine, et les yeux baissés. Roland aida à préparer une table dans le salon. Les domestiques y placèrent le repas avec symétrie; et quand la table fut complètement servie, l'intendant et Douglas s'inclinèrent respectueusement, comme si leur illustre captive y eût déjà été assise. La porte de la chambre à coucher s'ouvrit en ce moment; Douglas leva les yeux avec vivacité, et jeta un regard de côté; mais il les baissa sur-le-champ quand il vit lady Marie Fleming entrer seule.

— Sa Grace ne prendra rien ce soir, dit-elle en entrant.

— Permettez-moi d'espérer qu'elle changera de résolution, dit Douglas : en attendant, madame, voyez-moi m'acquitter de mon devoir.

Un domestique lui présenta du pain et du sel sur une assiette d'argent, et le vieil intendant lui servit tour à tour un morceau de chacun des plats qu'on avait apportés, comme c'était alors la coutume à la table des princes, où l'on soupçonnait que ce qui était destiné à prolonger la vie servait souvent à en abréger le cours.

— La reine ne paraîtra donc pas ce soir? dit Douglas.

— Elle l'a ainsi décidé, répondit lady Fleming.

— Notre présence est donc inutile, reprit le sénéchal, et nous allons vous laisser prendre votre repas.

Il se retira à pas lents, comme il était arrivé, et avec le même air de mélancolie. A peine était-il sorti, ainsi que tous les domestiques du château, que Catherine Seyton vint joindre sa compagne; toutes deux se mirent à table, et Roland se prépara à les servir avec empressement. Catherine dit un mot à l'oreille de lady Fleming, qui lui demanda à demi-voix, en jetant les yeux sur le page : — Est-il de bonne naissance, et bien élevé?

La réponse qu'elle reçut fut sans doute satisfaisante, car, levant les yeux sur Roland, elle lui dit : — Asseyez-vous, jeune homme, et partagez le repas de vos sœurs de captivité.

— Souffrez que je m'acquitte de mon devoir en les servant, répondit Roland, jaloux de prouver qu'il connaissait le respect que les règles de la chevalerie prescrivaient en faveur du beau sexe, et surtout pour les dames et demoiselles de haute naissance.

— Vous vous apercevrez, beau page, dit Catherine, qu'on ne vous laissera pas pour votre dîner plus de temps qu'il ne vous en faudra. Je vous conseille donc de le mettre à profit sans cérémonie, ou vous pourrez vous en repentir.

— Vous parlez trop librement, miss Seyton, dit lady Fleming : la modestie de ce jeune homme doit vous apprendre comment on doit agir avec les personnes qu'on voit pour la première fois.

Catherine ne répondit rien, et baissa les yeux; mais ce ne fut qu'après avoir jeté un regard malin sur le page,

à qui sa grave compagne adressa alors la parole d'un ton de protection.

— Excusez sa légèreté, jeune homme; elle connaît peu le monde; elle ne l'a guère vu qu'à travers les grilles d'un couvent. Cependant prenez place à table; votre voyage doit vous avoir donné de l'appétit.

Roland Græme obéit sans se faire presser davantage; il n'avait encore pris aucune nourriture depuis la veille, car Lindesay et ses hommes d'armes semblaient ne pas connaître les besoins de l'humanité. Cependant sa galanterie naturelle l'emporta sur son appétit, et pendant tout le repas il n'oublia aucun de ces petits services que deux dames avaient droit d'attendre d'un jeune homme bien élevé. Il découpa avec adresse, et s'empressa de leur offrir les morceaux les plus délicats. Avant qu'elles eussent le temps de former un désir, il se levait de table pour le satisfaire, leur versant du vin, y ajoutant de l'eau, en un mot faisant les honneurs de la table avec zèle et gaieté, avec promptitude et respect.

Quand il vit qu'elles ne mangeaient plus, il versa de l'eau dans un bassin d'argent, et, mettant une serviette sur son bras, il se présenta devant lady Fleming avec le même cérémonial et la même gravité que si elle eût été la reine d'Écosse. Il en fit autant pour Catherine Seyton; mais celle-ci, qui voulait déconcerter son sang-froid, vint à bout, en se lavant les mains, de lui jeter quelques gouttes d'eau au visage, comme par accident. Elle échoua pourtant dans le projet que sa malice lui avait inspiré; car Roland, se piquant de savoir garder le décorum convenable, ne se permit pas même de sourire, et sembla ne s'en être pas aperçu : tout ce qu'elle gagna à son espiéglerie fut une sévère mercuriale de sa

compagne, qui lui reprocha son étourderie ou sa maladresse. Catherine ne répondit rien, et s'assit de l'air boudeur d'un enfant gâté qui cherche l'occasion de se venger sur un autre d'une réprimande méritée qu'il vient de recevoir.

Cependant lady Marie Fleming était charmée de la conduite attentive et respectueuse du page, et, jetant sur lui un regard favorable, elle dit à Catherine : — Vous aviez raison de dire que notre compagnon de captivité était bien né et bien élevé. Je ne voudrais pas lui inspirer de la vanité par mes éloges, mais ses services nous dispenseront de recevoir ceux que George Douglas ne daigne nous rendre que lorsque la reine est présente.

— Eh! eh! je ne sais trop, répondit Catherine. George Douglas est un des plus beaux jeunes gens de l'Écosse, et c'est un plaisir de le voir, même dans ce vilain château, qui semble avoir répandu sur lui cet air sombre et soucieux qu'il inspire à tout ce qui l'habite. Quand il était à Holyrood, qui aurait dit que le vif et spirituel George Douglas aurait voulu venir jouer le rôle de geôlier à Lochleven, sans autre amusement que d'y tenir sous les verrous deux ou trois malheureuses femmes? Singulier emploi pour un chevalier du *cœur sanglant* (1). Que ne laisse-t-il à son père ou à quelqu'un de ses frères le soin de s'en acquitter?

— Il peut se faire, dit lady Fleming, que, de même que nous, il n'ait pas la liberté du choix. Mais il paraît, Catherine, que vous avez bien employé le peu de temps

(1) Le cœur d'un Douglas figurait dans les armoiries de la famille. Voyez les notes de *Marmion*. — Éd.

que vous avez passé à la cour, pour vous rappeler si bien ce qu'était alors George Douglas.

— Je me suis servie de mes yeux. Je suppose que c'est l'usage que j'en devais faire, et ils ne manquaient pas d'ouvrage. Au couvent c'étaient des serviteurs désœuvrés, et maintenant ils n'ont d'autres fonctions que de se fixer sur cet éternel métier à tapisser.

— Voilà déjà comme vous parlez, et vous n'avez encore passé que quelques heures avec nous! Où est donc cette jeune fille qui ne demandait qu'à vivre et mourir dans un cachot, pourvu qu'il lui fût permis de rester près de sa reine affligée?

— Si vous me grondez sérieusement, je cesse de plaisanter. Je ne céderais pas en attachement pour ma pauvre marraine à la dame qui a sur les lèvres les plus graves sentences, et dont le cou est le plus encapuchonné sous les plis d'une collerette à double rang bien empesée. Vous devez le savoir, lady Fleming, et vous me faites rougir en supposant le contraire.

—Elle enverra un cartel à sa compagne, pensa Roland Græme, ou peut-être va-t-elle lui jeter son gant à la figure; et si lady Fleming a le courage de le ramasser, nous aurons ici un combat en champ clos.

Mais la réponse de lady Fleming ne fut pas de nature à attirer un défi.

— Vous êtes une excellente fille, ma chère Catherine, dit-elle en souriant, et aussi fidèle que bonne; mais que le ciel prenne pitié de celui que vous êtes destinée à rendre heureux par votre gaieté et à tourmenter par votre malice. Vous êtes en état de troubler la raison d'une vingtaine de maris.

— Oh! dit Catherine, se livrant de nouveau à sa

gaieté ordinaire, il faudra que celui qui me fournira cette occasion soit d'avance à demi fou. Mais je suis charmée que vous ne soyez pas fâchée contre moi sérieusement. Se jetant alors dans les bras de son amie, et l'embrassant tendrement sur les deux joues : — Vous savez, ma chère Fleming, continua-t-elle, que j'ai à lutter contre la fierté de mon père et l'esprit indépendant de ma mère. Dieu merci, ils m'ont légué ces deux qualités, n'ayant guère autre chose à me donner, de la manière dont vont les affaires ; de sorte que je suis volontaire et un peu capricieuse. Mais que je reste seulement huit jours dans ce château, lady Fleming, et vous me verrez aussi humble et aussi grave que vous pouvez le désirer.

Malgré son attachement à l'étiquette, lady Fleming fut émue de cet épanchement amical. Elle embrassa à son tour sa jeune compagne avec tendresse ; et, répondant seulement à la dernière phrase qu'elle venait de prononcer : — A Dieu ne plaise, ma chère Catherine, lui dit-elle, que vous perdiez quelque chose de cette vivacité, de cette gaieté légère qui vous sied si bien ! contenez-la seulement dans de justes bornes, et elle fera notre bonheur à tous. Mais chut, j'entends le sifflet d'argent de Sa Grace. A ces mots elle s'arracha des bras de Catherine, fit quelques pas vers la porte de la chambre à coucher de la reine, et l'on entendit le son ménagé d'un sifflet d'argent, instrument qui ne sert plus aujourd'hui qu'aux contre-maîtres dans la marine, mais qui, avant l'invention des sonnettes, était le moyen ordinaire qu'employaient les dames, même celles du plus haut rang, pour appeler leurs domestiques. Avant d'y entrer elle se tourna pourtant vers les deux jeunes

gens qu'elle laissait dans le salon, et leur dit à voix basse, mais d'un ton fort sérieux : — Je me flatte qu'il est impossible qu'aucun de nous, en quelque circonstance que ce puisse être, oublie que nous formons à nous trois toute la maison de la reine, et que, dans son infortune, toute apparence de gaieté, toute plaisanterie puérile, ne serviraient qu'à procurer un nouveau triomphe à ses ennemis, puisqu'ils lui ont déjà fait un crime de l'enjouement et de la légèreté innocente de la jeunesse qui faisait l'ornement de sa cour.

Elle quitta alors l'appartement, et Catherine Seyton fut si frappée de ce peu de paroles, qu'elle se laissa retomber sur la chaise qu'elle avait quittée pour aller l'embrasser, et resta quelque temps le front appuyé sur ses mains. Roland la regardait avec une émotion qu'il n'aurait pu ni analyser ni définir. Elle quitta enfin cette attitude, qu'un moment d'accablement lui avait fait prendre. Ses yeux, rencontrant ceux de Roland, reprirent peu à peu leur expression ordinaire de malice et de gaieté, et ceux du page, tout naturellement, s'animèrent à leur tour dans la même proportion. Ils restèrent ainsi environ deux minutes se regardant l'un l'autre dans un grave silence. Catherine fut la première à mettre fin à cette scène muette, où leurs yeux avaient seuls joué un rôle animé.

— Puis-je vous prier, beau page, lui dit-elle en affectant un air sérieux, de me dire si vous trouvez sur ma figure quelque chose qui donne lieu à ces regards de mystère et d'intelligence dont il vous plaît de m'honorer? On dirait, à la manière dont vous me regardez, qu'il existe entre nous quelques rapports secrets, quelque intimité de confiance; et cependant Notre-Dame

m'est témoin que nous ne nous sommes encore vus que deux fois.

— Et quelles furent ces deux occasions heureuses? dit Roland; est-ce trop de hardiesse que de vous le demander?

— D'abord au couvent de Sainte-Catherine, et ensuite lors d'une incursion que vous avez jugé à propos de faire dans la maison de mon honoré père, d'où, à ma grande surprise, et probablement à la vôtre, vous êtes sorti avec un gage d'amitié et de faveur, au lieu d'y avoir les os brisés, récompense à laquelle votre témérité devait s'attendre d'après la manière sommaire dont on rend la justice dans la maison de Seyton. Je suis très-mortifiée, ajouta-t-elle d'un ton ironique, qu'il faille vous rafraîchir la mémoire sur un sujet si important, et il est humiliant pour moi que la mienne me serve mieux que la vôtre en cette occasion.

— La vôtre ne me semble pourtant pas très-fidèle, belle demoiselle; car je vois qu'elle a oublié notre troisième entrevue dans l'hôtel de Saint-Michel, lorsqu'il vous plut d'aveugler mon camarade d'un coup de houssine à travers le visage, sans doute pour prouver que dans la maison de Seyton ni la manière sommaire de rendre la justice, ni l'usage du pourpoint et des hauts-de-chausse ne sont sujets à la loi salique, et exclusivement réservés à la branche mâle.

— A moins que vous n'ayez l'esprit égaré, dit Catherine en le regardant de l'air de la plus grande surprise, je ne conçois rien à ce que vous me dites.

— En vérité, belle demoiselle, répondit Roland, quand je serais aussi habile sorcier que Michel-Scott, je ne saurais expliquer le rêve que vous me faites faire.

Ne vous ai-je pas vue hier soir dans l'auberge de Saint-Michel, à Édimbourg? Ne m'avez-vous pas remis cette épée en me faisant promettre de ne la tirer du fourreau que par ordre de ma souveraine légitime? N'ai-je pas exécuté ma promesse? Que faut-il que je croie? Toutes les apparences me trompent-elles? Cette épée n'est-elle qu'une latte, ma parole une billevesée, ma mémoire un rêve, mes yeux deux organes inutiles que les corbeaux peuvent m'arracher de la tête?

— En vérité, si vos yeux ne vous servent jamais mieux que dans votre vision de Saint-Michel, je ne vois pas quel grand tort, la douleur à part, les corbeaux vous feraient en vous en privant. Mais chut! j'entends sonner la cloche, et nous allons être interrompus.

Catherine avait raison; car à peine le son de la cloche du château, qui annonçait l'heure de la prière, avait-il retenti sous les voûtes du salon, que la porte de l'antichambre s'ouvrit, et l'on vit entrer l'intendant à visage sévère, avec sa chaîne d'or et son bâton blanc, suivi des mêmes domestiques qui avaient apporté le souper, et qui s'occupèrent à le desservir.

L'intendant resta immobile comme une statue, tandis que les domestiques s'acquittaient de leur besogne. Dès qu'ils l'eurent terminée, que la table enlevée de dessus les tréteaux qui la soutenaient eut été placée droite contre le mur, il fit deux pas en avant, et, sans s'adresser à personne en particulier, dit à haute voix, du ton d'un héraut qui fait une proclamation: — Ma noble maîtresse, dame Marguerite Erskine, par mariage Douglas, fait savoir à lady Marie d'Écosse et aux personnes de sa suite qu'un vrai serviteur de l'Évangile, son révérend chapelain, va prononcer ce soir, suivant l'usage,

une instruction, une prière, une exhortation, d'après les formes de l'église chrétienne évangélique.

— Écoutez-moi, mon ami M. Dryfesdale, dit Catherine : je comprends fort bien que ce que vous venez de nous dire est une formule que vous répétez tous les soirs ; mais je vous prie de faire attention que lady Fleming et moi, car je présume que votre insolente invitation ne s'adresse qu'à nous, nous avons résolu de monter au ciel par le chemin que saint Pierre nous a ouvert ; ainsi je ne vois personne à qui votre instruction, votre prière, votre exhortation, puissent être de quelque utilité, si ce n'est à ce pauvre page, qui, étant comme vous au pouvoir de Satan, ferait mieux de vous suivre que de rester ici pour assister à des pratiques d'une dévotion mieux entendue.

Le page était sur le point de donner un démenti formel à cette assertion ; mais, se rappelant ce qui s'était passé entre le régent et lui, et voyant Catherine lever le doigt en le regardant d'une manière qui semblait l'avertir de ne pas la contredire, il se crut obligé, comme autrefois au château d'Avenel, de subir de nouveau la tâche de la dissimulation. Il suivit donc Dryfesdale dans la chapelle du château, et y assista à la prière du soir.

Le chapelain se nommait Elie Henderson. C'était un homme à la fleur de l'âge, et doué de talens naturels cultivés avec soin : il avait reçu la meilleure éducation qu'on pût, dans ce siècle, donner à un jeune homme. A ces qualités il joignait un raisonnement clair, méthodique et serré, et de temps en temps une éloquence naturelle aidée par une heureuse mémoire. La croyance religieuse de Roland, comme nous avons déjà eu occa-

sion de le faire remarquer, n'avait pas une base solide, et était le résultat d'une obéissance passive aux volontés de son aïeule, et du désir qu'il avait toujours eu en secret de contrarier le chapelain du château d'Avenel, plutôt qu'un attachement raisonné aux dogmes et à la doctrine de l'église romaine. Les différentes scènes dont il avait depuis peu été témoin avaient donné à ses idées un champ plus étendu; il rougissait de ne pas même savoir en quoi consistait la différence d'opinions qui séparait l'église réformée de l'église romaine. Il écouta donc le discours du prédicateur avec plus d'attention qu'il n'en avait accordé jusqu'alors à de semblables matières, et il entendit une discussion animée et intéressante sur quelques-uns des points controversés.

Ainsi s'écoula le premier jour que Roland passa dans le château de Lochleven, et ceux qui le suivirent n'offrirent pendant quelque temps qu'une uniformité monotone.

CHAPITRE XXIV.

« Des grilles, des barreaux, des verrous... quelle vie !
» De tristes compagnons, qui, pleins de leurs soucis,
» N'ont pas même le temps de plaindre mes ennuis ! »

Le Bûcheron, comédie.

La vie à laquelle on avait condamné Marie et sa petite suite était aussi monotone que solitaire ; la seule variation qu'elle éprouvât dépendait du temps, qui permettait ou défendait à la reine de faire sa promenade dans le jardin ou sur la plate-forme de la tour. Elle passait la plus grande partie de la matinée à travailler avec ses deux dames à ces tapisseries à l'aiguille dont plusieurs existent encore, et sont autant de preuves de son amour pour le travail. Le page alors était libre de parcourir le château et la petite île. George Douglas l'invitait même quelquefois à l'accompagner quand il

allait pêcher ou chasser ; mais, au milieu de ces amusemens, le visage de celui-ci semblait toujours couvert d'un voile de sombre mélancolie, et toute sa conduite y répondait. Sa gravité était telle, que jamais Roland ne l'avait vu sourire, jamais il ne l'avait entendu prononcer un mot étranger à l'exercice qui occupait ses loisirs.

Les momens de la journée les plus agréables pour Roland étaient ceux où ses devoirs l'appelaient près de la reine, et le temps du dîner, qu'il passait toujours avec lady Fleming et Catherine Seyton. Il avait souvent occasion de remarquer la vivacité, l'esprit et l'imagination fertile de cette dernière, qui ne cessait d'inventer de nouveaux moyens pour distraire sa maîtresse et pour bannir, au moins pendant quelques instans, la tristesse de son cœur. Elle dansait, chantait, racontait des histoires des temps anciens et modernes, avec cet heureux talent dont le charme, pour celui qui le possède, ne consiste pas dans la vanité de briller aux yeux des autres, mais dans le plaisir de l'exercer naturellement. Il y avait cependant en elle un mélange de simplicité villageoise et d'étourderie naïve qui semblaient appartenir à la jeune campagnarde, à la coquette du hameau dansant autour du mai, plutôt qu'à la noble fille d'un ancien baron. Une sorte de hardiesse qui n'allait pas jusqu'à l'effronterie, et plus éloignée encore de la grossièreté, donnait un air piquant à tout ce qu'elle faisait ; et la reine, qui prenait quelquefois sa défense contre sa compagne plus grave, la comparait à un oiseau qui, échappé à la cage, court avec joie de bosquet en bosquet, et fait retentir dans les airs des chants qu'il apprit pendant sa captivité.

Les momens que Roland passait près de cette enchan-

teresse s'écoulaient si rapidement, que, quelque courts qu'ils fussent, ils l'indemnisaient de l'ennui du reste de la journée. Ils se bornaient en général au temps des repas, car aucune entrevue particulière avec Catherine ne lui était ni permise ni facile. Soit par précaution spéciale pour l'honneur de la maison de la reine, soit que cela fût dans ses idées sur les bienséances et le décorum, lady Fleming semblait mettre une attention particulière à prévenir tout tête-à-tête entre les deux jeunes gens, et elle employait pour Catherine seule le fonds de prudence et d'expérience qu'elle avait acquis lorsqu'elle exerçait les fonctions et portait le titre de mère des demoiselles d'honneur de la reine, qui lui avaient voué une haine cordiale. Elle ne pouvait cependant empêcher quelques rencontres amenées par le hasard; il aurait fallu pour cela que Catherine eût mis plus de soin à les éviter, et Roland moins d'ardeur à les chercher : un sourire, une plaisanterie, un sarcasme dépouillé de sa sévérité par le regard malin qui l'accompagnait, étaient tout ce que le temps lui permettait d'obtenir dans ces occasions rares et furtives; jamais aucune de ces entrevues n'avait été assez longue pour donner à Roland l'occasion de remettre sur le tapis la discussion des circonstances qui avaient accompagné leur connaissance, et se faire expliquer l'apparition du page au manteau pourpre dans l'auberge de Saint-Michel.

Les mois d'hiver s'écoulèrent bien lentement, et le printemps était déjà assez avancé, quand Roland remarqua un changement graduel dans la conduite de ses compagnes de captivité à son égard. N'ayant à s'occuper d'aucune affaire qui lui fût personnelle, étant, comme les jeunes gens de son âge et de sa profession,

assez curieux de savoir ce qui se passait autour de lui, il commença peu à peu à soupçonner, et finit par être convaincu que ses compagnes méditaient quelque projet dont elles ne se souciaient pas de l'instruire; il devint même presque certain que, par quelque moyen qu'il ne pouvait comprendre, Marie entretenait une correspondance au-delà des murailles et de la nappe d'eau qui l'entouraient de toutes parts, et qu'elle nourrissait en secret l'espoir d'être délivrée ou de fuir.

Ce qui lui fit concevoir cette idée, fut que la reine, dans les entretiens qu'elle avait quelquefois en sa présence avec ses deux dames, laissait échapper certaines choses qui prouvaient qu'elle était instruite des événemens qui se passaient en Écosse, et que Roland ne connaissait que parce qu'il l'en entendait parler. Il remarqua qu'elle écrivait plus souvent et qu'elle travaillait moins long-temps que précédemment : comme si elle eût voulu endormir le soupçon, elle faisait à lady Lochleven un accueil plus gracieux; enfin elle semblait se soumettre à son sort avec résignation.

— Elles s'imaginent que je suis aveugle, se dit Roland : elles pensent ne pouvoir se fier à moi, parce que je suis jeune, ou peut-être parce que j'ai été envoyé ici par le régent. Eh bien, soit! avec le temps elles seront peut-être assez charmées de m'employer; et Catherine Seyton, toute malicieuse qu'elle est, pourra trouver en moi un confident aussi sûr que ce triste Douglas après lequel elle court toujours. Il est possible qu'elles soient fâchées de ce que j'écoute les instructions d'Elie Henderson. Mais n'est-ce pas Catherine elle-même qui m'y a envoyé? Et s'il tient le langage du bon sens et de la vérité, ne prêchant que la parole de Dieu, ne peut-il

pas avoir raison tout aussi bien que le pape ou les conciles ?

Il est probable qu'en formant cette dernière conjecture Roland avait deviné la véritable cause qui avait empêché les trois prisonnières de l'admettre dans leur conseil privé. N'ayant jamais reçu de véritables instructions religieuses, et sentant enfin le désir de s'instruire, il avait eu depuis quelque temps de fréquentes conférences avec Henderson, à qui il avait avoué son ignorance sur tout ce qui concernait la religion, quoiqu'il eût pensé que la prudence ne lui permettait pas d'ajouter qu'il avait professé jusqu'alors les dogmes de l'église romaine, et qu'il n'y avait nulle nécessité de lui faire cet aveu.

Elie Henderson, zélé prédicateur de la religion réformée, s'était condamné volontairement à la retraite dans le château de Lochleven, par l'espoir de convertir quelque personne de la suite de la reine détrônée, et de confirmer dans les principes de la religion protestante celles qui en auraient déjà embrassé la doctrine. Peut-être même ses espérances avaient-elles pris un essor plus audacieux; peut-être ambitionnait-il la gloire de faire une prosélyte d'un rang plus distingué dans la personne de la reine elle-même : mais, s'il avait conçu ce projet, il échoua par suite de l'opiniâtreté avec laquelle elle et les dames de sa suite refusèrent de le voir et de l'entendre.

Henderson, zélé comme nous l'avons représenté, saisit avec empressement l'occasion de donner des instructions religieuses à Roland, et de lui faire mieux sentir ses devoirs envers le ciel. Il n'avait pas le bonheur de savoir qu'il travaillait à la conversion d'un papiste, ce qui l'au-

rait enflammé d'une nouvelle ardeur ; mais Roland montrait une ignorance si profonde sur les points les plus importans de la doctrine de l'église protestante, qu'Henderson, en faisant l'éloge de sa docilité et du désir qu'il montrait de s'instruire à lady Lochleven et à son petit-fils, manquait rarement d'ajouter qu'il fallait que son vénérable frère Henry Warden eût bien perdu de sa force d'esprit, puisqu'il avait laissé une de ses ouailles si mal affermie dans les principes de sa foi. Roland Græme n'avait pas cru devoir lui en donner la vraie raison, qui était qu'il s'était fait un point d'honneur d'oublier tout ce que Henry Warden lui enseignait, aussitôt qu'il n'avait plus été forcé de le répéter comme une leçon apprise par cœur. Si le nouveau ministre n'avait pas l'éloquence de l'autre, ses instructions étaient reçues plus volontiers et par une intelligence plus développée : la solitude du château de Lochleven était d'ailleurs favorable pour entretenir des pensées plus sérieuses que celles qui avaient jusque-là occupé le page. Il hésitait encore cependant, comme n'étant qu'à demi persuadé ; mais l'attention qu'il donnait aux instructions du chapelain lui valut les bonnes graces de la vieille lady Lochleven elle-même, qui lui permit une ou deux fois, mais avec de grandes précautions, d'aller au village de Kinross, situé sur l'autre rive du lac, pour y faire quelques commissions pour son infortunée maîtresse.

Pendant quelque temps Roland put se regarder comme maintenant une sorte de neutralité entre les deux partis qui habitaient le château de Lochleven ; mais, à mesure qu'il faisait des progrès dans la faveur de la vieille geôlière et de son chapelain, il vit avec cha-

grin qu'il perdait du terrain du côté de l'illustre prisonnière et de ses alliées.

Il en vint graduellement à sentir qu'il était regardé comme un espion chargé de rapporter leurs discours, et qu'au lieu de converser librement devant lui comme autrefois, sans chercher à supprimer aucun des mouvemens de colère, de chagrin ou de gaieté, que l'entretien du moment ou la circonstance pouvait faire naître, elles avaient soin de borner leur conversation aux sujets les plus indifférens, et affectaient même à cet égard une réserve étudiée. Ce manque évident de confiance était accompagné d'un changement proportionné dans toute leur conduite à son égard. La reine, qui l'avait naguère traité avec une bonté bien marquée, lui adressait à peine la parole, à moins que ce ne fût pour lui donner quelques ordres relatifs à son service. Lady Fleming ne lui parlait jamais qu'avec les expressions sèches d'une froide politesse. Enfin Catherine mettait plus d'amertume dans ses sarcasmes, évitait sa présence et ne lui montrait plus que de la mauvaise humeur. Ce qui le contrariait encore davantage, c'était qu'il voyait ou qu'il croyait voir des signes d'intelligence entre elle et George Douglas; et, tourmenté par la jalousie, il se persuada que leurs regards se communiquaient des secrets importans.—Est-il donc étonnant, pensait-il, que, courtisée par le fils d'un baron orgueilleux, elle n'ait plus un seul mot, un seul coup d'œil à adresser à un pauvre page?

Enfin la situation de Roland lui devint véritablement insupportable, et son cœur se révolta assez naturellement contre l'injustice du traitement qu'il éprouvait, et qui le privait de la seule consolation qu'il avait trou-

vée en se soumettant à une retraite si désagréable sous tout autre rapport. Il accusa d'inconséquence la reine et Catherine ; quant à lady Fleming, il était fort indifférent sur son opinion. Pourquoi lui savaient-elles mauvais gré de ce qui était la suite naturelle de leurs ordres ? Ne l'avaient-elles pas elles-mêmes envoyé au prêche ? L'abbé Ambroise, se disait-il à lui-même, connaissait mieux la faiblesse de leur cause papistique, lorsqu'il m'ordonnait de dire intérieurement des *ave*, des *credo* et des *pater*, pendant tout le temps que le vieux Henry Warden prêchait, afin de m'empêcher de prêter l'oreille à sa doctrine hérétique. Mais je ne supporterai pas plus longtemps une pareille existence. Parce que je doute que la religion de ma maîtresse soit la meilleure, doit-on en conclure que je sois disposé à la trahir ? Ce serait, comme on dit, servir le diable par amour pour Dieu. Je rentrerai dans le monde : celui qui se dévoue à servir les dames doit du moins en être traité avec douceur et bonté. Mon esprit ne peut se plier à vivre dans une captivité éternelle pour y être exposé à la froideur et au soupçon. Je parlerai demain à George Douglas en allant à la pêche avec lui.

Il passa la nuit presque sans dormir, uniquement occupé de cette grande résolution, et il se leva le matin sans avoir encore pris un parti bien décidé sur ce qu'il devait faire. Il arriva qu'il fut mandé devant la reine à une heure à laquelle jamais elle ne le faisait appeler, précisément à l'instant où il allait joindre George Douglas. Elle était alors dans le jardin, et il s'y rendit pour prendre ses ordres ; mais, comme il tenait une ligne en main, cette circonstance annonçait clairement le projet qu'il avait formé, et la reine, se tournant vers lady Fle-

ming, lui dit : — Il faut, *ma bonne amie*, que Catherine nous cherche quelque autre amusement ; car vous voyez que notre page attentif a déjà pris des mesures pour sa partie de plaisir d'aujourd'hui.

— Dès l'origine, répondit lady Fleming, j'ai dit que Votre Majesté ne devait pas beaucoup compter sur la compagnie d'un jeune homme qui a des huguenots pour amis, et trouve le moyen d'employer son temps beaucoup plus agréablement qu'avec nous.

— Je voudrais, dit Catherine en rougissant de dépit, que ses amis l'emmenassent bien loin, et que nous pussions avoir en sa place un page plus fidèle à sa maîtresse et à son Dieu.

— Une partie de vos vœux peut se réaliser, répondit Roland, incapable de déguiser l'humeur que lui donnait la manière dont il se voyait traité de toutes parts. Il était sur le point d'ajouter : — Et je voudrais de tout mon cœur que vous eussiez tout autre que moi pour compagnon, s'il peut se trouver quelqu'un en état de souffrir tous les caprices des femmes sans devenir fou. Heureusement il se rappela le regret qu'il avait éprouvé de s'être livré à la vivacité de son caractère dans une occasion à peu près semblable. Il se retint, et un reproche si peu convenable en présence d'une reine expira sur ses lèvres.

— Pourquoi restez-vous là comme si vous aviez pris racine dans le jardin ? lui demanda Marie.

— J'attends les ordres de Votre Majesté.

— Je n'en ai aucun à vous donner. Retirez-vous.

En sortant du jardin, il entendit Marie dire d'un ton de reproche à l'une de ses deux dames : — Vous voyez à quoi vous nous avez exposées !

Cette petite scène fixa l'irrésolution de Roland, et le

détermina à quitter le château, s'il était possible, et à informer George Douglas de sa détermination sans perdre de temps. George, silencieux suivant sa coutume, était déjà assis à la poupe du petit esquif dont ils se servaient pour leurs parties de pêche ; et Roland ayant pris les rames, il lui indiqua par signes l'endroit vers lequel il devait diriger la barque. Quand ils furent à quelque distance du château, Roland, levant les yeux sur son compagnon, lui dit qu'il avait à lui parler d'un objet intéressant (1).

L'air pensif et mélancolique de Douglas disparut à l'instant, et il regarda le page avec l'air surpris, attentif et empressé d'un homme qui s'attend à apprendre quelque nouvelle importante et alarmante.

— Je suis ennuyé à la mort du château de Lochleven, dit Roland.

— N'est-ce que cela ? répondit Douglas. Parmi ceux qui l'habitent, je ne connais personne qui n'en puisse dire autant.

— Fort bien ; mais je ne suis pas né dans la maison, je n'y suis pas prisonnier, et par conséquent je puis raisonnablement désirer la quitter.

— Quand vous seriez l'un et l'autre, vous pourriez avec autant de raison avoir le même désir.

— Mais ce n'est pas assez d'être ennuyé du château de Lochleven, j'ai encore résolu de le quitter.

— C'est une résolution plus facile à prendre qu'à exécuter.

— Rien n'est plus facile, si lady Marguerite et vous y consentez.

(1) Sujet de la vignette du titre de ce volume.

— Vous vous trompez, Roland : le consentement de deux autres personnes est encore nécessaire, ainsi que celui de lady Marie, votre maîtresse, et celui de mon oncle le régent, qui vous a placé près d'elle, et qui probablement ne se souciera pas de changer si promptement les gens de sa suite.

— Ainsi donc, il faut que j'y reste, que je le veuille ou non? dit le page un peu déconcerté en envisageant sa situation sous un point de vue qui aurait frappé plus tôt une personne de plus d'expérience.

— Il faut du moins que vous vouliez bien y rester jusqu'à ce qu'il plaise à mon oncle de vous permettre d'en sortir.

—Franchement, Douglas, et pour vous parler comme à un homme incapable de me trahir, je vous avouerai que, si je me croyais prisonnier dans ce château, ce ne seraient ni vos murs ni votre lac qui m'empêcheraient d'en sortir.

— Franchement, Roland, et pour vous parler comme à un homme capable de faire une sottise, je vous avouerai que je ne puis blâmer le désir que vous me montrez, ni en être surpris; mais je dois vous prévenir que, si vous aviez le malheur de tomber entre les mains de mon oncle, de mon père, d'un de mes frères, ou de quelqu'un des lords du parti du roi, vous seriez pendu sans miséricorde, comme une sentinelle qui déserte son poste; et ce serait un grand miracle si vous leur échappiez. Mais ramez donc vers l'île Saint-Cerf; nous avons un vent d'ouest qui nous favorise, et nous y trouverons du poisson en abondance. Après une heure de pêche, nous reprendrons ce sujet de conversation.

Leur pêche fut heureuse; mais jamais deux pê-

cheurs à la ligne n'avaient gardé un si rigoureux silence.

Quand il fallut retourner, Douglas prit les rames à son tour, et Roland, assis au gouvernail, dirigea l'esquif vers le château. Mais bientôt George, cessant aussi de ramer, jeta les yeux autour de lui sur l'étendue du lac, et dit au page : — Il y a une chose que je pourrais vous dire ; mais c'est un secret si profond que, même ici, n'ayant autour de nous que l'eau et le ciel, ne pouvant être écouté par personne, je ne puis me résoudre à le faire passer par mes lèvres.

—Vous avez raison, Douglas, si vous doutez de l'honneur de celui qui peut seul l'entendre.

— Je ne doute pas de votre honneur ; mais vous êtes jeune, imprudent, et d'humeur inconstante.

— Il est vrai que je suis jeune ; il est possible que je sois imprudent ; mais qui vous a dit que je fusse inconstant ?

— Quelqu'un qui vous connaît peut-être mieux que vous ne vous connaissez vous-même.

— Je présume que vous voulez dire Catherine Seyton, dit le page, dont le cœur battait vivement en parlant ainsi ; mais elle est elle-même cinquante fois plus variable que l'eau sur laquelle nous naviguons.

— Mon jeune ami, je vous prie de vous souvenir que miss Seyton est une demoiselle de haute naissance, et dont par conséquent on ne doit pas parler légèrement.

— Ce discours a presque l'air d'une menace, maître George Douglas, et je suis bien aise de vous dire que je fais peu de cas d'une menace. D'ailleurs, faites attention que, si vous voulez être le champion de toutes les dames de haute naissance que vous pourrez entendre accuser d'être variables dans leurs goûts comme dans leur cos-

tume, il est vraisemblable que vous aurez bien d'autres affaires sur les bras.

— Vous êtes un étourdi, un jeune fou, dit Douglas, mais d'un ton de plaisanterie, et vous n'êtes pas encore propre à vous mêler d'affaires plus importantes que le vol d'un faucon ou une partie de pêche.

— Si votre secret concerne Catherine Seyton, je me soucie fort peu de l'apprendre, et vous pouvez le lui dire, si bon vous semble; car je réponds qu'elle vous donnera encore plus d'une occasion pour lui parler, comme elle l'a déjà fait.

La rougeur qui monta au visage de Douglas fit connaître à Roland qu'il avait frappé juste, quoiqu'il eût tiré au hasard, et cette conviction fut comme un coup de poignard qui lui perça le cœur. Son compagnon se remit à ramer, et ils arrivèrent au lieu du débarquement ordinaire, en face du château, sans avoir prononcé une seule parole de plus. Les domestiques vinrent recevoir le produit de leur pêche, et les deux pêcheurs, reprenant chacun le chemin de leur appartement respectif, se séparèrent en silence.

Roland Græme avait passé environ une heure à murmurer contre Catherine, contre la reine, le régent, et toute la maison de Lochleven, sans en excepter George, quand il vit approcher l'instant où son devoir l'appelait près de Marie Stuart, pour la servir pendant son dîner. Comme il s'habillait pour s'y rendre, il regretta le soin qu'il fallait donner à sa toilette en pareille occasion, ce qu'il avait regardé jusqu'alors comme la principale affaire de toute sa journée; et quand il prit place derrière la chaise de la reine, ce fut avec un air de dignité offensée qu'il lui fut impossible de ne pas re-

marquer, et qui lui parut probablement assez ridicule, car elle fit à ses deux dames une observation en français qui fit rire lady Fleming, et qui sembla divertir aussi Catherine, quoiqu'elle en parût un peu déconcertée. Cette plaisanterie, dont le malheureux page ne pouvait connaître le sujet, fut à ses yeux une nouvelle insulte, et redoubla son air de sombre gravité, qui aurait pu l'exposer à quelque autre raillerie, si Marie, toujours bonne et compatissante, n'eût eu pitié de sa situation.

Avec ce tact qui lui était particulier, et cette délicatesse que jamais femme ne posséda à un si haut degré, elle chercha à dissiper le sombre nuage qui couvrait le front de Roland, parla de la beauté d'une truite qui était sur la table, lui demanda si elle provenait de sa pêche du matin, et en vanta la saveur et la belle couleur. Elle lui demanda dans quelle partie du lac le poisson était le plus abondant, quelle était la saison où il s'y trouvait en plus grand nombre, en fit une comparaison entre les truites du lac de Lochleven, qui avaient toujours joui d'une grande réputation, et celles des lacs et des rivières du sud de l'Écosse. L'humeur de Roland n'était jamais de longue durée, et ne pouvait tenir contre un témoignage de bienveillance : elle disparaissait alors comme la neige sous les rayons du soleil. Il commença une longue dissertation sur les truites grasses et saumonnées, sur celles de mer, de rivière et de lac; il parlait de celles qu'on trouve dans le Nith et dans le Lochmaben, quand il remarqua que le sourire avec lequel la reine l'avait d'abord écouté s'était évanoui, et qu'en dépit des efforts qu'elle faisait pour les retenir, des larmes s'échappaient de ses yeux. Il inter-

rompit son discours, et s'écria d'un ton ému : — Suis-je assez malheureux pour avoir déplu, sans le vouloir, à Votre Majesté ?

— Non, mon pauve enfant, répondit la reine; mais en vous entendant parler des rivières et des lacs de mon royaume, mon imagination, qui quelquefois m'abuse, m'a transportée loin de ces sombres murs sur les rives pittoresques des eaux de Rithdale et près des tours royales de Lochmaben. O terre sur laquelle ont si long-temps régné mes ancêtres! les plaisirs que vous offrez ne sont plus le partage de votre reine, et le plus pauvre mendiant de mes états, qui va librement de village en village, ne voudrait pas aujourd'hui changer son destin pour celui de Marie d'Écosse!

— Votre Majesté, dit lady Fleming, ne voudrait-elle pas rentrer dans son appartement?

— Oui, Fleming, répondit la reine; mais suivez-moi seule : je n'aime pas à offrir à la jeunesse le spectacle de la douleur et des larmes.

Elle accompagna ces paroles d'un coup d'œil mélancolique qu'elle jeta sur Roland et sur Catherine, qui demeurèrent dans le salon.

Le page ne trouva pas la situation peu embarrassante; car, comme le doit bien savoir tout lecteur qui a passé par une semblable épreuve, il est difficile de maintenir l'air de sa dignité offensée en présence d'une jeune et jolie fille, quelque sujet qu'on puisse avoir d'être fâché contre elle. Catherine, de son côté, était comme un esprit qui, se rendant visible à un mortel, et sentant l'effroi qu'inspire sa présence inattendue, lui donne charitablement le temps de se remettre de sa confusion et de lui adresser la parole le premier, suivant les règles

de la démonologie. Mais comme Roland ne semblait pas pressé de profiter de cette condescendance, elle la porta encore à un degré de plus, et entama elle-même la conversation.

— Mon beau monsieur, lui dit-elle, s'il m'est permis de troubler vos importantes réflexions par une question bien simple, voulez-vous me dire ce que peut être devenu votre rosaire?

— Je l'ai perdu, répondit Roland avec embarras, perdu depuis quelque temps.

— Et oserai-je vous demander pourquoi vous ne l'avez pas remplacé par un autre? J'ai presque envie de vous en présenter un, et de vous prier de le conserver en souvenir de notre ancienne connaissance. Et en même temps elle tira de sa poche un chapelet formé de grains d'or et d'ébène.

Elle prononça ces mots avec un léger tremblement dans la voix qui fit disparaître à l'instant tout le ressentiment de Roland: il quitta la place qu'il occupait à l'autre bout de l'appartement, et courut près d'elle; mais elle reprit sur-le-champ le ton décidé qui lui était plus ordinaire.—Je ne vous ai pas dit de venir vous asseoir près de moi, lui dit-elle; car la connaissance dont je parlais est morte, froide et enterrée depuis bien des jours.

— A Dieu ne plaise! belle Catherine, répondit le page: elle n'a fait que sommeiller; et, si vous permettez qu'elle se réveille, croyez que ce gage de votre amitié renaissante.....

— Non, non, dit Catherine en retirant le rosaire vers lequel il avançait la main en parlant, j'ai changé de dessein en y réfléchissant mieux. Quel besoin peut avoir

un hérétique d'un chapelet qui a été bénit par le saint père lui-même.

Roland était sur les épines. Il voyait clairement à quoi tendait ce discours, et il sentait qu'il allait se trouver dans un grand embarras.

— Ne me l'avez-vous pas offert comme un gage d'amitié? dit-il.

— Fort bien; mais cette amitié était accordée au sujet fidèle et loyal, au pieux catholique, à celui qui s'était si solennellement dévoué en même temps que moi à exécuter le même grand devoir de servir l'Église et la reine: tel fut alors votre engagement; vous devez aujourd'hui le comprendre: voilà celui à qui mon amitié était due, et non à celui qui fait société avec des hérétiques, et qui est près de devenir un renégat.

— Je n'aurais pas cru, miss Seyton, dit Roland d'un ton d'indignation, que la girouette de vos bonnes graces ne pût tourner que par le vent du catholicisme, en la voyant se diriger vers George Douglas, qui, je crois, est en même temps du parti du roi et de l'église réformée.

— Gardez-vous bien de croire, s'écria Catherine, que George Douglas.... Et s'arrêtant à ces mots comme si elle eût craint d'en avoir trop dit: Je vous assure, M. Roland, continua-t-elle, que vous faites beaucoup de chagrin à tous ceux qui vous veulent du bien.

— Je ne crois pas que le nombre en soit bien considérable, miss Seyton; et le chagrin dont vous parlez est une maladie dont la guérison ne demandera pas dix minutes.

— Ils sont plus nombreux et prennent plus d'intérêt à vous que vous ne paraissez le croire. Mais peut-être ils sont dans l'erreur. Vous êtes sans doute bien en

état de savoir ce qui vous convient le mieux ; et si l'or et les biens de l'Église vous paraissent préférables à l'honneur, à la loyauté, et à la foi de vos pères, pourquoi votre conscience serait-elle plus scrupuleuse que celle de tant d'autres ?

— Je prends le ciel à témoin, miss Seyton, que, s'il y a quelque différence entre ma religion et la vôtre..... c'est-à-dire si j'ai conçu quelques doutes au sujet de la religion, ils m'ont été inspirés par le désir de connaître la vérité, et suggérés par ma conscience.

— Votre conscience ! répéta Catherine avec une ironie amère ; votre conscience est le bouc émissaire. Mais je garantis qu'elle est robuste : elle se chargera volontiers d'un des beaux domaines de l'abbaye de Sainte-Marie de Kennaquhair, confisqués au profit du roi sur l'abbé et les religieux de ce monastère, pour crime de haute fidélité à leurs vœux, et dont quelqu'un pourra bien être accordé par très-haut et très-puissant traître Jacques, comte de Murray, à son amé page de dame Roland Græme, pour ses loyaux et fidèles services comme espion en sous-ordre et geôlier en second de sa souveraine légitime, la reine Marie Stuart.

— Vous êtes injuste, Catherine, s'écria Roland, très-injuste à mon égard. Dieu sait que je risquerais, que je sacrifierais mille fois ma vie pour elle. Mais que puis-je faire, que peut-on faire pour la servir ?

— Ce qu'on peut faire ! beaucoup, tout, si les hommes étaient aujourd'hui braves et fidèles comme l'étaient les Écossais du temps de Bruce et de Wallace. Oh ! Roland, à quelle honorable entreprise vous renoncez par froideur et par inconstance ! Pourquoi faut-il que ni votre cœur ni votre bras ne veuillent plus y prendre part !

— Et quelle part puis-je prendre à une entreprise qu'on ne m'a jamais communiquée? Ai-je appris de la reine, de vous, de qui que ce soit, la moindre chose sur ce qu'on attendait de moi ? A quoi me suis-je refusé ? N'avez-vous pas toutes, au contraire, cherché à me cacher vos desseins, à m'éloigner de vos conseils, comme si j'étais le plus perfide de tous les espions qui ont existé depuis le temps de Ganelon ?

— Et qui voudrait se fier à l'ami intime, à l'élève chéri, au compagnon inséparable du prédicateur hérétique Henderson? Vous avez fait choix d'un excellent maître pour remplacer le respectable père Ambroise, qui, chassé de son abbaye, erre maintenant sans feu ni lieu, s'il ne languit pas dans quelque cachot, pour avoir résisté à la tyrannie de Morton, au frère duquel tous les domaines de Sainte-Marie, situés dans la vallée de Kennaquhair, ont été octroyés par le régent!

— Est-il possible, s'écria Roland, que le digne père Ambroise se trouve dans une telle situation !

— La nouvelle de votre renonciation à la foi de vos pères serait pourtant à ses yeux un malheur plus pénible que tout ce que la tyrannie peut lui faire souffrir.

— Mais, dit Roland fort ému, pourquoi supposez-vous.... pourquoi m'attribuez-vous de pareils sentimens?

— Osez-vous le nier? dit Catherine; n'avez-vous pas bu dans la coupe empoisonnée que vous auriez dû repousser de vos lèvres ? Me direz-vous que le poison ne fermente pas dans vos veines, s'il n'a pas encore corrompu dans votre cœur les sources de la vie? Ne venez-vous pas de convenir que vous avez des doutes? Ne chancelez-vous pas dans votre foi, si vous en conservez encore quelque reste? Le prédicateur hérétique ne se

vante-t-il pas de sa conquête? La maîtresse hérétique de ce château, de cette prison, ne vous cite-t-elle pas pour exemple? La reine et lady Fleming ne croient-elles pas votre chute complète? Y a-t-il ici quelqu'un, à une seule exception près.... oui, je le dirai, quoi que vous puissiez penser de moi ensuite.... y a-t-il ici une autre personne que moi qui conserve une lueur d'espérance que vous vous montrerez encore ce que nous avions cru?

Notre pauvre page était aussi embarrassé que confus en apprenant ainsi ce qu'on avait attendu de lui; et les reproches qu'il recevait lui étaient adressés par celle dont aucun objet n'avait pu distraire son cœur depuis leur première rencontre. — Je ne sais, lui dit-il, ni ce que vous espérez, ni ce que vous craignez de moi. J'ai été envoyé ici pour servir la reine Marie, et je remplirai envers elle les devoirs d'un serviteur fidèle, à la vie et à la mort. Si l'on attendait de moi des services d'un genre particulier, il fallait me les faire connaître. Je n'avoue ni ne désavoue la doctrine de la nouvelle Église; et, s'il faut vous dire la vérité, il me semble que c'est la corruption des prêtres catholiques qui a fait tomber ce jugement sur leurs têtes; et qui sait si ce n'est pas pour amener leur réformation? Mais trahir cette malheureuse reine! Dieu m'est témoin que je n'en ai pas même conçu la pensée. Quand j'aurais d'elle une opinion plus défavorable que je ne le dois, comme étant son serviteur, son sujet, je ne la trahirais point : au contraire, je ferais pour elle tout ce qui pourrait tendre à la justifier aux yeux de tous.

— C'en est assez! c'en est assez! s'écria Catherine en joignant les mains : ainsi donc vous ne nous abandon-

neriez pas si notre maîtresse, ayant recouvré sa liberté, pouvait soutenir la justice de sa cause contre les sujets rebelles qui l'ont dépouillée de son autorité?

— Non sans doute. Mais écoutez ce que me dit le comte de Murray en m'envoyant ici.

— Écoutez le démon plutôt qu'un sujet déloyal, un frère dénaturé, un conseiller perfide, un faux ami, un homme qui ne possédait qu'une pension de la couronne, et qui, par la faveur de sa souveraine, qu'il a trahie, était devenu le distributeur de toutes les graces, de toutes les dignités de l'état; qui, croissant comme un champignon, a acquis tout à coup rang, fortune, titres, honneurs, par l'amitié d'une sœur qu'il a récompensée en la privant de sa couronne; qu'il a enfermée dans une prison; qu'il assassinerait s'il en avait l'audace.

— Je ne pense pas si mal du comte de Murray, dit Roland; et pour vous parler franchement, ajouta-t-il avec un sourire expressif, quelque espoir d'intérêt personnel ne serait pas inutile pour me déterminer à embrasser d'une manière ouverte et déterminée l'un des deux partis qui divisent l'Écosse.

— Eh bien! répondit Catherine avec enthousiasme, vous aurez pour vous les prières des Écossais opprimés, celles du clergé persécuté et de la noblesse insultée; les siècles futurs rediront à jamais vos louanges, et vos contemporains vous béniront; Dieu vous accordera la gloire sur la terre, et la félicité dans le ciel; vous mériterez la reconnaissance de votre pays et celle de votre reine; vous arriverez au faîte des honneurs; tous les hommes vous respecteront; toutes les femmes vous chériront, et moi, qui ai juré de concourir au grand ouvrage de la délivrance de Marie, je vous...... oui, je

vous aimerai plus que sœur n'a jamais aimé son frère.

— Continuez, continuez, dit Roland en fléchissant un genou devant elle, et en prenant la main qu'elle lui avait présentée dans la chaleur de son exhortation.

— Non, dit-elle en s'arrêtant; j'en ai déjà trop dit, beaucoup trop, si je ne parviens pas à vous convaincre, mais pas assez pourtant, si j'y réussis. Mais j'y réussirai, ajouta-t-elle en voyant briller dans les yeux du jeune page l'enthousiasme qui l'animait elle-même; oui, j'y réussirai, ou plutôt la bonne cause l'emporte par sa propre force, et c'est ainsi que je vous y consacre. A ces mots, elle approcha sa main du front du jeune homme, y figura, sans le toucher, le signe de la croix; puis, s'inclinant vers lui, elle sembla baiser l'espace vide dans lequel elle avait tracé le symbole du salut. Mais, se relevant tout à coup, elle s'éloigna brusquement, et entra dans l'appartement de la reine.

Roland Græme resta quelques instans comme la jeune enthousiaste l'avait laissé, un genou en terre, respirant à peine, et les yeux fixés sur la chaise que Catherine venait de quitter. Si son cœur ne goûtait pas un plaisir sans mélange, il éprouvait du moins quelque chose du délire et de l'ivresse inexplicables que nous puisons parfois dans la coupe de la vie, quand c'est l'amour qui semble nous l'offrir. Enfin il se leva, et se retira lentement. M. Henderson prêcha le soir un de ses meilleurs sermons contre les erreurs du papisme; cependant je ne voudrais pas répondre que l'attention du jeune page fut accordée à toutes les instructions du prédicateur, et que son imagination ne le transporta pas plus d'une fois près de Catherine Seyton.

CHAPITRE XXV.

« Quand l'amour s'est logé dans le cœur d'un garçon,
» Avoir, pour l'en chasser, recours à la raison,
» C'est prétendre qu'on peut, sans insigne folie,
» Par quelques gouttes d'eau combattre un incendie. »

Ancienne comédie.

Roland Græme se promenait le lendemain sur le haut des murailles épaisses du château, comme en un lieu où il pourrait se livrer à ses réflexions sans courir le risque d'y être interrompu par personne. Mais il s'était trompé dans ses calculs, car il y fut joint quelques instans après par Elie Henderson.

— Je vous cherchais, jeune homme, lui dit le prédicateur; j'ai à vous parler d'un objet qui vous intéresse personnellement.

Le page n'avait aucun prétexte pour éviter la confé-

rence que lui proposait le chapelain; il craignait pourtant qu'elle ne devînt embarrassante.

— En vous enseignant, aussi bien que me l'ont permis mes faibles moyens, vos devoirs envers Dieu, dit le chapelain, je n'ai pas eu le temps d'insister aussi fortement sur vos devoirs envers les hommes. Vous êtes ici au service d'une dame qui a droit au respect par sa naissance, et à la compassion par ses malheurs, et qui possède en grande partie ces dons extérieurs si propres à concilier l'intérêt et l'attachement. Avez-vous considéré ce que vous devez à Marie d'Écosse sous son véritable point de vue et sous tous les rapports?

— Je crois, M. Henderson, répondit Roland, que je connais les devoirs que m'impose envers ma maîtresse le poste que je remplis auprès d'elle, et surtout la situation pénible où elle se trouve.

— Rien de mieux, mon fils. Mais ce sentiment même, quelque louable qu'il soit, peut dans le cas présent vous conduire à de grands crimes, vous précipiter dans la trahison.

— Que voulez-vous dire, M. Henderson? je ne vous comprends pas.

— Je ne vous parlerai pas des fautes qu'a commises cette femme malavisée; vous êtes à son service, et par conséquent je ne dois pas vous en entretenir: mais il m'est au moins permis de dire qu'elle a rejeté plus d'offres de la grace que n'en a jamais reçu aucun prince de la terre, et que, les jours de sa puissance étant écoulés, elle est renfermée dans ce château solitaire pour le bien général de tout le peuple d'Écosse, et peut-être pour le bien particulier de son ame.

— Je ne sais que trop, dit Roland avec un peu d'im-

patience, que ce château sert de prison à ma maîtresse infortunée, puisque j'ai le malheur d'y partager sa détention; ce qui, à vous parler vrai, commence à m'ennuyer excessivement.

— C'est précisément ce dont je veux vous parler. Mais d'abord, mon cher Roland, examinez l'aspect agréable de cette plaine bien cultivée. Voyez-vous cette fumée qui s'élève à gauche? Elle nous indique un village dont la vue vous est dérobée en partie par ces grands arbres : c'est le séjour de la paix et de l'industrie. Le long des rives de cette onde, vous apercevez de loin à loin les tours sourcilleuses des nobles barons, et les humbles chaumières des laborieux cultivateurs : ces paysans se livrent tranquillement à leurs travaux champêtres; et ces nobles, renonçant à leurs longues querelles, ont suspendu leurs lances à leurs murailles, et laissent leurs épées dans le fourreau. Vous voyez aussi s'élever majestueusement plus d'un temple où les eaux pures de la vie sont offertes à ceux qui sont altérés, et où ceux qui ont faim viennent se rassasier d'une nourriture spirituelle. Que mériterait celui qui porterait le fer et le feu dans cette scène de paix et de bonheur; qui aiguiserait les sabres de ces habitans paisibles, pour les faire tourner les uns contre les autres; qui livrerait aux flammes les tours et les chaumières, et qui éteindrait dans le sang leurs débris fumans? Que mériterait celui qui tenterait de relever la statue de Dagon, que des hommes vertueux ont renversée, et qui voudrait encore une fois consacrer les églises de Dieu au culte de Baal?

— Vous présentez à mes yeux un horrible tableau; mais je ne sais à qui vous pourriez attribuer cet affreux projet.

— A Dieu ne plaise, mon fils, que je vous dise : c'est votre main qui le réalisera! Et cependant, Roland Græme, faites bien attention que si vous devez quelque chose à votre maîtresse, vous devez encore plus à la paix de votre pays, à la prospérité de vos concitoyens. Si cette idée cesse d'être fortement gravée dans votre esprit, les œuvres de votre main peuvent attirer sur vous les malédictions des hommes et la vengeance du ciel. Si vous vous laissez gagner par les chants de quelque sirène, au point de faciliter l'évasion de cette femme infortunée de ce lieu de retraite et de pénitence, c'en est fait, il n'est plus de paix pour les chaumières d'Écosse, plus de prospérité pour ces châteaux; et l'enfant encore à naître maudira celui dont la main a ouvert la porte aux fléaux qui ravageront le royaume, à la suite d'une guerre entre la mère et le fils.

— Je ne connais aucun plan semblable, M. Henderson, et par conséquent je ne puis y coopérer. Mes devoirs envers la reine sont simples, et faciles à remplir; cependant je voudrais bien en être délivré.

— C'est pour vous préparer à jouir d'un peu plus de liberté que je me suis efforcé de vous faire sentir toute la responsabilité qui pèse sur vous relativement aux devoirs que vous avez à remplir. George Douglas a dit à lady Lochleven que votre service au château vous ennuie; et comme cette digne dame ne peut permettre que vous le quittiez tout-à-fait, elle s'est déterminée, en partie par mon intercession, à vous procurer quelques distractions, en vous donnant au-dehors certaines missions qui ont jusqu'ici été confiées à d'autres, à des personnes de confiance. Je vais maintenant vous con-

duire vers cette dame; car elle va dès aujourd'hui vous accorder une preuve de sa confiance.

— J'espère que vous m'excuserez, M. Henderson, répondit le page, qui sentait que cette confiance de la maîtresse du château ne ferait que rendre sa situation plus embarrassante à l'égard de la reine; on ne peut servir deux maîtres à la fois, et je suis convaincu que ma maîtresse ne me saurait pas bon gré si je prenais d'autres ordres que les siens.

— Ne craignez rien; on demandera et l'on obtiendra son agrément. Je crains qu'elle n'y consente que trop aisément, dans l'espoir de s'ouvrir, par votre moyen, une correspondance avec ses amis, nom sous lequel se déguisent ceux qui voudraient se servir de son nom pour exciter une guerre civile.

— Et ainsi je serai exposé au soupçon des deux côtés. Ma maîtresse me regardera comme un espion placé près d'elle, en voyant ses ennemis m'accorder leur confiance; et lady Lochleven ne cessera jamais de me soupçonner de la trahir, parce que les circonstances m'auront mis à portée de le faire. Je veux rester comme je suis.

Il s'ensuivit une pause de deux ou trois minutes, pendant laquelle Elie Henderson chercha à découvrir, dans les traits du jeune homme, si cette réponse n'avait pas un sens plus profond que les expressions ne semblaient l'annoncer; mais il l'étudia vainement : page dès son enfance, Roland savait se donner un air boudeur pour cacher ses émotions secrètes.

— Je ne vous comprends pas, Roland, dit le prédicateur, ou plutôt vos réflexions sur ce sujet sont plus profondes que je ne vous croyais susceptible d'en faire. Je

m'imaginais que le plaisir d'aller passer quelques heures de l'autre côté du lac avec votre arc ou votre fusil l'aurait emporté sur tout.

— C'est ce qui serait arrivé, répondit Roland, qui sentit le danger de laisser confirmer les soupçons d'Henderson ; je n'aurais bien certainement pensé qu'au bonheur d'échapper quelques instans à l'ennui de ce sombre château, de voir autre chose que les murs d'une prison doublement gardée par cette éternelle nappe d'eau, si vous ne m'aviez pas dit que ce voyage pourrait contribuer à l'incendie des villes et des châteaux, à la proscription de l'évangile et au rétablissement des messes.

— Allons, allons, jeune homme, suivez-moi, et allons trouver lady Lochleven.

Ils la trouvèrent déjeunant avec son petit-fils, George Douglas.

— Que la paix soit avec vous, milady! dit Henderson : voici Roland Græme prêt à recevoir vos ordres.

— Jeune homme, dit lady Lochleven, notre chapelain nous a garanti ta fidélité, et nous avons résolu de te charger de quelques commissions pour notre service dans notre bourg de Kinross.

— Non par mon avis, dit froidement Douglas.

— Qu'ai-je besoin de votre avis ? répondit la vieille dame avec un peu d'aigreur ; il me semble que la mère de votre père est assez âgée pour pouvoir juger par elle-même de ce qu'elle doit faire dans une affaire si simple. Tu prendras l'esquif, Roland, avec deux de mes gens à qui Dryfesdale ou Randal donnera des ordres à ce sujet, et tu iras chercher à Kinross de la vaisselle d'argent et des tapisseries qu'un fourgon a dû y apporter hier d'Édimbourg.

— Et vous remettrez ce paquet, dit Douglas, à un de nos domestiques que vous y trouverez, et qui l'attend. C'est le rapport adressé à mon père, ajouta-t-il en regardant son aïeule, qui lui témoigna son approbation par un signe de tête.

— J'ai déjà informé M. Henderson, dit Roland, que les devoirs que j'ai à remplir près de Sa Grace ne me permettent pas de me charger de votre message, sans qu'elle m'en ait accordé la permission.

— Allez la lui demander, mon fils, dit lady Lochleven à Douglas; les scrupules de ce jeune homme lui font honneur.

— Je vous demande pardon, madame, répondit George d'un air indifférent; mais je n'ai nulle envie de me présenter devant elle si matin; elle pourrait le trouver mauvais, et cela ne me serait nullement agréable.

— Et moi, dit la vieille dame, quoique son humeur fût considérablement adoucie depuis quelque temps, je ne me soucie pas de m'exposer à ses sarcasmes sans nécessité urgente.

— Si vous me le permettez, madame, dit le prédicateur, je me chargerai de faire part à Sa Grace de votre demande. Depuis que j'habite ce château, elle n'a pas encore daigné m'accorder une audience particulière, ni assister à une seule de mes instructions; et cependant le ciel m'est témoin que c'est en partie par intérêt pour son ame, et par le désir de la faire entrer dans le droit chemin, que je suis venu y faire ma résidence.

— Prenez garde, M. Henderson, dit Douglas d'un ton presque ironique, prenez garde de vous embarquer trop précipitamment dans une entreprise à laquelle vous n'êtes pas appelé. Vous êtes instruit, et vous devez

connaître l'adage, *ne accesseris in consilium nisi vocatus.* Qui vous a chargé d'une telle mission ?

— Le maître au service duquel je me suis consacré, répondit le prédicateur en levant les yeux vers le ciel ; celui qui m'a commandé de glorifier son nom en tout temps et en tout lieu.

— Je crois que vous n'avez pas eu beaucoup de relations avec la cour et les princes, M. Henderson, continua le jeune Douglas.

— Il est vrai, continua le ministre ; mais je vous dirai, comme mon maître Knox, que je ne vois rien de bien terrible dans la figure d'une jolie dame.

— Mon fils, dit lady Lochleven, ne refroidissez pas le zèle du saint homme ; laissez-le s'acquitter de ma commission auprès de cette malheureuse princesse.

— J'aime beaucoup mieux qu'il s'en acquitte que moi, répondit George ; et cependant il y avait dans son air quelque chose qui semblait donner un démenti à cette assertion.

Le chapelain se retira avec Roland, et fit demander à la princesse captive une audience qu'il obtint sur-le-champ. Il la trouva dans son salon, occupée à sa tapisserie avec ses femmes, suivant son usage. Elle le reçut avec la politesse qu'elle témoignait ordinairement à tous ceux qui s'approchaient d'elle ; mais le ministre se trouva plus embarrassé pour lui expliquer le motif de sa visite qu'il ne s'y était attendu. Après l'avoir saluée d'un air un peu gauche : — La bonne dame de Lochleven, lui dit-il, s'il plaît à Votre Grace...

Il s'arrêta un instant, cherchant comment il finirait sa phrase.

— Il plairait beaucoup à Ma Grace, dit Marie en

souriant, que lady Lochleven fût notre bonne dame. Mais continuez. Que me veut la bonne dame de Lochleven ?

— Elle désire, madame, que Votre Grace veuille permettre à ce jeune homme, à Roland Græme, votre page, d'aller chercher à Kinross de la vaisselle d'argent et des tapisseries, qui sont destinées à votre usage, et pour meubler plus convenablement les appartemens de Votre Grace.

— Lady Lochleven fait une cérémonie bien inutile en nous demandant notre agrément pour ce qui dépend uniquement de son bon plaisir. Nous savons parfaitement qu'on n'aurait pas laissé si long-temps ce jeune homme à notre service, si l'on n'avait pensé qu'il était aux ordres de la bonne dame plutôt qu'aux miens. Au surplus, nous consentons volontiers qu'il s'acquitte de la commission qu'on lui donne. Nous ne voudrions condamner personne à la captivité que nous sommes obligées de souffrir.

— Il est naturel à l'humanité, madame, de se révolter à l'idée d'une prison. Et cependant il y a eu des gens qui ont trouvé que le temps passé dans une captivité temporelle pouvait être employé de manière à les racheter de l'esclavage spirituel.

— Je vous comprends, monsieur ; mais j'ai entendu votre apôtre, j'ai entendu John Knox ; et, si mes principes avaient dû être pervertis, j'aurais pu laisser au plus habile et au plus éloquent des hérétiques le peu d'honneur qu'il aurait pu acquérir en triomphant de ma croyance (1).

(1) Tels n'étaient pas tout-à-fait les sentimens de Marie au sujet de John Knox ; à moins que l'auteur n'ait attaché un sens ironique

— Ce n'est ni à la science ni au talent du laboureur, madame, que Dieu accorde la moisson. La grace, qui vous a parlé en vain, au milieu des plaisirs de votre cour, par la bouche de celui que vous nommez avec raison notre apôtre, peut s'ouvrir un chemin à votre cœur pendant le loisir que vous donne votre retraite dans ce château pour faire des réflexions. Dieu m'est témoin, madame, que je vous parle dans toute l'humilité de mon cœur, comme un homme qui ne se compare pas plus aux anges immortels qu'au saint ministre que vous venez de nommer. Mais, si vous daigniez appliquer à leur noble usage ces talens et cette science que chacun reconnaît en vous; si vous nous donniez le plus léger espoir que vous consentiriez à écouter ce qu'on peut alléguer contre les superstitions dans lesquelles vous avez été élevée dès le berceau, je suis sûr que vous verriez accourir ici les plus savans de nos frères; que John Knox lui-même regarderait le salut de votre ame comme.....

— Je le remercie, ainsi que vous, de ce sentiment de charité; mais, comme je n'ai à présent qu'une seule salle d'audience, ce serait malgré moi que je la verrais servir à un synode de huguenots.

— Je vous en conjure, madame, ne vous obstinez pas dans cet attachement aveugle à vos erreurs. Écoutez un homme qui a supporté la faim et la soif, qui a veillé et prié pour entreprendre la bonne œuvre de votre conversion, et qui consentirait à mourir à l'instant où il aurait vu s'effectuer un changement si heureux pour vous-

à ses paroles. John Knox ne fut qu'intolérant et grossier dans ses conférences avec la reine, des yeux de laquelle ses menaces arrachaient des larmes. — Éd.

même et pour toute l'Écosse. Oui, madame, s'il m'était donné d'ébranler la dernière colonne qui subsiste encore dans ce pays du temple des païens... pardon, si je me permets d'appeler ainsi votre foi, je consentirais à périr écrasé sous ses ruines.

— Je ne veux pas insulter votre zèle, monsieur, en vous disant qu'au lieu d'écraser les Philistins, vous leur serviriez probablement de jouet. Votre charité mérite mes remerciemens; car elle s'exprime avec chaleur, et peut avoir un motif louable. Mais pensez de moi aussi favorablement que je pense de vous, et croyez que je désirerais aussi sincèrement vous voir rentrer dans l'ancienne voie, dans la seule voie du ciel, que vous pouvez souhaiter de m'y conduire par ces sentiers détournés qu'on a nouvellement découverts.

— Eh bien! madame, dit vivement Henderson, si tel est votre généreux dessein, qui est-ce qui nous empêcherait de consacrer une partie du temps, qui malheureusement n'est que trop à la disposition de Votre Grace, à discuter une question si importante? Tout le monde convient que vous êtes instruite et spirituelle. Je n'ai pas le même avantage; et cependant je me sens fort de la bonté de ma cause: elle est pour moi une tour bien fortifiée. Pourquoi ne chercherions-nous pas à découvrir lequel de nous est dans l'erreur, quand il s'agit d'un sujet si essentiel?

— Je ne me trouve pas assez de force, monsieur, pour accepter le combat en *champ clos* contre un théologien polémique. D'ailleurs la partie ne serait pas égale: si vous vous sentiez le plus faible, vous pourriez faire retraite; tandis que moi, liée au poteau, je n'ai pas

la liberté de dire : — La discussion me fatigue, je désire être seule.

A ces mots, elle lui fit une révérence profonde ; et Henderson, dont le zèle était ardent, mais qui ne le portait pas, comme plusieurs de ses confrères, jusqu'au mépris des bienséances (1), lui rendit son salut, et se prépara à se retirer.

— Je voudrais, dit-il, que mes vœux sincères, mes vives prières, pussent procurer à Votre Grace le bonheur et la consolation, surtout le vrai bonheur et la vraie consolation, aussi facilement que le moindre signe de sa volonté peut me faire renoncer à jouir plus long-temps de sa présence.

Il allait sortir quand Marie lui dit avec douceur : — Ne me supposez pas indisposée contre vous, monsieur ; il peut se faire, si je reste plus long-temps ici, ce que je ne puis croire, car je me flatte que mes sujets rebelles se repentiront de leur déloyauté, ou que ceux qui me sont restés fideles reprendront le dessus ; mais enfin, si la volonté du ciel est que je souffre plus long-temps une injuste détention, il peut se faire, dis-je, que je consente à écouter un homme qui semble raisonnable, et dont le cœur n'est pas fermé à la compassion, et que je me hasarde à encourir votre mépris, en cherchant à me rappeler quelques-uns des argumens des pères de l'Église et des conciles en faveur de la foi que je professe, quoique je craigne que mon latin ne m'ait abandonnée, comme toutes mes autres possessions ; mais ce sera pour un autre jour. En attendant, que lady Lochleven

(1) Allusion à John Knox. — Éd.

dispose de mon page comme bon lui semblera. Je ne veux pas le rendre suspect en lui parlant en particulier avant son départ. Roland Græme, mon jeune ami, ne perdez pas cette occasion de vous amuser; chantez, dansez, courez, sautez : on peut faire tout cela de l'autre côté du lac; mais, pour en faire autant ici, il faudrait avoir plus que du vif-argent dans les veines.

— Hélas ! madame, dit le prédicateur, à quoi exhortez-vous la jeunesse, tandis que le temps se passe et que l'éternité arrive ! Est-ce en nous livrant à de vains plaisirs que nous pouvons assurer notre salut? et nos bonnes œuvres mêmes doivent-elles se faire sans crainte et tremblement?

— Je ne sais ni craindre ni trembler, répondit la reine avec dignité : de telles émotions sont inconnues à Marie Stuart. Mais, si mes pleurs et mes chagrins peuvent obtenir à ce jeune homme le pardon d'une heure de plaisirs innocens, croyez que cette pénitence sera rigoureusement accomplie.

— Permettez-moi de faire observer à Votre Grace qu'elle se trompe grandement sur ce point. Nos larmes et nos chagrins sont encore trop peu pour nos propres fautes, et nous ne pouvons les faire servir pour expier celles des autres. C'est encore là une des erreurs de votre Église.

— Si cette prière n'a rien d'offensant, puis-je vous prier de vous retirer? dit la reine. Mon cœur est oppressé, et il me semble que voilà bien assez de controverse pour un jour. Roland, prenez cette petite bourse : voyez, monsieur, dit-elle alors en la vidant devant le ministre, il ne s'y trouve que trois testons d'or. Cette

monnaie porte mon effigie, et cependant elle me fait plus de mal que de bien : c'est avec elle qu'on paie les révoltés qui portent les armes contre moi. Prenez cette bourse, Roland, afin de ne pas manquer de moyens pour vous divertir. Rapportez-moi des nouvelles de Kinross, des nouvelles de telle sorte que, sans vous rendre suspect, vous puissiez me les raconter en présence de ce révérend ministre et de la bonne dame de Lochleven.

Henderson se retira moitié content, moitié mortifié de sa réception; car Marie, soit par habitude, soit par une adresse qui lui était naturelle, possédait à un degré extraordinaire l'art d'éluder les discours qui lui étaient désagréables, sans offenser ceux qui les lui adressaient.

Roland suivit le chapelain, d'après un signe de sa maîtresse; mais, en sortant à reculons, suivant l'étiquette, après lui avoir fait un salut respectueux, il remarqua Catherine Seyton lui faisant à la dérobée un geste que lui seul put apercevoir, levant un doigt en l'air, semblant lui dire : Souvenez-vous de ce qui s'est passé entre nous.

Le page reçut alors ses dernières instructions de lady Lochleven. — Il y a aujourd'hui une fête dans le bourg de Kinross, lui dit-elle; l'autorité de mon fils n'a pas encore été en état de détruire cet ancien levain de folie que les prêtres de l'Église romaine ont pétri jusque dans l'ame des paysans écossais : je ne vous défends pas d'y prendre part, ce serait tendre un piège à votre folie, ou vous apprendre à mentir; mais jouissez de ces vains plaisirs avec modération, et comme devant bientôt apprendre à y renoncer et à les mépriser. Notre

chambellan (1) à Kinross, Luc Lundin, docteur, comme il a la folie de s'appeler, vous informera de ce que vous aurez à faire relativement à votre mission. Souvenez-vous que je vous donne ma confiance; allez, et montrez-vous-en digne.

Si nous nous rappelons que Roland Græme n'avait pas encore dix-neuf ans accomplis, et qu'il avait passé toute sa vie dans le château solitaire d'Avenel, à l'exception du peu d'heures qu'il était resté à Édimbourg, et de son séjour à Lochleven, séjour qui n'avait pas contribué beaucoup à lui faire connaître le monde et ses plaisirs, nous ne serons pas surpris que son cœur bondît d'empressement, de joie et de curiosité, à la seule idée d'une fête de village. Il courut dans sa petite chambre, et visita toute sa garderobe, qu'on lui avait envoyée d'Édimbourg, probablement par ordre du comte de Murray, et qui était convenable au poste qu'il remplissait près d'une reine. Par ordre de Marie, qui était toujours en deuil, il avait porté jusqu'alors des vêtemens de couleur sombre; mais en cette occasion il choisit le costume le plus brillant et le plus élégant que ses malles purent lui offrir : c'était un vêtement écarlate, doublé en satin noir, couleurs royales d'Écosse. Il arrangea avec grace ses longs cheveux bouclés, attacha sa chaîne et son médaillon autour d'un chapeau de castor de la forme la plus nouvelle, et suspendit à un ceinturon brodé la belle épée qui lui avait été remise d'une manière si mystérieuse. Ce costume, joint à une belle taille et à une figure agréable, faisait de Roland un

(1) Le *chambellan* est le titre que prenaient les intendans ou hommes d'affaires des grandes maisons d'Écosse. — Ed.

échantillon parfait des jeunes gens à la mode de cette époque. Il aurait voulu faire ses adieux à la reine et à ses deux dames, mais Dryfesdale y mit son *veto*, et l'entraîna vers la barque.

— Non, non, mon maître, lui dit-il, point d'audience de congé. Ma maîtresse vous a accordé sa confiance; moi je tâcherai de vous éviter du moins la tentation d'en abuser. Que le ciel vous protège, mon enfant! ajouta-t-il en jetant un coup d'œil de mépris sur son costume brillant; s'il y a une ménagerie à la foire, gardez-vous bien d'en approcher.

— Et pourquoi, s'il vous plaît? demanda Roland.

— Parce que les gardiens pourraient vous prendre pour un des singes qui se serait échappé, dit Dryfesdale avec un sourire de malignité.

— Je ne porte pas mes habits à vos dépens, dit Roland avec indignation.

— Ni aux vôtres, mon garçon, répliqua l'intendant, sans quoi ils seraient plus conformes à votre mérite.

Roland réprima, non sans peine, le mouvement de colère qui l'agitait, et, s'enveloppant dans son manteau d'écarlate, se jeta sans lui répondre dans la barque, que deux rameurs, animés eux-mêmes par le désir de voir la fête, firent voguer rapidement vers l'extrémité occidentale du lac. En prenant le large, il crut découvrir la figure de Catherine Seyton, qui se montrait à une des embrasures du château, tout en prenant quelques précautions pour ne pas être aperçue des yeux indiscrets. Il ôta son chapeau et le leva en l'air pour lui prouver qu'il l'avait vue, et qu'il lui faisait ainsi ses adieux: un mouchoir blanc, qu'on agita un instant à travers l'embrasure, répondit à ce signal; et pendant

toute la traversée l'image de Catherine Seyton l'occupa plus que l'idée des plaisirs de la fête où il se rendait. En approchant du rivage, le son des instrumens, des chants de joie, des cris de toute espèce, assaillirent ses oreilles ; et dès qu'il fut débarqué il se mit à la recherche du chambellan, pour savoir de combien de temps il pouvait disposer, afin de le mettre à profit.

CHAPITRE XXVI.

« Bergers et pastoureaux, place au maître des jeux ;
» Le cor retentissant, le tambourin joyeux,
» Les chants des ménestrels annoncent sa présence. »

Somerville. *Les Jeux champêtres.*

Roland découvrit bientôt et sans peine, parmi la foule joyeuse remplissant tout l'espace qui s'étendait entre le lac et le bourg, un personnage aussi important que le docteur Luc Lundin, officiellement chargé de représenter le seigneur du pays. Son autorité était soutenue par une cornemuse, un tambour, et quatre vigoureux paysans armés de hallebardes rouillées, garnies de rubans. Quoique le jour ne fût guère avancé, les nobles satellites avaient déjà cassé plus d'une tête au nom et en l'honneur et gloire du laird de Lochleven et de son représentant.

Dès que ce dignitaire fut informé que l'esquif du château venait d'arriver avec un jeune homme, vêtu pour le moins comme le fils d'un lord, qui désirait lui parler sur-le-champ, il ajusta sa fraise et son habit noir, tourna son ceinturon de manière à mettre en évidence la poignée dorée d'une longue rapière, et marcha d'un pas solennel vers le rivage : solennel est le mot, et ce n'était pas sans titre qu'il prenait cet air, même dans des occasions moins importantes ; car il avait été élevé dans l'étude vénérable de la médecine, comme s'en apercevaient bien ceux qui connaissaient quelque chose à cette science, par les aphorismes fréquens qui ornaient tous ses discours. Ses succès n'avaient pas tout-à-fait répondu à ses prétentions ; mais comme il était né dans le comté voisin, celui de Fife, et qu'il était parent, quoiqu'à un degré très-éloigné, de l'ancienne famille de Lundin, qui avait d'étroites relations d'amitié avec la maison de Lochleven, il avait obtenu, grace à son nom, la place honorable qu'il occupait sur les rives du lac.

Les profits que lui rapportait son poste de chambellan étant assez modiques, surtout dans ces temps de désordre, il améliorait son revenu en continuant à se livrer à son ancienne profession ; et les habitans du bourg et de la baronnie de Kinross n'étaient pas moins obligés à se soumettre au monopole médical du chambellan qu'à porter leurs grains au moulin du baron. Malheur à la famille du riche paysan qui osait partir de ce monde sans un passe-port du docteur Luc Lundin ! Si les représentans du défunt avaient quelque affaire à régler avec le baron, et il était rare qu'ils n'en eussent point, ils étaient sûrs de ne trouver dans le chambellan qu'un

ami très-froid. Il était cependant assez généreux pour donner des soins gratuits aux pauvres, et il les guérissait quelquefois de tous les maux en même temps.

Doublement pédant, comme médecin et comme homme en place, et fier des lambeaux de science qui rendaient ses discours presque toujours inintelligibles, le docteur Luc Lundin s'approcha du rivage, et salua Roland dès qu'il l'aperçut.

— Que la fraîcheur du matin se répande sur vous, monsieur, lui dit-il. Je présume que vous êtes envoyé ici pour vérifier si nous exécutons les ordonnances par lesquelles la bonne dame du château nous a prescrit de couper dans le vif tous les restes de cérémonies superstitieuses, et de les extirper de cette fête. Je sais parfaitement que milady aurait désiré l'abolir entièrement; mais, comme j'ai eu l'honneur de le lui dire, en lui citant les propres paroles du savant Hercule de Saxe, *omnis curatio est vel canonica, vel coacta*, ce qui veut dire (car la soie et le velours savent rarement leur latin *ad unguem*) que toute cure doit être opérée par l'art et l'induction des règles, ou par la contrainte; et le médecin prudent choisit le premier de ces deux moyens. Or, milady ayant goûté cet argument, j'ai pris soin de mélanger tellement l'instruction et la précaution avec le plaisir (*fiat mixtio* (1), comme nous disons), que je puis répondre que l'esprit du vulgaire sera épuré et purgé des vieilles folies papistiques par les médicamens que je lui ai préparés; de sorte que, les premières voies étant débarrassées et désobtruées, maître Elie Hen-

(1) Terme de formule qu'on ajoute à l'indication des drogues qui composent un mélange: *fiat mixtio* : mêlez. — Éd.

derson ou tout autre digne pasteur pourra y verser un tonique, et effectuer une cure morale complète, *tutò*, *citò*, *jucundè* (1).

— Je ne suis pas chargé, docteur Lundin, de.....

— Ne m'appelez pas docteur. Vous voyez que je n'ai ni robe ni bonnet; je ne porte aujourd'hui que les attributs de chambellan. Et en même temps il mit la main sur sa rapière.

— Monsieur, dit le page, qui avait entendu parler au château du caractère de cet original, le froc ne fait pas le moine. Croyez-vous que nous ignorions à Lochleven combien de cures a opérées le docteur Lundin?

—Bagatelles! mon jeune monsieur, pures bagatelles! répondit le docteur avec ce ton de modestie qui n'est qu'une arrogance mal déguisée : je n'ai que la pratique d'un pauvre gentilhomme retiré, en robe courte et en pourpoint. Le ciel a quelquefois donné sa bénédiction à mes soins, et je dois dire que, par sa grace, peu de médecins ont guéri plus de malades. *Longa robba, corta scienza*, dit l'italien. Savez-vous l'italien, monsieur?

Roland Græme ne jugea pas nécessaire d'apprendre au docteur s'il connaissait ou non cette langue; et, au lieu de répondre à sa question, il l'informa du motif pour lequel il était venu à Kinross, et lui demanda si les objets qu'on attendait d'Édimbourg étaient arrivés.

— Pas encore, dit Lundin; je crains qu'il ne soit survenu quelque accident à notre voiturier ordinaire, John Auchtermuchty, car je l'attendais hier avec son

(1) Ces trois adverbes sont l'expression d'une méthode d'opération parfaite, et qu'il s'agit de faire *sûrement, vite et agréablement*, c'est-à-dire le moins désagréablement possible. — Éd.

fourgon. Mauvais pays pour voyager, mon maître; et encore l'imbécile voyage-t-il pendant la nuit, quoique, sans parler de toutes les maladies, depuis *tussis* (1) jusqu'à *pestis* qui couvrent les champs en l'absence de l'astre vivifiant du jour, il puisse rencontrer une demi-douzaine de maraudeurs qui le débarrasseraient de son bagage et le guériraient même de tous les maux présens et futurs. Il faut que je sache ce qu'il est devenu, puisqu'il a en mains des effets appartenans à l'honorable lord.... Et, de par Esculape! il a aussi une commission pour moi. Il doit me rapporter d'Édimbourg certaines drogues nécessaires pour la composition de mon alexipharmaque. Hodge, s'écria-t-il en s'adressant à un de ses gardes-du-corps, partez sur-le-champ avec Tobie Telford; prenez le cheval hongre et la jument brune à courte queue; courez en toute diligence jusqu'à Keiry-Craigs, et tâchez de savoir ce que sont devenus John Auchtermuchty et son fourgon. Je me flatte que ce qui l'a retardé en route n'est que le médicament de quelques pintes, le seul médicament que la brute prenne jamais. Détachez les rubans de vos hallebardes, et prenez vos jacks (2) de fer et vos casques, afin de pouvoir inspirer une certaine terreur si vous faites quelque mauvaise rencontre. Se tournant alors vers Roland: — J'espère, lui dit-il, que nous aurons bientôt de bonnes nouvelles du fourgon; en attendant vous pourrez assister à nos jeux. Mais d'abord il faut que vous preniez le coup du matin; car, que dit l'école de Salerne?

(1) Depuis la toux jusqu'à la peste. — Éd.

(2) Espèce de cuirasse. — Éd.

Poculum manè haustum restaurat naturam exhaustam (1).

— Votre science est au-dessus de mes forces, dit le page, et je crois qu'il en serait de même de votre coup du matin.

— Point du tout : un cordial d'eau-de-vie imprégnée d'absinthe est le meilleur antipestilentiel possible ; et, à vous parler vrai, il ne manque pas maintenant de miasmes pestilentiels dans l'atmosphère. Nous vivons dans un heureux temps, jeune homme, ajouta-t-il en prenant un ton de gravité ironique, et nous jouissons de bien des avantages inconnus à nos pères. D'abord nous avons deux souverains dans le pays : l'un sur le trône, et l'autre qui veut y monter. C'est bien assez d'une bonne chose ; mais si l'on en veut davantage, on trouvera un roi dans chaque village du royaume : de sorte que si nous n'avons pas de gouvernement ce n'est pas faute de gouvernans. Ensuite nous avons une guerre civile tous les ans, pour nous récréer et pour empêcher qu'une certaine partie de la population ne meure de faim. Enfin la peste se dispose à nous faire une visite dans le même dessein charitable : c'est la meilleure de toutes les recettes pour éclaircir la population d'un pays, et pour changer en aînés les frères cadets. Tout cela est au mieux. Chacun son métier. Vous autres, jeunes chevaliers d'épée, vous aimez à lutter et à vous escrimer, les armes à la main, contre quelque adversaire habile ; moi je ne serais pas fâché de mesurer mes forces même avec la peste.

(1) Un breuvage avalé le matin restaure la nature épuisée. Éd.

Tout en remontant la rue du bourg qui conduit à la maison du docteur, l'attention de ce dernier fut attirée successivement par divers individus qu'il rencontrait, et qu'il fit remarquer à son compagnon.

— Voyez-vous ce drôle à toque rouge, à pourpoint bleu, tenant à la main un gros bâton ? Je crois que ce coquin a la force d'une tour. Depuis cinquante ans qu'il est dans ce monde, il n'a pas encouragé une seule fois les arts libéraux en achetant pour un sou de médicamens. Mais regardez cette face hippocratique, *vera facies hippocratica*, lui dit-il en lui montrant un paysan dont les jambes étaient enflées, et qui avait le teint cadavéreux : voilà ce que j'appelle un des plus dignes hommes de la baronnie. Il ne déjeune, ne dîne et ne soupe que d'après mon avis et suivant mon ordonnance. Il viendrait à bout lui seul, plus promptement que la moitié du pays, d'épuiser un assortiment raisonnable de médicamens. Eh bien, mon brave ami, lui demanda-t-il d'un ton cordial, comment vous trouvez-vous ce matin ?

— Bien doucement, M. le docteur, bien doucement. L'électuaire que j'ai pris en me levant ne semble pas s'accorder avec la soupe aux pois et le lait de beurre.

— Soupe aux pois et lait de beurre ! Comment pouvez-vous être si ignorant en régime, après avoir été dix ans entre les mains de la médecine ? Prenez demain une nouvelle dose de mon électuaire, et ne mangez rien que six heures après.

Le pauvre paysan le salua humblement, et continua son chemin.

Celui à qui le docteur daigna ensuite accorder son attention était un boiteux qui ne méritait guère cet

honneur; car, dès qu'il aperçut le médecin, il s'enfuit aussi vite que son infirmité le lui permettait, et se perdit dans la foule.

— Voilà un misérable ingrat, dit Lundin au page: je l'ai guéri de la goutte aux pieds, et maintenant il se plaint de la cherté de sa guérison; et le premier usage qu'il fait des jambes que je lui ai rendues, c'est pour fuir le médecin auquel il les doit: de podagre il est devenu chiragre, comme dit l'honnête Martial; il a la goutte aux doigts, et ne peut mettre la main à la bourse:

Præmia cùm poscit medicus, Satan est (1).

C'est un vieil adage plein de vérité. Nous sommes des anges quand nous venons guérir un malade, des diables quand nous demandons notre salaire. Cependant je trouverai le moyen d'administrer une purgation à sa bourse: il y peut compter. Et tenez, voilà son frère, autre coquin du même calibre. Eh! Saunders Darlet! avancez, avancez donc. Vous avez été malade, à ce que j'ai appris?

— Malade! oh non, M. le docteur; ce n'était qu'une indisposition, et je me suis trouvé mieux justement comme je pensais à consulter Votre Honneur. Je me porte à ravir maintenant.

— Et pensez-vous, drôle, que vous devez à votre seigneur quatre sacs d'orge et deux d'avoine? Songez bien aussi à ne plus m'envoyer des poulets de redevance

(1) Quart d'heure de Rabelais chez ses pratiques :

Quand le docteur demande son salaire
Il est alors un vrai diable incarné.

Éd.

semblables à ceux de l'année dernière, qu'on aurait pris pour des malades sortant de l'hôpital. Je me flatte surtout que vous songez à solder le dernier terme de vos rentes.

— Je faisais réflexion, dit le paysan *more scotico*, c'est-à-dire sans répondre directement à l'objet dont on lui parlait, que je ferais pourtant bien de passer chez Votre Honneur, et de prendre votre avis sur ma maladie, de crainte qu'elle ne revienne.

— Cela sera fort prudent, répondit Lundin; et souvenez-vous de ce que dit l'*Ecclésiastique :* Faites place au médecin, et ne souffrez pas qu'il s'éloigne de vous; car vous avez besoin de lui.

Son exhortation fut interrompue par une apparition qui sembla frapper le docteur d'autant de surprise et de terreur qu'il en avait inspiré lui-même à la plupart de ceux à qui il s'était adressé.

La figure qui produisit cet effet sur l'Esculape du bourg était une vieille femme de grande taille, portant un chapeau à haute forme, qui semblait ajouter encore à sa stature, et une mentonnière qui cachait toute la partie inférieure de son visage; et, comme le chapeau avait de larges bords rabattus, on ne voyait guère de sa physionomie que les deux os des joues, couverts d'une peau brune et ridée, et deux yeux noirs pleins de feu, qui brillaient sous deux gros sourcils gris. Elle portait une robe de couleur foncée, d'une coupe bizarre, garnie d'une bordure et couverte sur l'estomac d'une broderie en soie blanche, ressemblant aux phylactères juifs ou à des caractères d'une langue inconnue. Elle tenait en main un grand bâton noir.

— Par l'ame de Celse, dit le docteur, c'est la vieille

mère Nicneven elle-même, qui vient me braver dans l'étendue de ma juridiction, et jusque dans l'exercice de mes fonctions! Femme, prends garde à ton cotillon, comme dit la chanson. Hob Anster! qu'on la saisisse et qu'on la conduise en prison; et si quelques bonnes ames voulaient lui faire prendre un bain dans le lac, ne vous en mêlez pas, et laissez-les faire.

Mais les mirmidons du docteur Lundin ne montrèrent pas beaucoup d'empressement à lui obéir, et Hob Anster osa lui faire une remontrance à ce sujet.

— A coup sûr il était de son devoir d'exécuter les ordres de Son Honneur; et, malgré tout ce qu'on disait de la science et des sorcelleries de la mère Nicneven, il lui mettrait la main sur le collet en plaçant sa confiance en Dieu, si Son Honneur l'exigeait. Mais Son Honneur devait savoir que cette mère Nicneven n'était pas une sorcière ordinaire, comme Jeanne Jopp de Brierie-Baulk : elle était soutenue par il ne savait combien de lairds et de lords. Il y avait à la foire lord Moncrif de Tippermalloch, papiste bien connu, et le laird de Carslogie, que chacun savait être du parti de la reine : ils avaient à leur suite Dieu sait combien d'épées et de lances, et il y aurait certainement du tapage si l'on touchait seulement du bout du doigt une vieille sorcière papiste qui avait tant d'amis. D'ailleurs tous les hommes d'armes du baron étaient à Édimbourg avec lui, ou dans le château; et si l'on venait à dégaîner, Son Honneur ne trouverait probablement pas beaucoup de lames de son côté.

Le docteur écouta ce conseil prudent en trépignant d'impatience, et il ne se calma que sur la promesse que lui fit son fidèle satellite de prendre des mesures pour

arrèter la vieille femme la première fois qu'elle oserait reparaître sur le territoire de Kinross.

— En ce cas, s'écria le docteur, de bons fagots célébreront sa bienvenue.

Il prononça ces mots assez haut pour être entendu de la mère Nicneven, qui, en passant près de lui, se contenta de lui lancer un regard de mépris avec un air de supériorité insultante.

— Par ici, dit Lundin, par ici, et il fit entrer le page dans la maison. Prenez garde de vous heurter contre une cornue, ajouta-t-il; le chemin des sciences est hérissé d'obstacles.

L'avis n'était pas inutile; car, indépendamment des oiseaux et des serpens empaillés, des lézards en bouteille, des paquets de simples, des herbes suspendues à des cordes ou étalées sur de grandes feuilles de papier pour y sécher, et une foule d'autres objets dont l'odeur annonçait une boutique d'apothicaire, on y voyait aussi des paniers de charbon, des fourneaux, des creusets, des alambics; en un mot, tous les ustensiles appartenant à la profession de chimiste.

Outre toutes ces autres qualifications de savant, le docteur Lundin brillait surtout par le défaut d'ordre et de propreté, et sa vieille servante, qui, disait-elle, passait sa vie à ranger son laboratoire, était allée à la foire se divertir comme les jeunes gens. Il y eut donc bien des fioles à remuer avant que le docteur pût mettre la main sur la potion salutaire dont il avait fait tant d'éloges, et il ne lui fallut pas moins de temps pour parvenir à trouver un vase digne de la contenir. Ayant réussi dans cette double recherche, il commença par se verser rasade, pour donner l'exemple à son hôte, et

vida le coup d'un seul trait. Roland, à son tour, ne put se dispenser d'avaler le breuvage qui lui était présenté; mais il le trouva d'une telle amertume, qu'il lui tarda d'être bien loin de ce laboratoire pour chasser, par un verre d'eau, le goût de cette liqueur détestable. Cependant il se vit retenu, malgré lui, par le bavardage du chambellan, qui voulait lui apprendre ce qu'était la mère Nicneven.

— Je n'aime pas à parler d'elle en plein air et au milieu de la foule, dit le docteur; non que je la craigne, comme ce poltron d'Anster, mais parce que je ne voudrais pas causer de querelle, n'ayant pas le temps aujourd'hui de m'occuper de foulures, de ruptures, de blessures et de meurtrissures. Bien des gens appellent cette vieille sorcière une prophétesse : je ne sais trop si elle pourrait prédire quand une couvée de poulets sortira de sa coquille. On prétend qu'elle lit dans les astres : je crois que ma chienne noire en sait tout autant quand elle aboie contre la lune. On dit que cette vieille coquine est devineresse, magicienne; je ne sais quoi en un mot. *Inter nos*, je ne contredirai jamais un bruit qui peut la conduire au bûcher qu'elle mérite si bien; mais je crois que toutes ces histoires de sorcellerie dont on nous rebat les oreilles ne sont que sottises, bavardages, contes de vieilles femmes.

— Mais, au nom du ciel, docteur, qu'a-t-elle donc fait pour mériter votre courroux?

— Ce qu'elle a fait! C'est une de ces mauvaises vieilles qui ont l'impudence d'aller sur les brisées de la science, de donner des avis aux blessés et aux malades, de les guérir à l'aide de simples herbes, de juleps et de potions cordiales qu'elles composent.

— N'en dites pas davantage, s'écria le page; si elle se mêle de composer des potions cordiales, malheur à elle et à ceux qui l'écoutent!

— C'est fort bien dit, jeune homme. Quant à moi, je ne connais pas de plus grande peste de la société que ces vieilles diablesses incarnées, qui hantent la chambre du malade dont le cerveau est dérangé et assez fou pour leur permettre d'interrompre la marche régulière d'un traitement basé sur les principes de la science, et de le guérir par leurs sirops, leurs juleps, leur diascordium, leur mithridate, l'onguent de celle-ci et les pillules de celle-là. N'est-ce pas voler le médecin, qui ne guérit jamais son malade que suivant toutes les règles de l'art? Il est aisé de se faire ainsi une réputation de femme habile et douée de talens surnaturels. Mais suffit; la mère Nicneven et moi nous nous verrons quelque jour face à face, et je lui ferai connaître le danger que l'on court en se frottant à un médecin.

— Vous avez raison, docteur, et bien des gens s'en sont mal trouvés; mais, si vous le permettiez, je serais charmé de faire un tour dans la foire.

— Votre idée est fort bonne, dit Lundin; car il est temps que je m'y montre: d'ailleurs on nous attend pour commencer le spectacle. Aujourd'hui, *totus mundus agit histrionem* (1).

A ces mots il ouvrit sa porte, et le conduisit sur le théâtre de la scène joyeuse.

(1) Tout le monde joue la comédie. — Tr.

FIN DU TOME SECOND DE L'ABBÉ.


a39003 003626651b

